



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





**Ateneu Barcelonès**  
**Biblioteca**

N.º 110904

Arm. 723-IV

Est. 5









**LETTRES  
CABALISTIQUES.**

---

**TOME CINQUIÈME.**

---



LETTRES  
CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,  
HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes , divers Es-  
prits élémentaires , & le Seigneur  
Astaroth.*

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de  
quantité de Remarques.

TOME CINQUIÈME.

A LA HAYE.

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXX.

R. 110904



# LETTRES

CABALISTIQUES;

O U

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE;

*Entre deux Cabalistes, divers Esprits élémentaires, & le Seigneur Astaroth.*

---

## LETTRE CVIII.

*Le Cabaliste Abukibak au studieux  
Ben Kiber.*

**L**Es sages réflexions, studieux ben Kiber, que tu fais dans tes Lettres sur les obligations & les devoirs des hommes,

*Tome. V.*

A

2 LETTRES CABALISTIQUES ,  
m'ont rappelé dans l'esprit les étroits engagements des Rois envers leurs peuples, & les soins qu'ils sont obligés de prendre pour procurer le bonheur de leurs sujets.

S'il est un état difficile & dangereux, c'est celui de ceux qui sont appelés à gouverner les autres : il faut qu'ils soient sans cesse occupés de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, & de ce qu'ils doivent à leurs sujets, s'ils veulent se rendre dignes du rang qu'ils occupent, & dont ils ne sont redevables qu'à la bonté de Dieu, qui eût pu les faire naître dans le plus abject. Il faut encore qu'ils considèrent avec beaucoup d'attention qu'il n'est rien de si honteux que de gouverner les autres & les commander, & de ne savoir ni se gouverner soi-même, ni commander à ses passions.

De quel front un Roi, plongé dans la débauche, ose-t-il faire des loix pour maintenir les bonnes mœurs ? Ne dément-il pas lui-même les ordres qu'il donne ? N'enseigne-t-il pas à ses peuples de les violer & les mépriser ? L'exemple du Souverain sert de règle aux sujets : s'il est

L E T T R E C V I I I. §

bon , sage & vertueux , ils imitent ses excellentes qualités ; s'il est vicieux , la vertu est proscrite dans tous les Etats. La Cour , vil esclave du Souverain , adorateur servile de ses foiblesses , les imite avec soin : la ville suit l'exemple de la Cour , & les Provinces celui de la ville. De tout temps on a vu de tristes marques de cette vérité. Sous Caligula & Néron , l'Empire Romain sembloit conspirer avec ses Souverains pour faire briller le vice ; le sujet & le Monarque élevoient également un Autel à l'impudicité. Pendant le regne d'Henri III. la France entière se livroit aux débauches les plus honteuses , le courtisan , le noble , le bourgeois , l'homme d'Eglise se réunissoient ensemble ; ils visoit au même but , & les infâmies les plus criminelles passoient chez eux pour des galanteries.

Si les Rois se souvenoient qu'ils sont sur la terre , les images de la Divinité , ils tâcheroient de ne point déshonorer la grandeur & la majesté de leur caractère : ils connoitroient qu'ils doivent ressembler , autant qu'il leur est possible , à cet Etre suprême qu'ils représentent. Ainsi , de

4      LETTRES CABALISTIQUES ,  
même que Dieu ne gouverne pas en exer-  
çant seulement sa puissance ; mais aussi sa  
sagesse , sa bonté & sa justice , ils doi-  
vent aussi exercer leur autorité avec les  
qualités qui sont si nécessaires pour for-  
mer un bon & vertueux Souverain ; ne  
faire rien qu'avec beaucoup de modéra-  
tion , traiter les sujets avec une bonté pa-  
ternelle , & leur rendre une justice exacte ,  
ponctuelle & impartiale.

La puissance suprême , studieux ben Ki-  
ber , sans la vertu , est une brutalité info-  
lente qui dégénere à la fin en tyrannie ,  
& qui entraîne après elle la fraude , la mau-  
vaise foi , le brigandage , tous les vices  
enfin les plus pernicioeux à la Société.

Le desir insatiable d'amasser des tré-  
sors , est chez les Souverains la source des  
injustices les plus criantes ; de là viennent  
les iniquités , les oppressions des inno-  
cents , les exactions iniques , les impôts  
exorbitants , & toutes les vexations qui  
font gémir les peuples , qui les réduisent  
à la dernière misère , & qui font succom-  
ber sous les fardeaux pesants de la pau-  
vreté & de l'infortune la veuve & l'orphe-  
lin. Un Roi , avide de richesses , ne doit

## L E T T R E C V I I I .

il pas être regardé comme un insensé ? A quoi servent les trésors qu'il renferme dans ses coffres ! A l'appauvrir, à le ruiner. Il ne peut être véritablement riche, qu'autant que le sont ses sujets. Une année de guerre, une seule campagne suffit pour épuiser ces trésors, amassés par tant d'injustices ; comment en retrouver d'autres chez des sujets totalement ruinés ? Il falloit songer à se ménager chez eux une ressource certaine, à leur procurer tous les moyens possibles pour s'enrichir, & établir sa puissance sur les biens qu'on leur auroit procurés. Les Rois, qui commandent à des Etats ruinés, ressemblent à ces pauvres Gentilshommes qui habitent dans des antiques & vastes Châteaux à demi-ruinés, où il n'y a pour tous meubles que quelques misérables châlits, & quelques vieilles chaises de maroquin. La grandeur & la majesté des premiers ne sont guere plus réelles, que celles des derniers.

La vengeance est encore un défaut, capable de ternir les plus belles qualités d'un Prince. Un homme, fait pour commander les autres, ne doit avoir ni haine, ni ran-

6            LETTRES CABALISTIQUES ;  
cune ; cependant on ne voit que trop de  
Souverains qui se livrent aux mouvements  
de leur colere. Elle est d'autant plus dan-  
gereuse , qu'elle est ordinairement con-  
duite & poussée par l'orgueil , & qu'elle se  
couvre ordinairement du voile de la jus-  
tice. Combien de victimes infortunées les  
Rois n'ont-ils pas sacrifiées à leur haine ,  
sous le prétexte spécieux de punir le vice ?  
Ils s'abusent , s'ils pensent se rendre plus  
estimables en se montrant redoutables , &  
armés du glaive vengeur , qui punit sans  
espoir de pardon la plus légère offense.  
On craint les tyrans , on aime les Mo-  
narques bons & vertueux. Le Trône ne  
sauroit rendre véritablement respectable ce  
qui est réellement digne de mépris , il im-  
pose silence aux hommes , mais il ne peut  
les empêcher de penser.

Je souhairois , studieux ben Kiber ,  
qu'au lieu de ce ramas de cérémonies inu-  
tiles qu'on pratique lors du sacre des Rois ,  
on leur lût un passage de la *Cité de Dieu*  
de S. Augustin , & qu'on leur fit pro-  
mettre qu'ils le liroient une fois par jour  
pendant toute leur vie. Les peuples seroient  
alors assurés que chaque fois que le So-

L E T T R E C V I I I. ↗

leil sevient sur l'horison, leur Souverain renouvelleroit dans son esprit le souvenir des plus beaux & de. plus sages préceptes qu'on puisse lui prescrire, & qui sont les plus capables de lui montrer le véritable chemin pour acquérir l'estime de ses sujets.

» Nous ne considérons pas, dit ce Pere  
 » de l'Eglise, les Empereurs Chrétiens  
 » comme heureux, parce qu'ils ont regné  
 » long-temps, parce qu'ils ont laissé après  
 » leur mort un grand Empire à leurs en-  
 » fants, ou parce qu'ils ont vaincu leurs  
 » ennemis étrangers & domestiques. Car  
 » toutes ces choses, qui ne sont que des  
 » biens de cette vie infortunée, ont été  
 » prodiguées aux Payens, qui cependant  
 » n'avoient aucune part au Royaume de  
 » Dieu, qui a voulu par un effet de sa  
 » miséricorde que cela fût ainsi, afin que  
 » ceux qui croiroient en lui, ne se figu-  
 » rassent pas que ce fussent-là de verita-  
 » bles biens. Nous estimons au contraire  
 » les Princes heureux, s'ils gouvernent  
 » avec justice, s'ils ne se livrent point à  
 » l'orgueil & à la présomption, s'ils ne  
 » s'enyvrent point des louanges qu'on leur  
 » prodigue & des soumissions serviles

8 LETTRES CABALISTIQUES ;

20 qu'on a pour eux, & si au milieu des  
20 grandeurs, ils se souviennent qu'ils sont  
20 hommes & sujets à la mort. Nous les  
20 considérons, s'ils usent de leur autorité  
20 pour la gloire de Dieu, & pour le  
20 bien de la Religion ; s'ils craignent l'E-  
20 tre suprême, & s'ils préfèrent son Ro-  
20 yaume spirituel au temporel qu'il leur  
20 a donné ; s'ils punissent avec beaucoup  
20 de ménagement ; s'ils pardonnent fa-  
20 cilement ; s'ils se servent des châtimens  
20 pour la tranquillité du Public, & non  
20 point pour satisfaire leur vengeance, ou  
20 leur inimitié particulière ; s'ils pardon-  
20 nent pour ramener les criminels par la  
20 douceur, si leur clémence n'est pas une  
20 suite de leur paresse & de leur négli-  
20 gence ; si leurs bienfaits & les biens  
20 qu'ils dispensent à leurs sujets, adou-  
20 cissent la sévérité dont ils sont obligés  
20 d'user dans bien des occasions ; s'ils pren-  
20 nent d'autant plus soin de fuir l'impu-  
20 dicité, qu'ils ont des moyens & des fa-  
20 cilités pour satisfaire leurs desirs crimi-  
20 nels ; s'ils connoissent qu'il est plus glô-  
20 rieux de commander à ses passions qu'à  
20 l'Univers ; si toutes leurs actions ont

L E T T R E C V I I I. 9

» pour but , non pas une gloire vaine &  
 » passagere , mais l'amour d'une vie éter-  
 » nelle ; s'ils s'abaissent & s'humilient de-  
 » vant Dieu , & le prient humblement de  
 » leur pardonner leurs fautes. S'ils font  
 » toutes ces choses , alors nous disons  
 » qu'ils sont heureux dans cette vie , par  
 » l'espérance qu'ils ont de l'être infiniment  
 » plus dans l'autre ( 1 ) , Voilà , studieux

( 1 ) Neque enim nos Christianos quosdam Imperatores ideo felices dicimus , quia vel diutius imperarunt , vel imperantes filios morte placida reliquerunt ; vel hostes Reipublicæ domuerunt , vel inimicos cives adversus se insurgentes , & cavere & opprimere potuerunt. Hæc enim & alia vitæ hujus ærummosæ , vel munera , vel solatia quidam etiam cultores Dæmonum accipere meruerunt , qui non pertinent ad Regnum Dei , quo pertinent isti. Et hoc ipsius misericordia factum est ne ab illo ista qui eum crederent velut summa bona desiderarent. Sed eos felices dicimus , si juste imperant , si inter linguas sublimer hono- rantium , & obsequia nimis humiliter salutantium , non se extollunt sed se homines esse meminerunt : si suam potestatem ad Dei Cultum maxime dila- tandum Majestati ejus famulæ faciunt : si Deum timent , diligunt , colunt : si plus amant illud Reg- num ubi non timent habere consortes : si tardius vindicant. facile ignoscunt : si eandem vindictam , pro utilitate regendæ tuendæque Reipublicæ , non pro saturandis inimicitiarum odiis , exercent : si eandem veniam non ad impunitatem iniquitatis , sed ad spem correctionis indulgent ; si quod aspe- re coguntur plerumque decernere , misericordiam

10 LETTRES CABALISTIQUES ;  
 ben Kiber , des préceptes & des maximes  
 que les Souverains devroient méditer sans  
 cesse. S'ils faisoient réflexion qu'ils se-  
 ront jugés selon qu'ils auront jugé les au-  
 tres , & que la puissance qui leur a été  
 accordée dans ce Monde , ne servira dans  
 l'autre qu'à les obliger de rendre un compte  
 plus considérable , ils seroient sans doute  
 plus attentifs à s'instruire de leur devoir ;  
 mais il semble qu'ils sont si fort enivrés  
 de leur grandeur , qu'ils oublient qu'ils ne  
 sont que de simples hommes , ainsi que  
 les autres mortels. Pour se guérir de leur  
 erreur , ils n'ont qu'à ouïr la voix de  
 Dieu. „ Ecoutez , leur dit-elle , Rois , &  
 „ entendez. Apprenez , Juges de la terre.  
 „ Soyez attentifs , vous qui gouvernez les  
 „ peuples , & qui vous glorifiez de com-

lenitate , & beneficiorum largitate compensant ;  
 si luxuria tanto eis est castigatio , quanto possent  
 esse liberior ; si malunt cupiditatibus pravis quam  
 quibus libet imperare. Et si hæc omnia faciunt ,  
 non propter ardorem inanis gloriæ , sed prop-  
 ter charitatem Felicitatis æternæ ; si pro suis  
 peccatis , humilitatis , miserationis , & orationis  
 Sacrificium Deo suo vero immolare non negli-  
 gent , tales Imperatores dicimus esse felices , in-  
 terim spe , postea re ipsa futuros , cum id quod  
 expectamus , advenerit *S. August. de Civitate  
 Dei, Lib. V. Cap. XXIV.*

„ mander aux Nations. L'autorité vous a  
 „ été donnée de Dieu, & le comman-  
 „ dement par le Très-Haut, qui examinera  
 „ vos œuvres, & recherchera vos pensées,  
 „ parce qu'étant les Ministres de son Ro-  
 „ yaume, vous n'avez pas jugé équitable-  
 „ ment & que vous n'avez point gardé la  
 „ loi de la justice, ni marché selon sa  
 „ volonté. Sachez qu'il vous apparoîtra  
 „ d'une manière terrible, & dans peu de  
 „ temps; & que le jugement sera fait avec  
 „ toute rigueur à ceux qui gouvernent.  
 „ On fera miséricorde aux Petits; mais  
 „ les Puissants seront tourmentés puissam-  
 „ ment; car Dieu qui commande à toutes  
 „ choses, n'aura point égard à la personne  
 „ de qui que ce soit. Il ne craindra pas  
 „ la grandeur, lui, qui a fait le Grand,  
 „ ainsi que le Petit, & qui a également  
 „ soin de tout. Il prépare aux plus Grands  
 „ de plus grands châtimens. (1). „

(1) Audite ergo Reges, & intelligite. Discite  
 Judices finium terræ præbere aures, qui conti-  
 netis multitudines & placetis vobis in turbis Na-  
 tionum. Quoniam data est a Domino potestas  
 vobis, & virtus ab Altissimo, qui interroga-  
 bit opera vestra, & cogitationes scrutabitur.

Quelle terrible & funeste prédiction, studieux ben Kiber ! Peut-on, après l'avoir ouïe, regretter de n'être par né sur le Trône ?

Je te salue. Porte-toi bien.

---

### L E T T R E C I X.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak,

**J**E suis charmé, sage & savant Abukibak, que le genre de vie que j'ai embrassé, ait pu m'attirer ton estime. Dès ma plus tendre jeunesse, j'ai haï l'oïveté, & lorsque j'ai commencé à faire usage de ma raison, j'ai compris que ce

Quoniam cum essetis Ministri Regni illius, non recte judicastis neque custodistis Legem Justitiæ, neque secundum Voluntatem Dei ambulastis, horrende & cito apparebit vobis ; quoniam Judicium durissimum his qui præsumunt, fiet. Exiguæ enim conceditur misericordia ; Potentes autem potenter tormenta patientur. Non enim subtrahet personam cujusquam Deus ; nec verbitur magnitudinem cujusquam, quoniam Pusillum & Magnum ipse fecit, & æqualiter cura est illi de omnibus. Fortioribus autem fortior instat cruciatio. *Liber Sapientia*, Cap. VI.

vice ravaloit les hommes , & les rédui-  
 soit dans un état plus vil & plus abject ,  
 que ne l'est celui de certains animaux ,  
 qui , en nous montrant par leur exemple  
 la nécessité de travailler , ont mérité que  
 les plus grands génies crussent qu'il y avoit  
 en eux quelque chose de divin. „ Plusieurs  
 „ personnes , dit un grand Poëte Latin ,  
 „ réfléchissant sur la conduite des Abeilles ,  
 „ sur leurs travaux & leur prudence, ont  
 „ cru qu'elles étoient douées d'un esprit  
 „ divin , & qu'elles faisoient partie de l'in-  
 „ telligence suprême ( 1 ) „. Un autre Au-  
 teur , non moins estimé que ce premier ,  
 propose aux hommes l'exemple de la  
 fourmi ( 2 ).

Non seulement l'oïveté est un vice hon-  
 teux ; mais c'est , j'ose le dire , sage & sa-  
 vant Abukibak , la source de tous les dé-  
 fauts , & la cause ordinaire des plus

( 1 ) His quidam signis , atque hæc exempla se-  
 quenti ,

Esse apibus partem divinæ Mentis . & haustus  
 Ætherios dixere .

*Virgil. Georg. Lib. IV. Vers. 220.*

( 2 ) . . . . Magnum exemplum est fornica labo-  
 ris *Horat.*

grands crimes. Un ancien Théologien a eu raison de l'appeller *l'égoût de toutes les tentations & des pensées mauvaises ou inutiles, la mere des discours ridicules & puériles, la marâtre des vertus, la mort de l'ame, le tombeau d'un homme vivant, & le réceptacle de tous les maux* (1). Les payens les plus sensuels & les plus débauchés ont été forcés de convenir dans ce point avec les Docteurs les plus austères ; la force de la vérité les a contraints à confesser tout le danger où ce vice exposoit les hommes. Ovide se réunit de sentiment avec S. Bernard. Il faut certainement, qu'une chose soit bien évidente, pour qu'elle emporte les suffrages de deux génies aussi opposés que celui du Poëte Latin & du Théologien François. „ Si  
 „ vous bannissez l'oïsveté, dit le pre-  
 „ mier, vous rendrez inutile l'arc, les fle-  
 „ ches & les flambeaux de l'amour. On  
 „ demande d'où vient Egiste devint adul-

(1) *Omnium tentationum & cogitationum maliarum & inutilium sentina, mater nugarum, noverca virtutum, mors animæ, vivi hominis sepultura, sentina omnino malorum, D. Bernard. Serm. ad Fratres de Monte Dei.*

L E T T R E C I X. 19

tere ; la réponse est fort naturelle , c'est qu'il étoit oisif (1).

Ne peut-on pas dire la même chose ; sage & savant Abukibak , de presque tous les crimes que commettent aujourd'hui les hommes , dans quelque'état & dans quelque rang qu'ils soient élevés

D'où vient ce Prélat aime-t-il une jeune femme qui lui fait faire cinquante démarches indignes , non-seulement d'un Evêque , mais même d'un Laïque ? C'est qu'il est oisif , qu'il fuit les soins & les peines , qu'il ne s'occupe point du détail des affaires de son Diocèse , que la lecture des Peres de l'Eglise l'endort , & qu'il est plus attentif à faire remplir sa cave d'excellent vin , que sa bibliothèque de bons Livres. S'il travailloit sans cesse à acquérir des connoissances qui pussent lui être utiles , s'il prêchoit , s'il examinait ses prêtres , s'il assistoit régulièrement à tous les Offices de l'Eglise , s'il remplissoit en fin

(1) *Otia si tollas , periere cupidinis arcus :*

*Contemptæque jacent & sine luce faces.*  
*Quæritur Egistus quare sit factus adulter ?*  
*In promptu causa est , desidiosus erat.*

*Ovid. de Remed. Amoris.*

26            LETTRES CABALISTIQUES,  
les fonctions de sa charge , il ne lui resteroit dans la journée aucun temps inutile , & par conséquent aucun temps à donner à l'amour. Plus d'oïsiveté, plus de maîtresse.

Ce Magistrat qui court la grifette , qui passe sa vie à l'Opéra & aux Tuilleries , qui ne se souvient qu'une fois l'année de l'état qu'il a embrassé , cesseroit de se déshonorer s'il aimoit moins l'oïsiveté , s'il employoit la journée à étudier le droit & les Ordonnances , à s'instruire des procès les plus épineux , & à suivre assidûment les Audiences. Des soins , aussi grands que ceux là , ne laissent guere les moyens ni le temps de folâtrer dans une loge , & d'étaler à la promenade une figure de poupée. S'il n'y avoit aucun Magistrat oïsis , il n'y en auroit aucun de Petit-Maitre , encore moins de débauché.

Un courtisan , occupé à plaire à son Maître & à s'élever aux premières dignités du Royaume , semble être à l'abri des attaques de l'oïsiveté ; mais tel est le malheur de la Cour , que les gens qui y sont attachés , n'agissent que lorsqu'il se présente quelque occasion qui peut

L E T T R E C I X. 37

aider à leur fortune. Dès qu'il n'est point question de leur avancement, ils vivent dans la plus molle & la plus profonde indolence. Or, il est bien des moments, & même bien des jours dans l'année, où le courtisan n'a rien à faire auprès du Prince; ce temps est employé à la débauche. Par la même raison qu'Egiste devint adultere, le courtisan le devient aussi. Tant que l'esprit est occupé du soin de plaire à un Ministre, d'attirer un regard du Monarque, il n'est point susceptible des autres passions; dès que celles-là l'abandonnent, toutes les autres s'en emparent.

Quel est le sort d'un courtisan, & combien doit-il paroître déplorable à un Philosophe! Il ne peut se garantir d'être le jouet des passions, qu'en se livrant à une des plus incommodes & des plus cruelles. Pour fuir l'oïveté, il faut qu'il s'abandonne aux mouvements de la plus violente ambition.

Dans tous les différens états de la vie, un homme peut s'occuper utilement. L'Ecclésiastique travaille au salut des hommes, le Magistrat leur rend justice, le Guer-

rier assure leur tranquillité & les défend contre des ennemis inquiets, le Marchand les nourrit & leur procure tous les biens nécessaires aux commodités de la vie. Le seul courtisan ne travaille que pour satisfaire une vaine gloire; encote vaut-il mieux qu'il songe sans cesse à ce fantôme, qui se dissipe lorsqu'il croit le tenir, que s'il restoit oisif & sans aucune occupation. Si l'on pouvoit bannir l'ambition & l'oïveté de la Cour, je pense qu'il seroit plus utile de laisser subsister le premier vice que le dernier.

Le guerrier ressemble au courtisan; son état ne lui donne de l'occupation que dans un certain temps. Lorsqu'il est dans les garnisons ou dans les quartiers d'hiver, s'il aime l'oïveté, il peut vivre dans l'indolence, & se livrer entièrement à la paresse & à la fainéantise. L'on ne voit que trop sou vent des Officiers, plongés dans une indifférence totale pour la vertu & pour les bienséances les plus nécessaires à la Société civile; c'est de là que viennent les occasions de débauche dont ils profitent avidement. Les vices & les mauvaises inclinations se fortifient journal-

## L E T T R E C I X. 19

lement dans leur ame , & ils deviennent enfin souvent inutiles à leur Prince & à leur Patrie ; ils se rendent incapables de pouvoir agir avec vigueur , & le travail leur paroît insupportable. Les mauvaises coutumes , contractées par l'oïveté , ne peuvent être détruites. Combien de jeunes gens qui donnoient , en entrant au service , les plus belles espérances , sont-ils devenus vicieux & méprisables ! La vie oïfise des garnisons éteint dans leurs cœurs tous les sentiments qu'on avoit eu soin de leur inspirer dès leur tendre enfance.

Si l'oïveté chez les Officiers est la source ordinaire de leurs débauches , elle l'est aussi de leurs querelles. On voit arriver cent fois moins d'affaires à l'armée , que dans les garnisons ; la raison en est très-naturelle. Quand on est occupé , on ne pense point à plaisanter mal à propos , à jouer , à s'enivrer , à supplanter un rival incommode ; c'est de là que s'ensuivent ordinairement tous les duels ; ces combats criminels ont toujours quelque honteuse origine. Ainsi l'oïveté est la source d'une chose contraire au bien public , défendue

20      LETTRES CABALISTIQUES ,  
 de Dieu & du Souverain ; condamnée par  
 l'Eglise , & indigne non-seulement d'un  
 Chrétien , mais de tout homme qui n'a pas  
 renoncé à la raison. *L'usage des duels*, dit  
 le Concile de Trente , *est une invention ,*  
*dont le Diable se sert pour perdre les ames*  
*par la mort sanglante des corps.* (1). Louis  
 XIV. a éternisé sa mémoire , en s'oppo-  
 sant autant qu'il a pu à cette coutume bar-  
 bare , & les Arrêts qu'il a donnés contre  
 ceux qui contreviendroient aux Ordonnan-  
 ces qui défendent les duels , sont conformes  
 à ceux que l'Etre suprême a prononcés  
 lui-même. *Quiconque*, dit-il , *répandra*  
*le sang humain , le sien sera répandu , parce*  
*que l'homme est fait à l'Image de Dieu* (2).

L'oisiveté n'est pas moins pernicieuse  
 aux personnes d'un état moins considérable  
 & moins brillant que celui des courtisans  
 & des Officiers. Un marchand paresseux &

(1) *Detestabilis duelliorum usus , fabricante*  
*Diabolo introductus , ut cruenta corporum morte*  
*animarum etiam perniciem lucretur , ex orbe pe-*  
*nitus exterminetur. Concil. Trident. Sess. XXV.*  
*Cap. XIX.*

(2) *Quicumque effuderit humanum sanguinem*  
*fundetur sanguis illius ; ad Imaginem quippe Dei*  
*factus est homo. Genes. Cap. IX.*

oisif ruine bientôt ses affaires ; la perte journalière de ses biens est le prix de son indolence. Encore ne seroit-ce rien , s'il ne faisoit tort qu'à lui-même ; mais la même banqueroute qui le mène lui & sa famille à l'Hôpital , y conduit trente honnêtes gens , qui ne sont malheureux que pour s'être fiés à un homme nonchalant , qui loin de s'occuper de son commerce , & charmé de mener une vie oisive , fuyoit tout ce qui pouvoit lui donner de la peine.

Si les hommes considéroient attentivement , sage & savant Abukibak , qu'ils sont nés pour le travail , & que dès le commencement du monde la Divinité leur ordonna de vivre à la sueur de leur front , jusqu'à ce qu'ils retournassent dans le sein de la terre dont ils avoient été formés ( 1 ) , sans doute qu'ils ne penseroient point à résister à la volonté de leur Créateur , & que réfléchissant sur les maux qui sont réservés à ceux qui lui auront désobéi , ils diroient :

„ Quelle raison avons nous de nous ex-

( 1 ) In sudore vultus tui vesceris pane , donec revertaris in terram de qua sumptus es. *Genes. Cap. III.*

» empter d'une loi si générale ; Est-ce parce-  
 » que nous sommes nobles , riches , puis-  
 » sants , jeunes , vieux ? Mais Dieu n'a  
 » excepté personne ; ainsi rien ne pourra  
 » nous excuser. Ou fuyons l'oïveté , ou  
 » résolvons-nous à être traités comme des  
 » rebelles. ,, Malheureusement pour le gen-  
 re humain , bien des gens ne raisonnent  
 point de cette manière , parce que bien des  
 gens ne font aucune attention sur le but  
 qu'ils doivent se proposer sur la terre , &  
 sur le sujet pour lequel Dieu les y a mis.

Quant à moi , sage & savant Abukibak ,  
 je t'avoueraï que j'ai été assez heureux  
 pour être convaincu de bonne heure de la  
 nécessité de fuir l'oïveté. ,, Si les hom-  
 mes , *désormais* , sont obligés à travailler  
 pendant toute leur vie , si la Divinité leur  
 a imposé cette loi , sans doute elle re-  
 garde encore plus le temps de la jeu-  
 nesse que celui de la vieillesse , puisque  
 c'est dans les premières années de la vie  
 qu'il faut songer à acquérir les connois-  
 sances qui doivent nous servir dans un  
 âge plus avancé. L'oïveté , comme mere  
 de tous les vices , l'est aussi de l'igno-  
 rance & de la présomption. Ces trois

„ défauts se trouvent ordinairement en-  
 „ semble parce que l'un amène l'autre né-  
 „ cessairement. Un homme qui craint de  
 „ s'appliquer, qui fuit le travail, croit  
 „ aisément qu'il est assez savant; son  
 „ amour propre & sa vanité concourent  
 „ d'un commun accord avec sa paresse à  
 „ lui faire rejeter & mépriser tout ce qui  
 „ pourroit lui donner quelque peine à ap-  
 „ prendre. Si l'on s'abandonne donc dans  
 „ sa jeunesse aux charmes trompeurs d'u-  
 „ ne vie oisive; il est impossible de réparer  
 „ dans la suite le temps perdu, soit parce  
 „ qu'il ne revient plus, soit parce que  
 „ les mauvaises habitudes qu'on a prises,  
 „ ne peuvent plus être détruites.

Je te salue, sage & savant Abukibak.  
 Porte-toi bien, & sois assuré que je fui-  
 rai toujours l'oisiveté.





## L E T T R E C X.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

**D**ANS une des dernières Lettres que tu m'as écrites , sage & savant Abukibak , tu distinguois les forciers des Magiciens. Tu prétendois que les premiers étoient des misérables , qui , en vertu des pactes qu'ils avoient contractés avec les Démons ; acquéroient le droit de nuire aux hommes ; au lieu que les autres étoient de sages Philosophes , qui , s'étant élevés au-dessus des simples mortels , trouvoient le secret de se soumettre les intelligences aériennes. Je suis cependant fermement persuadé que les Magiciens sont , ou des gens qui font la dupe de leur imagination échauffée , ou des fourbes , & qu'il n'est entr'eux & les forciers aucune différence , leur art & leur science n'ayant rien de plus réel , & ne s'appuyant également que sur la prévention & le mensonge.

Pardonne-moi , sage & savant Abukibak , la liberté avec laquelle je te parle ;

tu

tu n'estimerois moins, si tu me croyois capable de vouloir cacher ou farder la vérité lorsque je crois l'appercevoir. Je ne trouve point mauvais que tu condamnes mes opinions, & que tu ne veuilles pas les recevoir; mais permets que je les soutienne avec la hardiesse d'un homme qui en est parfaitement convaincu.

Je n'ignore pas que depuis long-temps les prétendus Magiciens ont voulu mettre entr'eux & les sorciers une différence très-considérable, La raison en est naturelle; leur orgueil étoit blessé de la comparaison. Qui dit sorcier, dit ordinairement quelque misérable berger que l'ardeur du soleil a rendu fou, ou qui, ayant appris quelque secret qui peut nuire à la santé des bestiaux, s'en sert pour détruire les troupeaux de ses camarades. Il n'auroit donc pas convenu à Messieurs les Magiciens ou Cabalistes, d'être confondus dans la classe des Sorciers: ils ont affecté de les mépriser, & ont attribué le pouvoir qu'ils avoient aux esprits infernaux; au lieu qu'ils assuroient que celui dont eux Magiciens jouissoient, leur avoit été accordé par les intelligences aériennes. Malgré

cette distinction , le Public n'a jamais voulu , & ne veut point encore distinguer les Sorciers des Magiciens : aujourd'hui les gens traitent les uns & les autres de fourbe ou de visionnaire ; & dans les temps d'ignorance & de superstition , où les parlements reconnoissoient des enchanteurs , ils les faisoient brûler également.

Le sage & illustre M. de Thou raconte qu'un nommé Belmont , qui fut condamné à la mort par le Parlement de Paris , distingua avec beaucoup de soin son art de celui des Sorciers. „ Il prétendoit , „ dit ce grand Historien , que la science qu'il avoit étudié , avoit quelque chose de divin ; qu'elle avoit été inventée pour „ le bonheur & non pour le malheur des „ des hommes ; qu'elle n'avoit rien de „ commun avec les maléfices dont usent les „ scélérats , qu'on appelle communément „ sorciers ; que ces misérables étant plongés dans une ignorance crasse , n'opéroient „ des prodiges que par le secours des „ malins Esprits , des venins & des fascinations criminelles ; au lieu que les Magiciens ordonnent aux demons , & que „ par la connoissance qu'ils acquierent des

„ secrets de la Nature, inconnus au géné-  
 „ ral des hommes, ils prévoient l'avenir,  
 „ ils annoncent les maux, ils éloignent &  
 „ préviennent les dangers, ils font retrou-  
 „ ver les choses perdues, ils transportent  
 „ les corps avec une vitesse incroyable d'un  
 „ endroit dans un autre; ils préviennent  
 „ les brouilleries & les divisions, ils entre-  
 „ tiennent l'union entre la femme & le  
 „ mari, le pere & le fils; ils apprennent  
 „ quels sont les amis qu'on doit choisir,  
 „ & ils font tout cela par le moyen des  
 „ Esprits aériens, dont l'essence ne leur  
 „ permet que de faire du bien: au lieu  
 „ que celle des Démons qui instruisent &  
 „ servent les Sorciers, les poussent sans cesse  
 „ à faire tout le mal possible ( 1 ). „

( 1 ) Magiam, quam profitebatur Bellothontius  
 Daemonum, qui Numinis divini particulae sunt,  
 cum hominibus conciliatricem artem praclaram  
 esse ad beneficium inventam, non ad maleficium,  
 quo Sortiarii qui vocantur, vulgo utuntur; ipsi  
 malorum Spirituum vilia mancipia in crassam igno-  
 rantiam demersi, & veneno ac diris fascinati-  
 onibus eorum arbitrio perniciem humano generi  
 machinantes; cum contra Magi ipsi Daemonibus  
 imperent, & eorum consortio ac familiaritate an-  
 tana naturae vulgo ignota, nec Libris prodita,  
 cognoscere, futura rimari, mala declinare, pe-  
 ricula antevertere, amissa recuperare, corpora

Il est dommage en vérité, sage & savant Abukibak, qu'il n'y ait pas des gens du caractère & de la nature de ceux dont parloit ce prétendu Magicien. Non-seulement on ne devoit point les punir comme des Sorciers, mais il faudroit les regarder comme les Apôtres, ou plutôt comme les Anges tutélaires du genre humain. Les Parlements qui ont fait brûler autrefois les personnes accusées de magie, & qui aujourd'hui les traitent comme des imposteurs, ou comme des gens dont l'esprit est altéré, auroient causé & causeroient un préjudice indicible à l'Univers entier. Loin de chercher à anéantir l'usage des sciences magiques, il faudroit établir des Colleges où d'habiles Négromanciens fussent nommés Professeurs. Le Magicien Belmont, dont parle M. de Thou, fit mention de

citerius quam humana ratione fieri possit, de loco in locum transferre, dissidentes componere, patres cum filiis, uxores cum maritis, & amicitiam cum iis quibus debet, conciliare discant, denique sibi rem cum aëris Spiritibus & Cælo participantibus esse, qui natura benefici nihil nisi juvare sciunt, cum terrestres & subterranea incolentes, qui Sortiariis imperant, sine maligni, & nocere tantum noverint, *Thuanus de Vita sua*, Lib. VI, pag. 1233.

plusieurs Ecoles de Magie , qui quoique cachées à cause de l'Inquisition , subsistoient en Espagne ( 1 ). Les Cabalistes devroient une fois pour toutes convaincre les Inquisiteurs de la pureté & de la sainteté de leur art ; ils rendroient un service considérable au Public , en accédant aux Colleges , & en favorisant par là tous ceux qui voudroient s'appliquer à l'étude de la Magie. Une raison qu'on pourroit apporter pour justifier l'innocence de cet art auprès de tous les Ecclésiastiques Romains , c'est que Belmont assura qu'il y avoit autrefois en Allemagne , avant que Luther eût formé ses hérésies , des Académies de Magie très-célèbres ; mais que les erreurs de cet hérésiarque avoient nui considérablement à ces utiles établissemens ( 2 ) ? Je ne doute pas , sage &

( 1 ) Tam præclaræ artis scholas toto terrarum orbe ac Professores sparsos , & adhuc in Hispania Toletî , Cordubæ , Granatæ , aliisque locis frequentari. *Idem* , *ibid.*

( 2 ) Fuisse olim in Germania celeberrimas scholas , sed magna ex parte defecisse , postquam Lutherus , seminato hæresis suæ fermento , tot sectatores habere cœpit. *Idem* , *ibid.* pag. 1234.

30      LETTRES CABALISTIQUES ,  
savant Abukibak , que les Inquisiteurs ,  
toujours occupés à trouver de nouvelles  
choses qui peuvent démontrer la noirceur  
des sentiments de Luther , ne se sentif-  
sent disposés à déclarer la magie un art  
innocent & utile , s'ils la croyoient ca-  
pable d'augmenter l'horreur qu'ils vou-  
droient inspirer pour la mémoire du Doc-  
teur Allemand. Je m'étonne que quelques-  
uns de ces misérables , que l'on tourmente  
dans les prisons du Saint Office , ne se  
soient pas encore avisés de se servir de  
l'expédient d'opposer la malice de Luther  
à la bonté de la magie. Cet hérétique a  
écrit contre tout ce qu'il y a de plus res-  
pectable ; il a décrié les Scapulaires , les  
Indulgences , l'Eau-bénite , le Prépuce de  
S. Nicodeme , le Tibia de S. Julien , &c.  
Or , puisqu'il est cause que l'étude de la  
magie est entièrement tombée en Alle-  
magne , il falloit que cette étude fût  
bonne , cet hérésiarque ayant tâché de  
renverser & de détruire tout ce qu'il y  
avoit de bon & de louable. L'argument  
paroîtroit convainquant aux Révérends  
Peres Inquisiteurs , ou je suis bien trompé.

C'est assez plaisanter , sage & savant :

Abukibak , & plût au Ciel que ceux qui s'infatuent des Sciences magiques , rencontraient dans tous les pays des Juges aussi sensés & aussi pitoyables que le sont en France les Parlements ! Ils ramèneroient peu à peu la raison , & feroient disparaître le mensonge , la fourbe , l'illusion & le fanatisme ; mais dans bien des endroits les Tribunaux de justice , soit Ecclésiastiques , soit Laiques , sont intéressés à établir la croyance de la réalité de la magie , par le profit qu'elle leur apporte. Les Inquisiteurs se saisissent des biens de ceux qu'ils font brûler comme forciers ; & dans certains Etats les Juges séculiers font la même chose. „ Nous savons , dit „ un excellent Auteur , qu'aux pays tels „ que la Lorraine , où les Seigneurs des „ fiefs confisquoient le corps & les biens de „ ceux qui étoient condamnés pour sor- „ tilege , on y en voyoit plus , il n'y a „ guere qu'en tout le reste de l'Europe (1) „

Tu diras peut-être , sage & savant Abukibak , que s'il étoit vrai que ceux qu'on condamne comme forciers & magiciens ,

(1) *Oeuvres de la Mothe-le-Vayer* , Tom. I. pag. 140.

ne le fussent pas , ils n'avoueroient point une chose qui doit leur coûter la vie. Je répondrai à cela qu'on a brûlé nombre de gens qui ont nié constamment d'avoir eu aucune connoissance de la magie, & que parmi les victimes infortunées de la superstition & de l'ignorance, les plus illustres & les plus distinguées ont protesté, même au milieu des supplices, qu'elles étoient innocentes du crime qu'on leur imputoit. La fameuse Pucelle d'Orléans, brûlée à Rouen par les Anglois comme une infame forcieriè, condamnée comme telle, non-seulement par plusieurs Evêques, mais même par l'Université de Paris, réclama jusques sur le bucher de l'injustice qu'on lui faisoit, Grandier, ce fameux Curé de Loudun, foutint au milieu des flammes son innocence. Nous avons vu de nos jours le Jésuite Girard accusé de magie, & condamné comme sorcier par douze Juges. Il est vrai qu'il fut absous par douze autres du même crime; mais une voix de plus faisoit punir pour magicien, un homme qui ne l'étoit pas plus que moi.

Il faut donc ôter du nombre, des en-

chanteurs , que le peuple a regardés comme tels , uniquement parce qu'ils avoient été immolés à la haine de leurs ennemis. La Pucelle d'Orléans le fut à celle des Anglois , Grandier à celle du Cardinal de Richelieu , & le Jésuite Girard pensa l'être à celle des Jansénistes. Si nous examinions les autres malheureux qu'on a fait périr pour avoir exercé la magie , & qui ont nié ce fait , nous trouverions que leur perte a été occasionnée par quelque raison secrète , fort approchante de celles qui avoient fait le malheur des infortunés dont nous venons de parler.

Il reste encore la ressource aux partisans de la réalité de la magie de recourir à l'aveu qu'ont fait plusieurs personnes, qui ont avoué aux Juges qui les ont condamnées , qu'elles étoient véritablement coupables du crime dont on les accusoit ; mais cette objection est très-aisée à détruire. Il est facile de prouver , & de prouver évidemment , que les gens qui se sont dit forciers ou magiciens , ont été les dupes de leur imagination échauffée , & se sont laissés séduire par quelques imposteurs , ou bien ont ajouté foi aux songes de ces

taines personnes , aussi visionnaires qu'ils l'étoient eux-mêmes. » Il s'est trouvé , dit » l'Auteur que j'ai déjà cité , des hommes » convaincus par leur propre confession , » d'avoir été au sabbat, dont ils étoient néanmoins très-innocents. Acosta remarque » dans son *Histoire des Indes Occidentales* , » qu'il y avoit des Prêtres dans la ville de » Mexico , qui se vantoient de conférer » souvent avec leurs Dieux ; mais que ce » n'étoit jamais qu'après s'être frottés d'un » certain onguent abominable qu'il décrit , » & qui étoit si infect , qu'alors même les » bêtes les fuyoient. Il avoit avec cela cette » culté de les rendre sans peur , de leur » inspirer une cruauté extrême , & vraisemblablement de leur donner ces visions de leurs faux Dieux , qu'ils disoient après avoir entretenus fort familièrement (1) ».

Voilà, sage & savant Abukibak, l'original, ou, si l'on aime mieux, la copie parfaite de nos prétendus sorciers. S. Augustin, dans son excellent Livre de la *Cité de Dieu*, nous donne une preuve convaincante que toutes les personnes qui se figu-

(1) *Oeuvres de la Moche-le-Payer*, Tom. I. pag. 140.

rent d'être transformées en bêtes ; d'aller au Sabbat, de converser avec les Démons, ne sont que des misérables qui troublent leur raison par quelque drogue qui leur aliène le jugement pendant quelques heures. C'est ainsi que le Pere de Prestantius ( 1 ), ayant mangé d'un fromage où l'on avoit mis d'un certain onguent , se figura d'avoir été changé en cheval , quoi qu'on eût vu que son corps avoit toujours resté sur son lit ( 2 ). En vérité , sage & savant Abukibak , il faut bien avoir de la complaisance pour croire que Dieu permette qu'un misérable forciét renverse

( 1 ) *Quidam , nomine Præstantius , patri suo contigisse indicabat , ut venenum illud per caseum in domo sua fumeret , & jaceret in lecto suo quasi dormiens , qui tamen nullo modo poterat excitari. Post aliquot autem dies eum velut evigilasse dicebat , & quasi somnia narrasse quæ passus est , caballum se scilicet factum , annonam inter alia jumenta bajulasse militibus , quæ dicitur retica , quoniam ad retias deportatur , quod ita , ut narravit , factum fuisse compertum est quæ tamen ei sua somnia videbantur S. August. di. Civit. Dei , Lib. XVIII. Cap. XVIII. Tom. VII. pag. 501. Edit. Paris Bened. S. Mauri.*

( 2 ) *Voyez dans la dix-neuvieme Lettre Juive une aventure ( arrivée à un sorcier que Gassendi desabusa de son erreur ) fort semblable à celle de Prestantius.*

36 LETTRES CABALISTIQUES ,  
toutes les loix de la Nature , & opere  
lui seul plus de prodiges que les plus  
grands Prophetes & les Saints.

Je te salue. Porte-toi bien , & pardon-  
nes-moi ma sincerité.



L E T T R E C X I.

Astaroth , au sage Cabaliste Abukibak.

J E ne fais , sage & savant. Abukibak ,  
si ma derniere Lettre aura pu te plaire , &  
si la dispute dont je t'instruisis , t'aura  
paru divertissante. Il en est survenu une  
entre deux mauvais Auteurs qui sont arri-  
vés ici depuis peu de jours ; elle m'a  
paru singuliere , & j'ai cru devoir t'en  
instruire.

*Dialogue entre les Avanturiers*

P A S S E R A N O & L A H O D E.

P A S S E R A N O.

Vous auriez fort bien fait , avant de  
venir dans ce séjour , de délavouer tous

o c

les menfonges , toutes les calomnies & toutes les invectives , dont vous avez rempli le IIIe. Volume de la *Continuation de l'excellente Histoire de Rapin Thoyras* Je ne doute pas que si vous aviez reconnu votre faute , & que vous l'eussiez avouée publiquement , on ne vous eût placé aux enfers dans un endroit moins désagréable ; mais étant mort sans condamner ce misérable libelle auquel vous avez eu tant de parr , c'est avec beaucoup de raison qu'on vous a logé à côté de Maimbourg & de Caraffe.

## L A H O D E.

Vous ne devriez pas me reprocher la place que j'occupe ici , puisque la votre n'est guere meilleure ; & si dans les Enfers la justice étoit bonne & exacte , vous devriez être cent fois plus mal que moi ; mais la justice de ce pays est une véritable justice à la Diable. N'est-il pas honteux que vous , qui avez écrit des Ouvrages si infames , si impies , & en même temps si mauvais ; soyez cependant ici beaucoup moins désagréablement que moi ?

Si vous aviez imité mon exemple , vous eussiez obtenu la même grace. En mourant , je reconnus mes erreurs , je les désavouai , je priai un sage & habile Ministre , entre les mains de qui je rendis les derniers soupirs , d'instruire tout l'Univers de mon repentir , & d'ôter par-là aux libertins & aux impies la foible ressource de dire qu'il y a des gens qui sont fermement persuadés de l'inutilité de la Religion. Il est vrai que ma conversion tardive , & reculée jusqu'au dernier moment de ma vie , n'a pu me garantir d'être puni , mais les peines qui m'étoient réservées ont été diminuées. On a jugé en arrivant ici , que mon châtement ne devoit regarder que le mal que mes Ouvrages avoient déjà fait avant ma mort ; car pour celui qu'ils pourroient faire , je m'y suis opposé autant que j'ai pu. D'ailleurs , je vous dirai naturellement que mes Ouvrages n'ont causé aucun préjudice à la Religion ; ils étoient si mauvais & si mal écrits , que ceux qui les lisoient , les condamnoient avec mépris , ou s'endormoient dès qu'ils en avoient lu les pre-

mieres pages. Je me félicite fort d'avoir été dans le monde un très-mauvais Auteur, & je serois fort fâché que mes Livres eussent été plus goûtés ; j'en serois peut aujourd'hui plus sévèrement.

## L A H O D E.

Si les Auteurs ne doivent souffrir dans ce monde-ci, qu'à proportion du mal que leurs Ouvrages ont pu faire par la maniere séduisante & ingénieuse avec laquelle ils y avoient renfermé le poison & le mensonge qu'ils offroient à leurs Lecteurs, je doute, si justice m'étoit rendue, qu'il dût y avoir dans l'Enfer un Ecrivain moins puni que moi. *La continuation de l'Histoire de Ropin Thoiras* a été généralement méprisée, & aujourd'hui elle est absolument décriée. Ainsi, les injures & les calomnies qui s'y trouvent contre les plus illustres personnages que l'Angleterre ait produit dans ces derniers temps, ne peuvent nuire en aucune maniere à la mémoire de ces grands hommes. D'ailleurs, vous faites un peu trop valoir votre dernier déaveu ; & si il n'y a que cette seule circonstance que vous ais fait tracer ici bas beaucoup plus

40 LETTRES CABALISTIQUES ,  
avantageusement que moi , vous devez  
plus vous louer de la fortune que de votre  
sagesse & de votre repentir tardif. Car enfin  
vos Ouvrages étoient si pitoyables , qu'ils  
ne valoient pas qu'on prît la peine de vous  
les faire condamner. Ils n'en auroient pas  
moins été méprisés , vous en convenez  
vous-mêmes. Cependant les gens qui vous  
assistèrent à l'heure de la mort , crurent  
que cela pourroit être utile au Public ,  
& ils obtinrent de vous en mourant , un  
désaveu contre lequel vous auriez pris des  
lettres de rescision , si vous aviez recouvré  
la santé. On fait que dans toutes les ma-  
ladies que vous aviez , vous deveniez bon  
Chrétien , & que dès que vous vous portiez  
bien , vous retourniez à vos premiers prin-  
cipes. Vous étiez dans le cas de ceux que  
Boileau accuse d'*attendre pour croire en Dieu ,  
que la fièvre les presse.*

P A S S E R A N O.

Il vous convient bien en vérité de m'ac-  
cuser d'irréligion , avez-vous donc oublié  
la conduite que vous avez tenue dans le  
Monde ? Non sans doute ; mais vous pen-  
sez qu'elle m'est inconnue. Hé bien , ap-

prenez que je fais parfaitement vos aventures ; je vous en rappellerai quelques-unes des principales. Vous souvient-il qu'après être sorti de chez les Jéfuites , vous obtintes un bénéfice assez confidérable pour pouvoir vivre honnêtement. Au lieu de profiter fagement de votre fortune , vous vous livrâtes à la débauche , & vous vous endetâtes confidérablement. Perfécuté par vos créanciers , & ne trouvant plus le moyen d'en faire des nouveaux , vous allâtes chez Volt. \*\* . Vous aviez fait connoiffance depuis quelque temps avec cet illustre Poète , qui avoit assez d'attention pour vous. *Mon ami* , lui dites-vous , entrant dans fa chambre ? *je viens prendre congé de vous ; je vais me tuer , la chose est réfolvee*. Volt. \*\* , furpris d'un pareil discours , voulut favoir la cause de vos chagrins : il découvrit bientôt qu'elle venoit du défaut d'efpeces. *Mon cher enfant* , vous dit-il , *est-ce que trente piftolles pourroient vous empêcher de vous tuer ?* Vous parutes infenfible à cette premiere offre. *Non , non* , dites-vous , *il faut que je meure. Vivre pour cent écus ! Vous vous mocquez*. Eh bien , répartit Volt. \*\* *Pour deux cents pourrez-*

vous vous résoudre à faire quelque chose ? Pour deux cents, répliquâtes-vous, cela est un peu plus raisonnable . . . mais non, il faut que je me tue. J'ai pris mon parti, rien ne peut m'obliger à changer. N'allez pas si vite, repartit le charitable Poëte. Quand on est mort, c'est pour long-temps. Croyez-moi, vivez, & vivez pour cent pistolles. A ces mots vous parûtes beaucoup plus tranquille. Puisque vous le voulez, dites vous, d'un ton doux & benin, je vivrai donc pour mille francs. Je vais, répondit Volt. \*\*, vous les compter dans le moment ; mais puisque vous pouvez me les rendre sans vous incommoder, il n'est pas juste que je ne retire jamais mon argent. Faites-moi un billet par lequel vous me céderez pendant cinq années deux cents livres à prendre chaque été sur les revenus de votre bénéfice. Vous ne balançâtes pas un instant à donner l'assurance qu'on vous demandoit ; vous reçûtes l'argent, & trois jours après, vous vendîtes en secret votre bénéfice. J'appelle vendre, vous le résignâtes pour deux mille livres. Avec cette somme & celle que Volt. \*\* vous avoit prêtée, vous décampâtes sans trompette, accompagné d'un Lieutenant aux Gardes, qui

avoit vendu son emploi depuis peu de temps ; & vous allâtes tous les deux à Constantinople pour trouver le Comte de Bonneval (1) & vous faire Turcs , ainsi que lui. Cependant , comme la vie de Musulman vous ennuya , vous quittâtes l'Asie pour retourner en Europe avec un prépuce de moins. Votre aventure avoit trop fait de bruit en France , pour que vous osassiez y revenir ; vous débarquâtes en Hollande fort embarrassé de votre personne , vous fites confiance à deux Aventuriers qui travailloient à la *continuation de Rapin-Thoiras* , que vous aviez été Jésuite ; mais vous vous gardâtes bien de leur parler de la Circoncision. Ces historiens subalternes vous associerent à leur travail & pour une somme très-modique vous firent faire le tiers d'un Ouvrage qu'ils s'attribuoient en entier. Il est vrai que ce que vous faisiez ne valoit pas mieux que ce qu'ils faisoient ; ainsi , cette Histoire est parfaitement uniforme , c'est-à-dire parfai-

(1) De-là les prétendus *Mémoires du Comte de Bonneval* fagotés ensuite à la Haye par la *Hode* , & pris pour bons & réels par une infinité d'idiotes.

tement mauvaise. Elle l'est cependant encore moins qu'une certaine misérable rhapsodie , à laquelle vous avez donné le titre d'*Histoire de Louis XIV.* & dans laquelle il y a , dit-on , des impertinences & des bévues si énormes , qu'on prétend que votre Livre se vendra par curiosité , à force d'être mauvais & ridicule. Je ne saurois pourtant croire qu'il y ait dans cet Ouvrage des sottises aussi grandes que celles que vous aviez mises dans un autre , où vous assurez gravement que le Doge de Venise , accompagné de quelques Sénateurs , a été obligé de venir à Paris. Quelle idée peut-on avoir d'un homme qui dit une pareille sottise , & qui se mêle d'écrire l'Histoire ? Ajoutez à cela le système du Pere Hardouin , aussi fou que vous étiez ignorant , que vous avez adopté aveuglement & sans le connaître , dans ce dernier Ouvrage ; & vous verrez si tant d'impertinences , jointes à vos débauches , ne méritent pas le châtement que vous essayez.

## L A H O D E.

Quelque débauché & libertin que j'aie été , mes crimes & mes folies sont bien au-

deffous des vôtres. Je n'ai pas , ainsi que vous , horriblement maltraité deux femmes , encore toutes deux vivantes , après leur avoir mangé tout leur bien. J'ai vendu un bénéfice , il est vrai , & je me suis fait circoncire ; mais vous , non content de renoncer au Christianisme , vous avez fait ce que vous avez pu pour le détruire dans votre patrie ; & votre Prince , voulant prévenir les maux que vos opinions dangereuses pouvoient causer , a été obligé de vous faire condamner à la mort. La sentence qu'on rendit contre vous , a été exécuté par défaut ; & si vous n'eussiez pris la fuite , vous auriez péri sur un échafaud. Je fais que pour vous excuser , vous allé- guez la haine des Prêtres & des Ecclésiastiques. Vous trouveriez bien des Juges indulgents , si c'étoit-là la seule cause de votre malheur ; car depuis long-temps dans toutes les différentes Communions du Christianisme , les gens sensés reconnoissent que l'ambition , l'envie de dominer , & la passion de nuire à ses ennemis , sont des vices nés dans l'ame des trois quarts des Ecclésiastiques. Mais quant à vous , vous avez donné aux Prêtres un juste su-

26      LETTRES CABALISTIQUES ,  
fer de vous persécuter ; vous attaquiez  
la Religion avec l'audace la plus effrontée.  
Peut-on rien voir de plus affreux , & en  
même-temps rien de plus plat & de plus  
fade , que votre *Parallele de Licurgos , &  
de Nazarenos*.

P A S S E R A N O .

Ce livre , quelque condamnable qu'il  
soit , m'a moins attiré la haine des Ec-  
clésiastiques , que le *Sermon* du prétendu  
*Quaker Elvval* , & la *Religion Muhamé-  
dane* , comparée à la *Payenne* du prétendu  
*Ali - Elbu - Omar*. Ces deux pièces firent  
également crier contre moi & les Théo-  
logiens Catholiques & les Théologiens  
Réformés. Cependant la Religion étoit  
beaucoup plus ménagée dans celle-ci , que  
dans le *Parallele de Licurgos & de Nazare-  
nos* , contre lequel personne ne dit rien.

L A H O D E .

La raison de cela est fort claire. Dans  
le *Parallele* vous vous attaquiez à Dieu ,  
& dans le *Sermon* , aux gens d'Eglise. On  
peut vous appliquer le bon mot de M. le  
Prince au sujet du *Tartuffe*. Cette pièce fit  
beaucoup crier les Ecclésiastiques ; ils fi-

rent ce qu'ils purent pour la faire défendre, & ne dirent pas un seul mot contre une autre Comédie, intitulée *Arlequin Hermite*, remplie d'impiété. Le Roi, ayant vu jouer cette piece, dit qu'il s'étonnoit qu'on condamnât le *Tartuffe*, & qu'on gardât le silence sur la farce Italienne, *Sire* repliqua M. le Prince, *Arlequin ne joue que le Ciel, & Tartuffe démasque les dévots & les hypocrites*. Voilà d'où vient votre *Sermon*, quoique très-condamnabable, a plus fait de bruit que votre *Parallele*; mais l'un & l'autre sont également mauvais: & comme réellement vous n'aviez point de Religion, il vous étoit impossible de parler des défauts des Ecclésiastiques, sans vouloir vous en servir contre le Christianisme; ce qui est absurde. La Religion n'ayant rien de commun avec les vices de quelques particuliers, vous auriez dû distinguer la pureté de l'Autel des souillures des Prêtres; mais ayant agi autrement, vous avez donné un juste sujet aux Ecclésiastiques de se déchaîner contre vous, & de couvrir à leur ordinaire leur haine du prétexte de la Religion.

Je te salue sage & savant *Abukibul*,

48      LETTRES CABALISTIQUES ,  
en *Belzébuth*, & par *Belzébuth*, & je sou-  
haite que le récit de cette dispute puisse  
te divertir.



## LE T T R E   C X I I .

Ben Kiber, *au sage & savant* Abukibak.

J E t'ai souvent écrit, sage & savant Abu-  
kibak, avec la liberté d'un Philosophe ce  
que je pensois sur l'existence des Sylphes  
& des Ondins ; j'usurai aujourd'hui du  
même privilege, en te communiquant ce  
que je pense sur la Magie & sur le pouvoir  
des Démons.

Je suis fermement persuadé que la Ma-  
gie n'est qu'une fourberie, conduite ha-  
bilement par des imposteurs qui abusent  
de la crédulité & de l'ignorance des hom-  
mes. Je crois également que les Diables  
n'ont aucun pouvoir dans le monde, &  
que la folie de connoître l'avenir, & le  
penchant que le peuple a naturellement  
au fanatisme, sont les sources d'où nous  
sont venues toutes les fables qu'on nous  
a débitées sur les Magiciens anciens, &  
qu'on

qu'on nous raconte journallement sur ceux qu'on prétend vivre dans ces derniers temps.

La passion outrée que les anciens avoient d'acquérir des connoissances sans bornes , & de produire des effets merveilleux , leur inspira un violent amour pour l'art de la divination. Ils se figurèrent d'abord que la Nature avoit écrit dans les astres les événements futurs ; de là vint l'Astrologie judiciaire ; la même cause produisit l'usage de consulter les entrailles des victimes ; d'examiner le vol des oiseaux. Ces superstitions , regardées comme des connoissances rares , furent bientôt changées en cérémonies religieuses ; les Prêtres les adoptèrent. Voyant qu'elles augmentoient le respect qu'on avoit pour eux , ils furent profiter habilement des sottises du peuple , qui bientôt chercha à s'attirer la protection des bons esprits , & à fléchir le courroux des mauvais. Il bâtit des Temples , il institua des fêtes ; il établit des fondations considérables pour les Prêtres , qui s'appercevant combien il leur étoit utile de fomenter la superstition du peuple , inventerent bien-tôt les manieres

50 LETTRES CABALISTIQUES ,  
différentes de rendre les oracles. On vit  
des femmes, qu'ils avoient associées à leurs  
impostures, entrer dans une fureur feinte;  
& par des réponses ambiguës duper  
ceux qui les consultoient. On inventa les  
trépieds, on fabriqua les grottes, d'où  
sortoient les prétendues exhalaisons di-  
vines, on associa enfin les Esprits cé-  
lestes & infernaux à toutes ces fourbe-  
ries, quoiqu'ils n'y eussent aucune part.

Peu à peu, sage & savant Abukibak,  
on s'accoutuma à croire que tous ces  
sortilèges avoient été pratiqués dans tous  
les temps. On donna le titre de Magicien  
à ceux qui avoient établi les premières cé-  
rémonies religieuses; l'on ne fit point  
attention que ce n'étoit qu'après plu-  
sieurs années que la superstition avoit  
érigé en Magie ce qui n'étoit autrefois  
regardé que comme des connoissances na-  
turelles, mais rares, & qui n'étoient le  
partage que de certains Savants.

Il resta dans ce temps d'aveuglement  
quelques personnes sages & éclairées, qui  
ne donnerent point dans les erreurs po-  
pulaires au milieu de cette Grece, si su-  
perstitieuse. Les Démocrite, les Epicure,

les Diogène se moquentent du pouvoir de la Magie , & notre siècle , qui n'est ni moins fanatique , ni moins prévenu en faveur des Magiciens , que celui de ces Philosophes , a produit cependant plusieurs grands hommes qui ont pensé aussi sensément qu'eux. Non-seulement ils se sont moqués des sorciers & des histoires qu'on en racontoit , mais ils ont soutenu qu'il étoit faux que ceux qu'on avoit regardés dans tous les temps comme de fameux enchanteurs , eussent jamais eu aucun commerce avec les Démon. Ils ont montré que ces prétendus Magiciens n'avoient été coupables d'autre crime que d'avoir suivi , ou établi quelques cérémonies superstitieuses , ainsi qu'il s'en trouve dans toutes les Religions. L'illustre & savant Monsieur de Beausobre n'a pas craint de justifier celui que le commun des hommes regarde comme le père & l'inventeur de la Magie.

„ Je ne prétends pas , dit-il ( 1 ) , que  
„ Zoroastre & les magés n'aient eu des cé-

( 1 ) Hist. Chrétienne. de Manichéisme & du Manichéisme , par M. de Beausobre. Tom. I. pag. 322.

„ rémonies superstitieuses , qu'ils regar-  
„ doient comme un culte agréable à la  
„ Divinité , ou comme un moyen de con-  
„ cilier aux hommes la faveur & l'affection  
„ des Puissances célestes. On dit , par ex-  
„ emple , que *Julien* le Philosophe , & Pere  
„ de celui qui fut surnommé le *Theurgo* ,  
„ avoit composé un Livre touchant le  
„ *Kypbi*. C'est un parfum dont les Caldéens  
„ & les Egyptiens se servoient dans leurs  
„ initiations , & dont *Plutarque* nous a  
„ donné la description à la fin de son Trai-  
„ té d'*Isis* & d'*Osiris*. Des superstitieux s'i-  
„ maginoient que ce parfum étoit un ex-  
„ cellent préservatif contre la puissance des  
„ Démons , & qu'il conféroit à l'ame une  
„ vertu surnaturelle. Ce n'est point Magie ,  
„ c'est superstition & la superstition ne se  
„ glisse-t-elle pas dans presque toutes les Re-  
„ ligions ? Les Chrétiens eux-mêmes n'ont-  
„ ils pas eu la foiblesse d'attribuer à des céré-  
„ monies , & à certaines compositions une  
„ espece de vertu divine ? Un Savant mo-  
„ derne dit avec beaucoup de vraisemblance  
„ que le *Myron* des Grecs , ou le *Chrême* des  
„ Latins n'est qu'une imitation du *Kypbi*  
„ des Caldéens & des Egyptiens. Les céré-

„ monies deviennent odieuses & crimi-  
 „ nelles , lorsqu'on y invoque les Dé-  
 „ mons , & qu'elles font partie de leur  
 „ culte ; mais on ne prouvera jamais , par  
 „ des témoignages certains que ni Zo-  
 „ roastre , ni les Mages invoquassent les  
 „ mauvais Esprits , pour lesquels ils n'a-  
 „ voient pas moins d'horreur que nous. „

Si l'on examine , sage & savant Abu-  
 kibak , avec quelque attention tout ce  
 qu'on a écrit des anciens Magiciens , on  
 s'appercvra qu'ils n'ont fait qu'établir ,  
 ainsi que Zoroastre , un culte superstitieux ,  
 ou que tout ce qu'on prétend qu'ils ont  
 opéré de miraculeux , a pu se faire par le  
 seul secours des forces de la nature , &  
 n'a rien qui soit au-dessus du cours ordi-  
 naire des choses. Si par hazard on a pei-  
 ne à comprendre comment quelques unes  
 de leurs actions ont été opérées , c'est  
 qu'on ne conçoit pas jusqu'où ils ont  
 porté la fourbe ou l'adresse. Il n'est pas  
 étonnant que des gens qui s'exerçoient  
 toute leur vie dans un art , y aient ac-  
 quis plus de connoissance que d'autres  
 hommes qui ne s'y appliquent qu'en  
 passant.

„ ( 1 ) L'on peut par des voies natu-  
 „ relles faire produire des fruits mûrs  
 „ avant leur saison , & même des insectes ;  
 „ seulement parce qu'on fait suppléer le  
 „ défaut du temps par des moyens natu-  
 „ rels inconnus aux autres hommes , com-  
 „ me on l'éprouve , quoique dans un  
 „ moindre degré de perfection , parmi les  
 „ Jardiniers , dont chacun tâche à l'envi  
 „ d'être le premier à livrer des fruits nou-  
 „ veaux , en aidant la nature par l'art ,  
 „ sans se servir pourtant d'autres moyens  
 „ que de ceux de la nature même. La  
 „ différence consiste seulement en ceci ,  
 „ qu'un Mage qui se donne tout entier  
 „ à cette occupation , pénètre bien plus  
 „ avant dans la connoissance du pouvoir  
 „ de la nature , que les gens du commun ,  
 „ & que les Savants même qui ne se met-  
 „ tent pas si fort en peine de l'appro-  
 „ fondir , „

Ce qui prouve évidemment la fausse-  
 té des pactes entre les hommes & les dé-

( 1 ) Le Monde enchanté , ou Examen des  
 communs sentimens touchant les Esprits , leur  
 nature , leur pouvoir , leur administration & leurs  
 opérations &c. par Balthazard Bekker , &c.  
 Tom. I. Liv. I. Cap. IV. pag. 49.

mons , & qui détouvre le ridicule de la Magie , c'est que tous les grands Physiciens , qui savoient jusqu'où pouvoient aller les forces de la nature , ou du moins qui en connoissoient les effets autant qu'il est possible de les connoître à des simples mortels , ont assuré qu'il étoit faux qu'il y ait jamais eu de véritables Magiciens. Lorsqu'ils ont approfondi les choses miraculeuses qu'on leur a vu faire , ils ont découvert les secrets naturels dont ils se servoient. Les premiers qui prédirent les éclipses , passèrent pour des hommes extraordinaires ; aujourd'hui , graces à la Physique , leur science est devenue commune. Les Chymistes qui composèrent des phosphores , qui trouverent plusieurs autres choses très-curieuses , furent d'abord regardés ainsi que des sorciers ; actuellement leurs secrets n'étonnent plus que le vulgaire. Les habiles Machinistes furent même regardés comme des Magiciens. Albert le grand a été mis au nombre des enchanteurs , parce qu'il avoit fait une tête , qui par le moyen d'un grand nombre de ressorts articuloit certains mots.

Les Sciences ont dissipé un peu les préjugés & les préventions populaires. La croyance aux forciers , aux démoniaques, &c. est aujourd'hui moins commune qu'elle ne le fut autrefois ; mais il n'y a que les gens de Lettres qui se soient affranchis du joug de la superstition. Le peuple croupit encore dans son aveuglement , & les Prêtres qui n'ont pas moins d'intérêt à fomenter la crainte qu'on a des sortilèges, que les anciens Pontifes en avoient à en établir la croyance, trompent aujourd'hui les gens crédules , comme on séduisit autrefois les Egyptiens , les Persans , les Grecs & les Romains , qui furent la dupe de ceux qui se vantoient de vouloir leur apprendre les ordres de la Divinité & les événements qu'elle réservoir aux mortels.

Dans toutes les Religions , sage & savant Abukibak , les Prêtres & les Théologiens ont également fait servir à leurs desseins la croyance de la Magie ; les Docteurs même les plus respectables l'ont employée pour parvenir plus aisément à leur but. Les Pères de l'Eglise , loin de songer à désabuser les hommes , trouvant que la réalité des sortilèges leur fournisset

soit des armes pour combattre le Paganisme , ont-adopté des opinions qui leurs fournissoient des armes contre leurs adversaires , & n'ont pas fait attention qu'il ne convenoit jamais d'employer le mensonge pour défendre la vérité. J'espere de te montrer dans ma premiere Lettre que cette faute des Peres n'a pas peu servi à perpétuer chez les Chrétiens la croyance de la Magie & des sortileges.

Je te salue, sage Abukibak, porte toi bien.



## L E T T R E C X I I I.

Ben Kiber, *Au Cabaliste* Abukibak,

**J**E te promis dans ma derniere Lettre de montrer que les Peres de l'Eglise n'avoient pas peu contribué à établir la croyance de la Magie, qu'ils avoient pensé qu'elle leur pouvoit être utile au soutien de la bonne cause ; je vais, sage & savant Abukibak, m'acquitter de ma parole.

En établissant le pouvoir des exorcistes, les Peres en tiroient une conséquence qui paroissoit naturelle. Puisque les Démons,

58 LETTRES CABALISTIQUES ,  
 disoient-ils , ne peuvent résister aux or-  
 dres des Prêtres & des Evêques Chrétiens ,  
 il faut donc que la Religion que ces Prê-  
 tres & ces Evêques enseignent , soit la vé-  
 ritable , l'enfer même ne pouvant préva-  
 loir contre elle. „ Les Diables , disoit Lac-  
 „ tance , (1) redoutent les Justes qui ho-  
 „ norent Dieu , puisqu'étant conjurés par  
 „ eux en son nom , ils sortent des corps ,  
 „ & qu'étant contraints par leurs paroles  
 „ comme par des coups de fouet , ils re-  
 „ connoissent non-seulement qu'ils sont  
 „ des Démons ; mais ils déclarent quels  
 „ sont leurs noms , qui se trouvent être  
 „ les mêmes sous lesquels ils sont adorés  
 „ dans les Temples. „

Le même Auteur se prévaut des exor-  
 cismes pour prouver l'immortalité de l'a-  
 me : ils s'en sert comme d'un argument  
 démonstratif ; & réellement il l'auroit été ,  
 si l'authenticité des sortilèges avoit été  
 réellement constaté. „ Si (1) Démocrite ,  
 „ Epicure , ou Dicéarque se trouvoient au-  
 „ près d'un Magicien , ils n'auroient plus

(1) Lactant. de Instit. Lib. II. § 15.

(1) Id ibid. Lib. VII. §. 13.

„ la hardieſſe de ſoutenir par leurs rai-  
 „ ſons que l'ame eſt mortelle. Qu'auroient-  
 „ ils à dire, ſi le Magicien, en pronon-  
 „ çant certains vers, évoquoit les ames.  
 „ des lieux ſouterreins, & les faiſoit ap-  
 „ parôître & ſe préſenter aux hommes,  
 „ leur parler & leur prédire l'avenir ?  
 „ car ſ'ils oſoient encore ſ'obſtiner dans  
 „ leur erreur, ils ſeroient forcés de ſe  
 „ rendre à des preuves ſi réelles, & à des  
 „ effets. „

La maniere dont Laëtance vouloit con-  
 vertir les Epicuriens, prouve aſſez l'inté-  
 rêt que tous les premiers Peres de l'Egliſe  
 ont eu d'adopter l'opinion qui accorderoit  
 à certains hommes un pouvoir ſur les Dé-  
 mons & en rendoit pluſieurs autres eſcla-  
 ves de ces mêmes Démons. On dira peut-  
 être qu'il n'eſt pas croyable que des per-  
 ſonnages, aſſi ſavants & aſſi vertueux  
 que les anciens Peres, aient pu ſe réſou-  
 dre à adopter & à ſoutenir une choſe  
 dont ils n'étoient pas perſuadés. Je ré-  
 ponds à cela qu'il eſt impoſſible que des  
 gens, aſſi éclairés que la plupart d'eux  
 l'ont été, aient pu donner dans une erreur  
 aſſi groſſiere, & l'on démêle même au

travers de tout ce qu'ils ont dit, ce qu'ils en pensoient dans le fond du cœur. Le même Lactance que je viens de citer, n'a pu se résoudre à établir la réalité des choses qu'on opere par la Magie ; il a avoué que c'étoit des prestiges, des mensonges & des images trompeuses ; cela suffisoit pour autoriser les conséquences qu'il vouloit tirer du pouvoir des Magiciens. S'il eût eu besoin de pousser plus loin toutes les histoires qu'on racontoit sur les sortilèges, il les auroit sans doute adoptées ; mais il s'est contenté de faire inventer aux Diables toutes les sciences auxquelles s'appliquoient les Prêtres des Payens. Les choses ( 1 ) que les démons, dit-il, ont inventées, sont les prédictions par les astres, par l'inspection des victimes, & par le chant ou le cri des oiseaux. Ce sont les oracles, les enchantemens dont on use pour consulter les morts ; la Magie, *Magia*, & tout le reste des maux auxquels les hommes s'adonnent, soit ouvertement, soit en cachette : toutes lesquelles choses n'ont rien de so-

( 1 ) Id. Ibid. Lib. II. Cap. XVI.

lide, ni de véritable en elles-mêmes ; mais elles sont reçues pour te les par le crédit que leur donne la présence de leurs Auteurs, qui savent ainsi abuser de la crédulité des hommes, en affectant de leur faire paroître un pouvoir divin, quoiqu'ils ne leur en laissent pourtant revenir aucune utilité.

Saint Augustin ne s'est pas moins servi utilement que Lactance, de la croyance des esprits & des sortilèges. Entre plusieurs endroits que je pourrois citer, je me contenterai d'un seul, que j'extrait de la *Cité de Dieu* (1). Il parle d'un nommé Hesperius, dans la maison duquel il revenoit des esprits, & il assure qu'après qu'un Prêtre y eut offert le Sacrifice du Corps de Christ, on n'entendit plus les esprits, & que le désordre qu'ils caufoient cessa entièrement. Dès que les Payens venoient du retour des ames, de l'apparition des esprits, des vexations des Démons ; &c. que pouvoient-ils répondre à

(1) Unus (ex nostris Presbyteris) obtulit ibi Sacrificium Corpus Christi. orans quantum potuit, ut cessaret illa vexatio ; Deo protinus miserante cessavit. *Aug. de Civit. Dei, Lib. XII. Cap. VII.*

saint Augustin ? Il falloit qu'ils convinssent de la grandeur & de la vérité d'une Religion, dont les Ministres-opéroient des miracles aussi grands. La croyance de la Magie étant donc très-utile aux premiers Peres & à tous ceux qui eurent à combattre contre les Payens, il est très-naturel qu'ils l'aient fomentée autant qu'il a été possible ; & quand il seroit vrai qu'ils auroient été persuadés de sa vérité, il est visible qu'on ne pourroit en rien conclurre en sa faveur. On suit aisément une opinion qui s'accorde avec nos idées, qui favorise nos sentiments, qui nous fournit des moyens pour les défendre ; on ne s'avise guere de la considérer sérieusement. Loin de songer à examiner si l'on n'est point dans l'erreur, on craint d'être désabusé, on chérit ordinairement un système sur lequel on établit toutes les opinions particulieres qu'on est intéressé à défendre ; on s'y attache même quelquefois uniquement par passion, ou par préjugé. Les plus grands hommés tombent dans ce défaut ; ainsi il n'est pas étonnant que bien des Peres de l'Eglise n'aient

pu l'éviter. " Parlez (1) dit un des plus  
 „ illustres génies de ces derniers temps,  
 „ à un Cartésien, ou à un Peripateticien,  
 „ d'une proposition qui ne s'accorde pas  
 „ avec les principes dont il est préoccupé,  
 „ vous trouverez qu'il songe moins à pé-  
 „ nétrer ce que vous lui dites, qu'à ima-  
 „ giner des raisons pour le combattre. Par-  
 „ lez à un homme qui ne soit d'aucune  
 „ secte, vous le trouverez docile & prêt à  
 „ se rendre sans chicaner. On éprouve à  
 „ peu près la même chose quand on at-  
 „ taque un hérétique bigot, ou un de  
 „ ceux, qui, au dire du Cardinal Pallavi-  
 „ sini, sont plutôt non-Catholiques  
 „ qu'hérétiques.

Nous avons des preuves certaines, sa-  
 ge & savant Abukibak, que les premiers  
 Peres n'ont point été exempts de préjugés  
 dans bien des choses, qu'ils ont adopté  
 plusieurs erreurs avec beaucoup de chaleur.  
 „ Origene a soutenu (1) que les ames

(1) *Pensées diverses sur les Cometes, &c.*  
 Tom. I. pag. 233.

(1) Certioribus Origenes & manifestioribus  
 sententiam hanc signavit monumentis, quæ ani-  
 mas ante corpora à Deo conditas, in eaque sit

64 LETTRES CABALISTIQUES,

„humaines avoient péché préalablement  
 „à la création du Monde, & qu'elles n'a-  
 „voient été enfermées dans des corps  
 „que pour y être purgées de leurs an-  
 „ciennes fautes. „ Cette opinion étoit  
 une suite des principes ridicules du Py-  
 thagoïsme; la Magie venoit à rssi de la  
 croyance de certaines sectes Payennes. Il  
 me seroit aisé de montrer, sage & savant  
 Abū bak, que toutes les erreurs qu'on  
 a reprochées aux anciens Peres, devoient  
 leur origine à celle des Philosophes qui

tanquam in ergastula demissas pro peccatis decer-  
 nit, atque hæc alteri de Angelorum meritis &  
 remunerationibus ac pœnis superiis expositæ  
 connexa est. Naturas enim omnes ratione prædi-  
 tas, hoc est, mentes à Deo ante Mundi opifi-  
 cium procreatas liberoque instructas arbitrio fuisse  
 putavit, quæ recte vel male agendi facultate di-  
 versis utentes modis, diversos inde vel gloriæ,  
 vel ignominie ac pœnæ gradus fuisse consecutas,  
 alias siquidem Angelorum adeptas esse naturam,  
 quæ leviorum essent noxarum fontes; quæ contra  
 liberi arbitrii munere in deterius fuissent abusæ,  
 in crassiora corpora, syderum, puta, vel Dæ-  
 monum, vel hominum esse depressas; sic ta-  
 men ut quocunque sint loco, proficere possint  
 in virtute, vel contra relabi in vitia, & pro re-  
 gressus sui vel progressus ratione, ad superiorum  
 evebantur statum, vel ad infriorem detri duntur.  
*Origenis in Scripturas Commentaria, &c. cui  
 præfixæ Origeniana. Pet. Huet. Tom. I. Quæst.  
 VI. de Anima, Num. 4.*

les avoient précédées. Tertulien, (1) Arnobe (2) crurent l'ame matérielle, parce qu'ils adopterent sur ce point le sentiment de ceux qui soutenoient que » ce qui n'étoit pas corps, n'étoit rien, & que la

(1) Si enim non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis; nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura si non erant. Quid est autem illud quod ad Inferna transfertur post divortium corporis? ad quod Christus moriendo descendit, puto ad animas Patriarcarum? Sed quam ob rem? si nihil anima sub terris: nihil enim, si non corpus, incorporalitas enim ab omni genere custodiæ libera est, immunis à pœna & fovea, per quod enim punitur & fovetur, hoc erit corpus. Reddam de isto plenius & oportunius. Igitur si quid tormenti sive solatii anima percepit in carcere seu diversorio inferorum, in igne vel in sinu Abrahæ, probata erit corporalitas animæ, incorporalitas enim nihil patitur, non habens per quod pati possit; *Tertullian. Lib. de Anima, Cap. XIII. Tom. II. pag. 720.*

(2) Aut si habet, hoc erit corpus, in quantum enim omne corporale, possibile est intentum, quod possibile est, corpus est. Ecquis erit tam brutus & rerum consequentia nesciens, qui animis incorruptilibus credat, aut tenebras tartareas posse aliquid nocere, aut igneos fluvios, aut cænosis gurgitibus paludes, aut rotarum volubilium circumactus? Quod enim contiguum non est, & ab legibus dissolutionis amotum est, licet omnibus ambiatur flammis torrentium fluminum, illibatam necesse est permaneat & intactum, neque ullum sensum mortiferæ passionis assumere *Arnob. Lib. II. advers. Gentes.*

» seule matiere pouvant agir sur la ma-  
 » tiere , il falloit que les peines de l'enfer  
 » n'eussent aucun lieu , ou que l'ame des  
 » hommes fût matérielle , un feu corporel  
 » ne pouvant agir sur une chose aussi im-  
 » matérielle. »

Puisqu'il est évident que les Peres ont adopté des opinions erronées des anciens Philosophes , on ne doit pas hésiter à convenir qu'ils ont puisé dans la même source ce qu'ils ont dit de la Magie. Il reste encore une ressource aux Partisans des sortileges , c'est de dire que les Peres ont pu recevoir les sentiments des Philosophes , s'ils ont trouvé qu'ils étoient véritables ; c'est là ce que nous allons examiner. J'espere de te montrer , sage Abukibak , qu'il faut nécessairement que ce que l'on a dit des anciens forciers , soit absolument faux , parce que nous découvrirons avec un peu d'attention que tous les contes qu'on fait aujourd'hui , n'ont aucune réalité , quoiqu'ils soient très-ressemblans à ceux des Anciens , & qu'on prétende en prouver l'authenticité par les mêmes raisons ; c'est ce que je te ferai voir évidemment dans ma première Lettre.

Je te salue , porte-toi bien.

## L E T T R E C X I V.

Ben Kiber. *au Cabaliste Abukibak.*

Nous venons de voir, sage & savant Abukibak, que l'autorité des anciens Pères sur ce qui regarde la Magie, ne doit être de poids qu'autant qu'on pourra prouver que les histoires qu'ils ont rapportées, étoient véritables. Il faut considérer de la même manière ce qu'ont dit les Docteurs & les Théologiens qui sont venus après eux; car ils ont adopté aveuglément presque toutes les opinions de ceux qui les avoient précédés; les noms augustes des gens qu'ils suivoient, leur paroissent d'assez bons garants de la vérité. La même prévention regne encore aujourd'hui chez bien des personnes. Un Janséniste ne s'avise point d'examiner d'un œil critique les opinions de S. Augustin; un Thomiste celle de S. Thomas: ainsi la plupart des gens qui croient aux forciers dans ces derniers temps, n'ont d'autre raison pour autoriser leurs sentiments, que la croyance

de leur maître. Une pareille conduite ne sert qu'à éterniser les erreurs ; & l'on peut avancer hardiment qu'il faut être aveuglé par les préjugés , pour ne point en sentir tout le ridicule.

Examinons donc à présent , sage Abukibak , si par ce qu'on nous raconte aujourd'hui des forciers , il est vraisemblable que ce qu'on en a dit autrefois soit probable. Remontons à plus de cent ans , & rappelons les histoires qui ont fait le plus de bruit , & qui ont passé pour les plus authentiques ; elles nous inspireront plus de pitié & d'indignation que de crainte. Commençons par la fameuse possession des Religieuses de Loudun , qui fit périr le pauvre Grandier , Curé de la même ville. Tout le monde convient aujourd'hui que le véritable démon qui possédoit ces Religieuses , étoit le desir de s'enrichir & de duper les imbécilles & les idiots. Le Cardinal de Richelieu se servit habilement de ces fourberies pour perdre un homme qu'il haïssoit mortellement : tous les gens sensés sont d'accord sur ce fait , & l'Auteur *des Causes célèbres* a imprimé à Paris avec privilège une longue & bonne

apologie de l'innocence de Grandier. Dans le temps même de cet infortuné Curé, les personnes éclairées se moquoient de toutes les grimaces des Religieuses. Un jour que Barré, fameux exorciste, & qui entroit dans le complot des prétendues possédées, en exorcisoit une des principales, il lui dit : *Adora Deum, Creatorem tuum, adores Dieu, ton Créateur* ; la démoniaque répondit, *Adoro te, je t'adore*, parce qu'elle avoit mal retenu sa leçon, & qu'elle ne se souvint point de dire, ainsi qu'on le lui avoit appris : *Adoro te, Jesu Christe, je t'adore, ô Jesus-Christ!* l'Exorciste, pour excuser la faute de son écolière, lui demanda de nouveau : *Quem adorat*, elle repliqua *Jesus-Christus* ; il eut beau faire, il ne put empêcher que la Religieuse ne fit un énorme solecisme, toutes les fois qu'il voulut retourner à la charge. Daniel Drouin, Assesseur à la Prévôté, homme d'esprit, ne put s'empêcher de dire tout haut ; *Voilà un diable qui n'est point congru*. Il n'osa parler davantage, parce qu'il n'ignoroit pas que le Cardinal de Richelieu, & Laubardon, son émissaire, étoient des diables bien

plus à craindre que celui dont il se mo-  
quoit. Cependant combien d'écrits n'a-  
t-on pas fait pour constater la vérité de  
la possession des Religieuses ? Un certain  
Pere Gaufre composâ un Livre fort étendu  
dans lequel il traita amplement cette ma-  
tière. Pourquoi ajoutera-t-on plus de foi  
à Tertulien , à Lactance , &c. qu'à ce  
Moine ? Est-ce parce qu'ils vivoient il y a  
plus de treize cents ans ? Si cela est ,  
dans onze ou douze siècles , les menson-  
ges de cet Auteur moderne devront donc  
être regardés comme des vérités. Seroit-  
ce parce que les Ecrivains anciens s'ap-  
pelloient Tertullien , Lactance , &c. La foi  
qu'on doit avoir pour des Autents , dé-  
pend donc de l'arrangement des lettres  
qui forme leurs noms ? Et si l'Evêque d'Hi-  
ppone dont nous avons les ouvrages , se  
fût appelé Gaufre , il n'auroit dû trouver  
aucune croyance.

Convenons , sage & savant Abukibak ,  
qu'il est absurde & ridicule de vouloir  
recevoir comme vrai dans un Ancien ,  
ce qu'on condamne dans un Moderne ;  
ainsi puisque les fables que les Petes nous  
~~ont~~ sur les forciers , heurent se sent

commun , ressemblent aux contes des Fées , il ne faut pas en faire plus de cas que des histoires chimériques dont nous bercent certains Modernes. Nous nous démontrons évidemment que tout ce qu'on nous a dit sur la Magie & les Magiciens , depuis deux ou trois cents ans , est indubitablement faux ; ne faut-il pas être bien bon & bien crédule pour croire les autres siècles plus éclairés que les nôtres ?

Voyons encore , sage Abukibak , quelques-unes de ces possessions qui ont fait du bruit dans ces derniers temps. L'aventure du Jésuite Girard & de la Cadiere arrivée de nos jours , doit servir à faire ouvrir les yeux aux personnes les plus aveuglées. Quel bruit n'a-t-on pas fait dans toute l'Europe de la possession de cette jeune fille ? Les Moines , les Prêtres l'ont exorcisée pendant plusieurs mois de suite ; ils ont certifié & certifient encore aujourd'hui , qu'elle étoit possédée. Cependant rien n'est aussi faux , & il falloit être bien imbécille pour ne pas connoître tout le ridicule de la comédie que jouoit cette fille. Les Juges ne furent point les dupes des prétendus sortilèges , & ceux mêmes

qui opinèrent à faire brûler le Jésuite , ne se fondèrent uniquement que sur ce qu'ils prétendoient qu'il avoit séduit sa pénitente , & qu'il en avoit abusé. Le diable ni les conjurations n'entrèrent pour rien dans les motifs qui déterminèrent le Parlement de Provence.

J'ai vu dans un village du Languedoc, sage & savant Aukibak, une fille qu'on disoit être possédée depuis plus de quinze ans. Tous les Curés du voisinage étoient venus exercer sur elle leur savoir faire ; ils avoient versé inutilement plus de deux cents pots d'eau bénite , & brûlé plus de mille cierges bénits , le diable se mocquoit de tous les exorcismes , & les Prêtres auroient pu dire comme Crispin dans les folies amoureuses.

Quand dans le corps d'un homme un démon prend séance ,  
Je puis , sans me flatter , l'en tirer aisément.  
Mais dans un corps femelle , il tient bien autrement.

La villageoise démoniaque faisoit des choses qui paroissoient réellement surnaturelles , & qui tenoient du prodige. Elle plioit son corps de vingt manières différentes,

rentes , toutes plus surprenantes les unes que les autres. Elle hurloit quelquefois comme un chien , miauloit ensuite aussi parfaitement qu'un chat. Le hazard , ou plutôt l'amour , fit ce que n'avoient pu faire tous les exorcismes. Cette fille prit du goût pour un soldat , dont la Compagnie étoit en quartier dans son village ; d'abord ses convulsions devinrent moins fréquentes ; enfin elle avoua à son amant qu'elle n'étoit point possédée , mais qu'elle avoit mis en usage toutes ces fourberies pour attraper des aumônes. Elle lui offrit , s'il vouloit l'épouser , d'acheter son congé ; le soldat y consentit , & apprit à son Capitaine de quoi il étoit question : Les deux amants disparurent un matin , & je les ai revus ensuite tous les deux dans une ville d'Alsace où ils s'étoient établis.

Le courier va partir , je réserve pour une autre lettre ce qu'il me reste à dire sur la magie & les possessions.

Je te salue , porte-toi bien.





## L E T T R E C X V.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

**P** O U R achever de montrer tout le faux & le ridicule des contes qu'on débite journellement sur les possédés & sur les effets que le Diable fait dans les hommes dont il a pris possession , il faut examiner ce qu'on a vu exécuter de plus surprenant aux prétendus possédés , & l'on découvrira qu'ils n'ont rien fait qui n'eût pu être facilement opéré par des moyens naturels. On trouvera que même des gens qui sont bien éloignés d'être soupçonnés de possession , pratiquent journellement toutes ces contorsions , & s'en sont faits une habitude , qui chez eux est presque une seconde nature. Je crois ne pouvoir mieux prouver ce que j'avance , qu'en te rapportant , sage Abukibak , les demandes proposées à l'Université de Montpellier , lors de la possession des Religieuses de Loudun , & les réponses qu'y fit ce corps si respectable , & qui dans tous les temps

a produit plusieurs grands hommes. Tu verras dans toutes ces questions toutes les choses sur lesquelles on fonde la réalité des possessions & des obsessions ; tu en trouveras dans les réponses une solide réfutation,

» I. *Question.* Si le pli, courbement & remuement du corps, la tête touchant quelquefois la plante des pieds avec autres contorsions & postures étranges, sont un bon signe d'obsédement, »

» *Réponse.* Les mimes & sauteurs font des mouvements si étranges, & se plient & replient en tant de façons, que l'on doit croire qu'il n'y a sorte de postures de laquelle les hommes & les femmes ne se puissent rendre capables par une sérieuse étude, ou un long exercice, pouvant même faire des extensions extraordinaires & écarquillements de jambes, de cuisses & autres parties du corps, à cause de l'extension des nerfs, muscles & tendons, par une longue expérience & habitude ; partant telles opérations ne se font que par la force de la nature. »

» II. *Question.* Si la vélocité du mouve-

» ment de la tête par devant & par der-  
 » rière , se portant contre le dos & la poi-  
 » trine , est une marque infailibls d'obsé-  
 » dement ? ,,

» *Réponse.* Ce mouvement est si naturel ,  
 » qu'il ne faut point ajouter de raisons à  
 » celles qui ont été dites sur le mouve-  
 » ment des parties du corps. ,,

» *III. Question.* Si l'enflure subite de la  
 » langue , de la gorge & du visage , & le  
 » subit changement de couleur sont des  
 » marques certaines d'obsédement ? ,,

» *Réponse.* L'élévation & agitation de  
 » poitrine par interruption , sont des effets  
 » de l'aspiration ou inspiration , actions  
 » ordinaires de la respiration , dont on ne  
 » peut inférer aucun obsédement. L'en-  
 » flure de la gorge peut procéder du souffle  
 » retenu , & celle des autres parties , des  
 » vapeurs mélancholiques qu'on voit sou-  
 » vent vaguer par toutes les parties du  
 » corps , d'où il s'ensuit que ce signe  
 » d'obsédement n'est pas recevable. »

» *IV. Question.* Si le sentiment stupide &  
 » étourdi , ou la privation de sentiment ,  
 » jusqu'à être pincé sans se plaindre ; sans  
 » remuer , & même sans changer de cou-

leur, sont des marques certaines d'ob-  
sédement ? „

„ *Réponse.* Le jeune Lacédémonien qui  
se laissa ronger le foie par un Renard  
qu'il avoit dérobé, sans faire semblant  
de le sentir, & ceux qui se faisoient sus-  
tenter devant l'Autel de Diane jusqu'à  
la mort, sans froncer le sourcil, mon-  
trent que la résolution peut bien faire  
souffrir des piquures d'épingles sans crier,  
étant d'ailleurs certain que dans le corps  
humain il se rencontre en quelques per-  
sonnes de certaines petites parties de  
chair, qui sont sans sentiment, quoi-  
que les autres parties qui sont à l'en-  
tour, soient sensibles; ce qui arrive le  
plus souvent par quelque maladie qui  
a précédé: partant tel effet est inutile  
pour prouver un obsédement.

„ *V. Question.* Si l'immobilité de tout le  
corps, qui arrive à de prétendues pos-  
sédées, par le commandement de leurs  
Exorcistes, pendant & au milieu de leurs  
plus fortes agitations, est un signe Phy-  
sique d'un vrai obsédement diabolique ? „

„ *Réponse.* Le mouvement des parties  
du corps étant volontaire, il est naturel

» aux personnes bien disposées de se mou-  
 » voir, ou de ne se mouvoir pas, selon  
 » leur volonté : partant un tel effet ou sus-  
 » pension de mouvement, n'est pas confi-  
 » dérable pour en inférer un obsédement  
 » diabolique, si en cette immobilité, il  
 » n'y a pas privation entière de senti-  
 » ment. »

» *VI. Question.* Si le jappement ou clameur  
 » semblable à celle d'un chien, qui se fait  
 » dans la poitrine, plutôt que dans la  
 » gorge, est une marque d'obsédement ? »

» *Réponse.* L'industrie humaine est si  
 » souple à contrefaire toutes sortes de sons  
 » que l'on voit tous les jours des personnes  
 » façonnées à exprimer parfaitement le son,  
 » le cri & le chant de toutes sortes d'ani-  
 » maux, & à les contrefaire sans remuer  
 » les levres qu'imperceptiblement. Il s'en  
 » s'en trouve même plusieurs qui forment  
 » des paroles & des voix dans l'estomach,  
 » qui semblent plutôt venir d'ailleurs, que  
 » de la personne qui les forme de la sorte ;  
 » & l'on appelle ces gens les Engastro-  
 » nimes ou Engastrilogues : partant un  
 » tel effet est naturel, comme le remarque  
 » Pasquier, au *Chapitre XXXVIII* de ses

» recherches , par l'exemple d'un certain  
 » bouffon , appelé Constantin. ,,

*VII. Question.* Si le regard fixe sur quel-  
 » que objet , sans mouvoir l'œil d'aucun  
 » côté, est une bonne marque d'obséde-  
 » ment ? ,,

» *Réponse.* Le mouvement de l'œil est  
 » volontaire comme celui des autres par-  
 » ties du corps , & il est naturel de le  
 » mouvoir ou de le tenir fixe : partant  
 » il n'y a rien en cela de si considérable. ,,

» *VIII. Question.* Si les réponses que de  
 » prétendues possédées font en François  
 » à quelques questions qui leur sont faites  
 » en Latin , sont une bonne marque d'ob-  
 » sédement ? ,,

» *Réponse.* Nous dirons qu'il est certain ,  
 » que d'entendre & de parler des Langues  
 » que l'on n'a pas apprises , sont choses  
 » surnaturelles , & qui pourroient faire  
 » croire qu'elles se font par le ministère  
 » du Diable , ou de quelqu'autre cause su-  
 » périeure ; mais de répondre à quelques  
 » questions seulement , cela est entière-  
 » ment suspect , parce qu'un long exer-  
 » cice , ou des personnes avec lesquelles  
 » on est d'intelligence , peuvent contri-

» buer à de telles réponses ; de sorte qu'on  
 » peut dire par même moyen , que c'est  
 » un songe de croire que les Diabes  
 » entendent les questions qui leur sont  
 » faites en Latin , & qu'ils répondent tou-  
 » jours en François , & dans le naturel  
 » langage de celui que l'on veut faire  
 » passer pour possédé. D'où il s'ensuit qu'un  
 » tel effet ne peut conclurre la résidence  
 » d'un Démon , principalement si les ques-  
 » tions ne contiennent pas plusieurs pa-  
 » roles & plusieurs discours. ,,

» IX. *Question.* Si vomir les choses au  
 » même état qu'on les a avalées , est un  
 » signe d'obsédement. ,,

» *Réponse.* Delrio , Bodin & autres Au-  
 » teurs disent que par sortilege les Sorciers  
 » font quelquefois vomir des cloux , des  
 » épingles , & autres choses étranges ,  
 » par l'œuvre du Diable ; ainsi dans les  
 » vrais possédés , le Diable peut faire le  
 » même. Mais de vomir les choses comme  
 » on les a avalées , cela est naturel , se  
 » trouvant des personnes qui ont l'esto-  
 » mach foible , & qui gardent pendant  
 » plusieurs heures ce qu'elles ont avalé ,  
 » puis le rendent comme elles l'ont pris ,

„ & la lienterie rendant les aliments par  
 „ le fondement , comme on les a pris par  
 „ la bouche.

„ X. *Question.* Si des piquures de lancettes  
 „ sur diverses parties du corps , sans qu'il  
 „ en sorte de sang , font une marque cer-  
 „ taine d'obsédement. „

„ *Réponse.* Quant à cela , on s'en doit  
 „ rapporter à la disposition du tempéra-  
 „ ment mélancholique , le sang duquel  
 „ est si grossier , qu'il ne peut sortir par  
 „ de si petites plaies ; & c'est par cette raison  
 „ que plusieurs étant piqués , même en  
 „ leurs veines & vaisseaux naturels par la  
 „ lancette d'un Chirurgien , n'en rendent  
 „ aucune goutte , comme il se voit par  
 „ expérience : & partant il n'y a rien d'ex-  
 „ traordinaire. „

Te voilà amplement instruit , sage Abu-  
 kibak , des sentiments des plus grands Phy-  
 siciens & des Anatomistes les plus célè-  
 bres : juges à présent sans partialité en-  
 tre eux & les Prêtres. Les premiers ont  
 étudié la Nature pendant toute leur vie ;  
 ils en ont approfondi les secrets les plus  
 cachés , ils savent jusqu'où ses forces peu-  
 vent s'étendre , ils connoissent parfaite-

LETTRES CABALISTIQUES,

ment les ressorts du corps humain, ils ont considéré les impressions que l'ame pouvoit recevoir par la différente construction, & la situation de la machine où elle est enfermée, ils se sont appliqués à connoître les causes des sensations, ils ont examiné quelles étoient celles qui obscurcissoient la raison, & troubloient l'entendement; ils ont plus fait, ils ont trouvé des remedes pour rétablir les défordres qui arrivoient dans le corps, & pour rendre le calme & la tranquillité à l'esprit. Certainement s'il est des personnes auxquelles on doit ajouter foi dans les choses qui concernent les prodiges qui nous paroissent arriver dans les corps humains, c'est à celles qui en ont autant de connoissance. Quelle est au contraire celle que peuvent en avoir des Prêtres, qui n'étudierent jamais aucune matiere qui y eût quelque rapport; des Moines, ou fourbes qui savent à peine lire: des Théologiens prévenus en faveur de certains Auteurs, qui les ont précédés, & qui eux-mêmes avoient été séduits, ou par leur intérêt

ou par leur soumission à d'autres Ecrivains ?

N'est-il pas absurde, sage Abukibak, de recevoir comme authentique le témoignage d'un homme dans sa propre cause ? Or, c'est ce que font ceux qui croient toutes les fables ridicules que racontent les Moines & les Ecclésiastiques. En bannissant la croyance de la magie, des spectres, des possédés, des revenants ; on diminue le crédit, & qui pis est, les revenus des Prêtres. Est-il rien pour eux de plus flatteur que l'opinion où l'on est qu'ils commandent aux Enfers ? Il leur seroit très-fâcheux qu'on montrât le ridicule des comédies qu'ils représentent souvent en Public, & dont le peuple est tout émerveillé. Un Philosophe, un homme qui pense, qui réfléchit murement, qui se depouille des préjugés, fait bien à quoi s'en tenir, & lorsqu'il voit un exorciste un aspervoir à la main gesticuler dans une Eglise, il croit appercevoir un Acteur de l'Opéra se promener avec une baguette noire, & chantant gravement quelque conjuration ; l'un & l'autre travaillent également à remplir leurs bourses

87 LETTRES CABALISTIQUES ,  
aux dépens de celles des spectateurs.

Je te salue, sage & savant Abukibak.



• L E T T R E C X V I .

*Le Sylphe Oromafis, au sage Cabaliste  
Abukibak.*

**J**E passai, il y a quelques jours à Paris, sage & savant Abukibak, & en volant sur le jardin du Luxembourg, j'apperçus dans une allée des plus écartées une vieille femme qui paroissoit avoir plus de soixante ans, & qui parloit avec beaucoup de feu à une jeune personne de seize à dix-sept ans, qui rougissoit & baïsoit la vue. Curieux d'ouïr la conversation de ces deux femmes, je volai auprès d'elles, & j'entendis un entretien qui me parut assez singulier.

Cette vieille étoit une de ces revendeuses à la toilette, qui gagnent plus à porter des billets doux, à faire des contrats d'amour, & à négocier des rendez-vous, qu'à vendre des dentelles, des toiles &

des étoffes. La jeune fille étoit une Couturiere , qui avoit l'air doux , sage & modeste ; mais elle étoit parée bien plus qu'il ne convenoit à une personne de son état. " Ecoutez , Marianne , lui disoit  
„ la vieille , il ne faut pas espérer que  
„ Monsieur Popinart continue à vous faire des présents. Voilà deux habits qu'il  
„ vous a donnés , trois pieces de toile ,  
„ & huit louis pour vous divertir ; je  
„ vous ai remis moi-même tout cela ;  
„ Vous me promettez depuis près d'un  
„ mois de venir le trouver chez lui ; &  
„ cependant vous me manquez toujours  
„ de parole. N'avez-vous pas honte de  
„ vous moquer d'un aussi honnête homme , qui en agit avec vous si libéralement , & qui ne demande que l'occasion de vous faire du bien ? Ma chere  
„ enfant , vous perdez votre fortune. Il  
„ ne sera plus temps de vous repentir de  
„ votre sottise , pour peu que vous continuiez d'agir de même ; Monsieur Popinart m'a déjà parlé de Fanchon. Il est  
„ ennuyé de vos scrupules : s'il voit une  
„ seule fois cette fille , elle prendra la  
„ place que vous auriez occupée ; adieu

„ les habits , la parure , les parties de  
„ plaisir , vous n'aurez plus rien. Il vous  
„ faudra passer vos jours à coudre depuis  
„ le matin jusqu'au soir , & vous verrez  
„ Fanchon , qui n'est ni si jolie , ni si  
„ aimable que vous , faire la grosse Dame.  
„ Oui , la grosse Dame , mon cher cœur.  
„ Savez-vous , bien que Monsieur Popi-  
„ nart est dans le dessein de vous donner  
„ un appartement magnifique , de vous  
„ mettre dans vos meubles , & même de  
„ vous assurer une fort bonne pension pen-  
„ dant toute votre vie ? Ceci entre nous  
„ deux ; je vous crois trop sage pour en  
„ rien témoigner à M. Popinart. Il m'ô-  
„ teroit entièrement sa confiance ; & pour  
„ vous avoir voulu servir , je perdrais un  
„ bon protecteur. Mais vous devez me  
„ connoître , & juger si je voudrais vous  
„ tromper. Croyez , mon enfant , que tout  
„ ce que j'en fais , n'est que par l'amitié  
„ que je vous porte , il me fache de  
„ vous voir manquer votre fortune. Vo-  
„ yez toutes ces Demoiselles de l'Opéra ,  
„ elles semblent des Duchesses ; sans leurs  
„ amants , à peine auroient-elles des sou-  
„ liers. Vous trouvez un honnête homme ,

„ un galant homme , un aimable homme ,  
 „ qui de l'état de Couturiere veut vous  
 „ élever à celui de Dame , & vous refusez  
 „ ce qu'il vous offre. En vérité , ma fille ,  
 „ il faut que vous soyez folle , & folle à  
 „ lier. Allez , cela est honteux. J'aurois  
 „ cru que vous aviez plus d'esprit & de  
 „ raison. „

Mon Dieu , Madame Perce-Forêt , répondit la jeune fille , je voudrois bien être amie de M. Popinart ; mais il demande des choses qui me paroissent très-difficiles , & qui me font une peine mortelle. S'il est vrai , comme vous me le dites , qu'il a tant d'amour pour moi , pourquoi ne me fait-il point tout ce bien dont vous me parlez. uniquement pour le plaisir de m'obliger ? Tenez , ma chere Dame , si j'avois pour M. Popinart cette grande tendresse que vous m'assurez qu'il a pour moi , je ne demanderois rien qui pût lui déplaire ; je me garderois bien d'aller exiger de lui des démarches qui l'affligeroient. D'ailleurs , qu'a-t-il besoin de me voir chez lui ? Ne me voit-il pas à la promenade , à l'Eglise , dans la rue , à la fenêtré ? J'ai la complaisance , lorsqu'il

28      LETTRES CABALISTIQUES ,  
est à la sienne , de rester toujours à la  
mienne. Il me paroît qu'il a le temps de  
m'examiner tout à son aise.

„ Vous raisonnez , repartit la vieille ,  
„ comme un enfant de trois ans. Croyez-  
„ vous que M. Popinart ne veuille que des  
„ regards ? Si cela étoit , il y a vingt sta-  
„ tues plus belles que vous , il pourroit se  
„ satisfaire à bon marché , mais il lui faut  
„ des beautés animées. Vous faites l'inno-  
„ cente , vous l'êtes beaucoup moins que  
„ vous ne voulez le paroître. A votre âge  
„ on sait bien que les hommes n'aiment  
„ pas les filles pour les regarder. Craignez-  
„ vous que M. Popinart ne vous tue , lors-  
„ que vous passerez deux heures tête-à-tête  
„ avec lui ? Ho , je suis caution , moi ,  
„ que vous n'en mourrez point. Vous ne  
„ lui aurez pas accordé deux rendez-vous ,  
„ que le troisieme vous paroitra aussi aimable  
„ qu'à lui. Demandez à Toinon qui  
„ voit souvent M. Richardin , le bon ami  
„ de M. Popinart , si elle a raison de se plain-  
„ dre du premier tête-à-tête qu'elle passa  
„ avec lui.

„ C'est , répondit la jeune fille , sur ce que  
„ m'a raconté Toinon , que je crains de me

„ trouver seule avec M. Popinart. Je serois  
 „ au désespoir qu'il en agît avec moi com-  
 „ me son ami avec Toinon. Cette fille m'a  
 „ dit que la première fois qu'elle vit en  
 „ particulier M. Richardin, il lui fit des  
 „ choses étonnantes . . . Voyez-vous, Ma-  
 „ dame Perce-Forêt, je ne suis qu'une pau-  
 „ vre couturiere ; mais je fais autant de  
 „ cas de mon honneur, qu'une grande  
 „ Dame. Graces au Ciel, jusqu'ici je n'ai  
 „ rien à me reprocher, & je puis bien jurer  
 „ que je suis comme lorsque je vins au  
 „ monde.

„ J'en suis bien persuadée, répliqua la  
 „ vieille en souriant : & si cela n'étoit pas  
 „ de même, je n'aurois pas répondu de  
 „ vous à M. Popinart. Mais parce que vous  
 „ êtes encore pucelle, faut-il que vous la  
 „ soyez toujours ? Dites-moi, ma chere  
 „ enfant, que vaut-il mieux, être pucelle,  
 „ mal vêtue, mal nourrie, mal logée, pau-  
 „ vre, méprisée, sans un sol, ou grosse  
 „ dame bien riche, bien meublée, bien ha-  
 „ billée & sans pucelage ? Je vous de-  
 „ mande sur cela votre sentiment. Voyez  
 „ cette vieille tailleuse, chez laquelle vous  
 „ allez apprendre votre métier. Elle est

90 LETTRES CABALISTIQUES,  
,, encore pucelle , & meurt de faim la moi-  
,, tié de l'année. Enviez-vous son sort ?  
,, Jetez les yeux sur Mademoiselle Gominî  
,, qui ne se souvient pas d'avoir été jamais  
,, vierge ; elle jouit d'un revenu considéra-  
,, ble. Seriez-vous fâchée d'être dans sa  
,, situation ? Vous faites tant de cas d'un  
,, pucelage ; hélas ! ma mignone , c'est la  
,, chose du monde dont la plupart des  
,, filles se défont le plus aisément. A votre  
,, âge , cela leur pese autant qu'un secret  
,, à une commere. Par ma foi , je voudrois  
,, bien avoir vendu le mien aussi chèrement ,  
,, comme il dépend de vous de vendre le  
,, vôtre. Sur ma parole , vous ne le don-  
,, nez pas , & vos scrupules me paroissent  
,, très-ridicules. Combien de filles à Paris  
,, voudroient être à votre place ? Elles ne  
,, feroient point tant les *mijaurées*. Tous  
,, les jours , vingt & trente jeunes person-  
,, nes viennent d'elles-mêmes me prier de  
,, leur faire trouver quelque honnête hom-  
,, me qui veuille leur faire du bien. Nous  
,, sommes dans un temps où l'on est revenu  
,, de toutes ces sortes de délicateffes. Celles  
,, qui crient contre les filles entretenues ,  
,, ne parlent que par envie & par jalousie ;

LETTRE CXVI. 95

„ elles souhaiteroient bien d'être à la place  
 „ des gens qu'elles condamnent. Tenez ,  
 „ ma chere enfant , vous seriez étonnée ,  
 „ mais étonnée très-fort , si je vous disois  
 „ combien il est de filles de la premiere  
 „ volée , dont j'ai été chargée , moi qui  
 „ vous parle , de négocier le pucelage. Hé  
 „ quoi ! Vous , petite couturiere , vous  
 „ vous faites une peine de suivre l'exemple  
 „ de la Noblesse ! Vous prétendez avoir  
 „ plus de délicatesse qu'une Comtesse ,  
 „ qu'une Marquise ? Vous extravaguez , ma  
 „ chere enfant , vous avez perdu la raison.  
 „ Il faut que j'aie pitié de vous , & que je  
 „ vous ramene dans le bon chemin. Pro-  
 „ mettez-moi donc que vous ne manquerez  
 „ plus de parole , & que nous irons souper  
 „ toutes deux ce soir chez M. Popinart.  
 „ Je vous servirai de mere , regardez-moi  
 „ comme une personne qui ne cherche  
 „ que votre bien. Si vous suivez mes con-  
 „ seils , avant qu'il soit deux mois , je veux  
 „ que vous ayez trente habits dans votre  
 „ garde-robe , & quinze douzaines de che-  
 „ mises de toile de Hollande. Promettez-  
 „ moi donc que vous ne ferez plus la sotté ,  
 „ & que vous serez obéissante à l'avenir.

„ Hélas ! Madame Perce-Forêt , répondit  
 „ en rougissant la jeune fille , je vois bien  
 „ que ce que vous me dites m'est très-avan-  
 „ tageux. Je vous avouerai que j'aime la  
 „ parure , & que je serois charmée d'être  
 „ dans les bonnes graces de M. Popinart.  
 „ Mais je crains toujours ce redoutable  
 „ moment où je me trouverai seule avec  
 „ lui. Je voudrois bien , s'il étoit possible ,  
 „ que vous ne me quittassiez point avant  
 „ ni après le souper.

„ Ho ! si ce n'est que cela , repartit la  
 „ vieille , je puis vous satisfaire aisément.  
 „ M. Popinart a une véritable confiance  
 „ en moi , & ma présence ne le gênera  
 „ point. *J'espère pourtant* , dit la fille , *que*  
 „ *s'il vouloit entreprendre quelque chose . . .*  
 „ Oui , oui , allez interrompit la vieille ,  
 „ j'irai à votre secours. Je vous l'ai déjà  
 „ dit dix fois , je répons de votre vie &  
 „ de votre santé. Avant qu'il soit demain ,  
 „ toute votre inquiétude sera finie. „

A ces mots , la vieille sortit du jardin  
 pour entrer dans le cours du Luxembourg ,  
 & la jeune fille la suivit avec un air troublé.  
 Elles montèrent toutes deux dans un fiacre ,  
 & prirent le chemin de la rue du sépulchre.

L E T T R E C X V I. 93

Quant à moi, sage & savant Abukibak, je revolai dans les airs, maudissant cette infernale vieille, suppôt de l'enfer, Ministre de Satan pour perdre la vertu des jeunes personnes les plus sages. Je souhaitai cent fois qu'elle reçût tôt ou tard la juste récompense de ses crimes, & qu'après avoir été bien fustigée, elle passât ses jours dans une étroite prison.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabamiah* & par *Jabamiah*.

---

L E T T R E C X V I I.

*L'Ondin Kacuka, au sage Cabaliste  
Abukibak.*

Il y a long-temps, sage & savant Abukibak, que je ne t'ai donné aucune de mes nouvelles. N'en accuses point ma paresse, mais le peu de choses que j'avois à t'apprendre, qui ne valoient pas la peine d'interrompre tes occupations sérieuses. Aujourd'hui, que je crois pouvoir te communiquer des faits assez singuliers, je romps le silence, & je m'estimerai heu-

94      LETTRES CABALISTIQUES,  
reux , si le récit de la dispute que je t'en-  
voie , peut te plaire.

Il y a quelques mois que le Cardinal de Bissi ( 1 ) arriva dans nos humides demeures. Ce Prélat étoit un fort galant homme , poli , humain , charitable. Il avoit beaucoup d'excellentes qualités , mais il étoit Constitutionnaire outré. La passion , ou plutôt la fureur de faire triompher la Bulle , le portoit à des excès très-blâmables ; on pouvoit le comparer à Dom Qui chotte. Le Chevalier errant raisonnoit très-sensément & très-spirituellement , dès qu'il ne s'agissoit point de Chevalerie errante ; le Cardinal étoit un homme véritablement sage & pieux , quand la Constitution n'influoit pas sur sa conduite. Les excès auxquels l'esprit de parti l'a porté , l'ont fait condamner à rester long-temps dans nos humides demeures , & à y boire par jour soixante pintes de thé élémentaire. La dose , comme tu vois , est très - forte ; aussi l'estomach de son Eminence s'en est-il trouvé beaucoup incommodé dans les pre-

( 1 ) *Je prie les Lecteurs impartiaux de considérer la maniere dont je critique les gens respectables.*

miers jours. Si ce Prélat n'eût pas été doué de plusieurs vertus qui ont balancé son faux zele , il eût été exilé dans le séjour ténébreux des Gnomes. En faveur de ces vertus la Divinité a adouci son arrêt , & dans quinze cents ans , l'Eminence passera de nos demeures humides dans l'heureux séjour des Sylphes , étant alors purifiée de la bille qui la suffoquoit dès qu'il s'agissoit des Jansénistes.

Voilà , sage & savant Abukibak , quel a été le véritable caractère du Cardinal de Bissy ; voici celui de l'Evêque de Montpellier , mort depuis peu de jours , condamné à rester parmi nous , & à y boire , comme son ennemi , soixante pintes. Ce Prélat ( 1 ) étoit savant , chaste , sobre , charitable ; mais Janséniste outré , partisan & protecteur des Convulsionnaires , par conséquent des plus grands fous & des plus grands fourbes de l'Europe. Quelque génie qu'il eût , il s'étoit laissé séduire par ceux qui avoient tenté d'en imposer à sa bonne foi , & qui n'en étoient

( 1 ) *Voilà peut-être le portrait le plus vrai qu'on ait fait de cet Evêque ; du moins il vient d'un Peintre qui n'étoit d'aucun parti.*

venus que trop à bout. Cet Evêque , quoiqu'en disent les Jésuites étoit fermement persuadé de la vérité des miracles qu'il défendoit ; son crime n'étoit pas l'imposture , mais la crédulité déplacée. C'est cette même même crédulité qui l'obligeoit à persécuter les Molinistes autant que le peu de crédit qu'il avoit , le lui permettoit. Il avoit interdit les Jésuites dans son Diocèse , parce qu'il étoit persuadé que leur société étoit pernicieuse à l'Etat & à la Religion. Peut-être en cela ne se trompoit-il point ; mais il ne distinguoit pas assez de ces Révérends Peres , tous les autres Ecclésiastiques Molinistes. Dès qu'on étoit , dans le parti de la Constitution , tout étoit égal pour lui.

*Tros Rutuluse fuit , nullo discrimine habetur (1).*

Un autre défaut essentiel de ce Prélat , c'est qu'il écrivoit avec trop d'emportement ; il a presque dit lui seul autant d'injures à M. de Soissons (2) que

(1) *Virgil. Æneid Lib. II.*

(2) *Aujourd'hui M. de Sens dont le nom de les*

les Peres de l'Eglise en ont dit à bien  
d'honnêtes gens. Cette faute, si condam-  
nable dans tous les Ecrivains, encore plus  
dans un Evêque, n'a pas peu contribué  
à sa condamnation. La Divinité a cru que  
pour éteindre la violence du feu dont il  
étoit dévoré, soixantes pintes de thé par  
jour n'étoient point une dose trop forte,  
& qu'il devoit la continuer pendant dix-  
sept cents ans, deux cents années par con-  
séquent de plus que le Cardinal de Bissy.  
C'est cette différence dans le jugement de  
ces Prélats, qui a occasionné leur dispute.

*Dialogue entre le* CARDINAL DE BISSY,  
& L'EVEQUE DE MONTPELLIER.

LE CARDINAL DE BISSY.

Osez-vous vous plaindre de votre arrêt,  
& pouvez-vous trouver mauvais qu'on  
vous ait puni plus sévèrement que moi ?  
En vérité, il faut que vous soyez aussi  
prévenu dans ce monde, que vous l'étiez  
dans l'autre. Avez-vous oublié la maniere

*sa famille est Languet. Voyez au sujet de la dispute  
messéante de ces deux Evêques la I. Partie des  
Mémoires Secrets de la République des Lettres.*

Tome V.

E

indigne dont vous m'avez traité dans vos Ecrits, & celle dont vous avez parlé de plusieurs autres Prélats? En voulant rendre méprisables vos adversaires, vous vous êtes avili vous-même ; vous avez flétri la dignité de l'Episcopat ; vous avez fait rire à vos dépens, ainsi qu'à ceux de tous les Catholiques, les autres Communions chrétiennes, qui n'ont pas été fâchées que des Evêques se donnassent mutuellement en spectacle au public, & découvrirent ce qu'ils avoient également intérêt de cacher. Si votre tempérament bilieux, & votre humeur aigre & fiere, ainsi que celle de tous les Janfénistes, ne vous eussent pas privé de l'usage de la raison, vous vous fussiez conduit sans doute d'une autre maniere.

L'ÉVÊQUE DE MONTPELLIER.

C'est vous & vos amis qui m'avez forcé à violer les regles de la bienséance, & à manquer à la charité chrétienne. S'ils eussent toujours écrit ainsi qu'il convenoit ; si dans leurs *Mandemens*, dans leurs *Lettres Pastorales* ils eussent conservé la décence & la piété Apostolique, ne doutez

pas que je n'eusse imité leur exemple : mais ils vouloient me rendre odieux au public par leurs invectives & par leurs calomnies. Vous-même, vous étiez le premier à approuver la façon indécente dont M. de Sens écrivoit contre moi : je croyois qu'il m'étoit permis d'employer les mêmes armes, que mes adversaires ; persuadé que je défendois la bonne cause, je ne voulois rien oublier de ce qui pouvoit la favoriser. Je sentois que les Constitutionnaires ne cherchoient qu'à rendre méprisablès leurs ennemis ; je compris qu'ils auroient bientôt gain de cause, s'ils en venoient à bout ; je prétendois donc, en les injuriant, faire tomber sur eux les traits qu'ils lançoient sur moi. Si vous aviez été plus modeste, je l'aurois été aussi. Ma faute est donc moins grande que la votre, puisque c'est vous & vos amis qui en avez été les premiers auteurs.

## LE CARDINAL DE BISSY.

Hé quoi ! voulez-vous que nous vous laissions pervertir tout le Royaume ? Si nous ne nous étions opposés à votre

LETTRES CABALISTIQUES ,  
faux zele vous auriez rendu folle la moitié de la France ; il y auroit peut-être aujourd'hui deux ou trois cents mille personnes à Paris qui , régulièrement , cabrioleroient à certaines heures. Avec l'aide de Saint Paris , & de son tombeau , vous eussiez fait plus de maux à votre patrie , que toutes les tarentules n'en ont jamais fait en Italie : du moins la folie que cause la piquure de ces insectes peut être guérie par la musique ; mais c'est en vain que nous eussions envoyé à S. Médard tous les Musiciens de nos Cathédrales , il leur eût été impossible de rendre la raison à un seul Convulsionnaire. Leur frénésie est inguérissable : dès qu'ils ont une fois commencé à danser , ils veulent toujours continuer. Un amant n'est pas plus charmé de sa maîtresse , qu'ils le sont de leurs entrechats & de leurs sauts. Après qu'on a eu muré le tombeau de l'Abbé Paris , ne pouvant plus aller sur le grand théâtre , ils ont cabriolé en particulier. Or , je vous demande , à présent que nous voici dans un monde qui n'a plus rien de commun avec l'autre , & où rien ne peut nous engager à parler contre

notre pensée; je vous demande, dis-je, si vous pouvez trouver mauvais que nous ayions employé tous les moyens imaginables pour détruire le plus insensée de toutes les sectes, & pour décréditer dans le public ceux qui la favorisoient? Nous servions, en agissant ainsi, notre Souverain & notre patrie; vous, vous, désobéissiez à l'un & vous nuisiez à l'autre.

## L'EVEQUE DE MONTPELLIER.

Je croyois servir Dieu, je m'embarraisois fort peu du reste. Je voyois clairement que si la Constitution étoit une fois reçue, les François se croiroient dispensés d'aimer leur Créateur, de le craindre, & de le regarder comme le souverain maître des cœurs. Je frémissois, lorsque je songeois qu'on vouloit faire recevoir comme un article de foi, une Bulle qui apprend à dire que *Dieu n'est pas tout puissant sur le cœur de l'homme; c'est-là le langage du Démon.* J'étois assuré que l'autorité que me présentoit la Bulle, n'étoit pas l'autorité de

102 LETTRES CABALISTIQUES ;  
*l'Agneau* ( 1 ) J'avois donc raison de la  
décrier , & de préserver d'une erreur per-  
nicieuse & criminelle , non-seulement , si  
je pouvois , les peuples de mon Diocèse ,  
mais même tout les François.

LE CARDINAL DE BISSY.

Votre façon d'instruire les hommes  
étoit plaisante. Pour les empêcher de re-  
cevoir des opinions erronées , vous les  
faisiez devenir fous. Le préservatif que  
vous apportiez à leur erreur , ressemble  
aux remedes que donnent certains Mé-  
decins empiriques , qui , pour guérir les  
fièvres d'accès , font tomber leurs ma-  
lades dans l'hydropisie. D'ailleurs , où  
aviez-vous trouvé que pour procurer le  
bien , il fût jamais permis de faire le  
mal ? Et quel mal faisiez-vous ? Il étoit  
cent fois plus grand que celui que vous  
vouliez empêcher. Car enfin , quel dom-  
mage les trois quarts du Royaume rece-  
vroient-ils de l'acceptation de la Bulle  
*Unigenitus* ? Les soldats en eussent-ils été  
payés , les marchands auroient-ils moins

( 1 ) *Ce sont les Termes , dont s'est servi M.  
de Montpellier dans ses Mandemens.*

venu leurs marchandises ? La Noblesse eût-elle perdu quelques-uns de ses droits ? La dispute, dont il s'agit aujourd'hui, est une querelle Théologique, qui ne nuit à la tranquillité des Laïques, que parce qu'ils sont assez imbécilles pour vouloir y prendre part. D'ailleurs on ne sauroit inspirer trop de respect au peuple pour la Cour de Rome, & vous savez que l'affaire de la Constitution est l'affaire du Pape.

## L'ÉVÊQUE DE MONTPELLIER.

Que m'importe à moi que les intérêts politiques de la Cour de Rome soient attachés à la Bulle ? Dès qu'elle est contraire aux droits & aux privilèges de toute la nation & de l'Eglise Gallicane, je crois qu'il est de mon devoir de m'y opposer. Si je retournois aujourd'hui dans le monde, je tiendrois la même conduite. Pouvez-vous dire que l'acceptation de la Bulle n'intéresse que les Ecclésiastiques ? Demandez cela aux Parlements ; ces Compagnies souveraines, toujours attentives au bien du Royaume, ont compris quel

préjudice la Bulle lui caufoit. Laisfant à part toutes les erreurs Théologiques qui font dans la Bulle, si elle est acceptée une fois par tous les Corps du Royaume, le Pape acquiert un titre, & se forme un droit considérable pour empiéter dans les suites sur l'autorité Royale & sur les privilèges de la Nation. Vous savez assez que cette Bulle, pour laquelle vous vous êtes si fort intéreffé, ne fut donnée par Clément XI. que pour autoriser le diabolique Ouvrage du Cardinal Sfondrate, & se venger du Cardinal de Noailles. Ce Pontife Romain étoit fâché contre cet Evêque, parce que dans une Assemblée, tenue à Paris au sujet de la Bulle *Vineam Domini Sabbath*, il déclara qu'il jugeoit avec tout le Clergé. Clément XI. ne tarda pas à faire sentir qu'il se vengeroit du prétendu affront qu'il croyoit avoir reçu, voilà la cause de l'émanation & de la publication de la Bulle *Unigenitus*. Si le Pape eût eu plus de douceur & plus de modération, la France jouiroit aujourd'hui d'une parfaite tranquillité. C'est la Cour de Rome, & non pas S. Paris. qu'il faut accuser du malheur des Convulsionnaires ;

**L E T T R E C X V I I .** 105  
sans elle , il n'y en auroit jamais eu au-  
cun , & l'on n'eût jamais fait mention  
des miracles du Diacre.

**LE CARDINAL DE BISSY.**

D'où vient , lorsque vous étiez dans  
l'autre monde , n'étiez-vous pas aussi sin-  
cere que dans celui-ci , & en défendant  
votre sentiment , ne renonciez-vous pas  
aux pieuses impostures qui pouvoient le  
favoriser ? Puisque vous étiez persuadé  
que vous aviez de votre côté la vérité  
vous deviez songer qu'elle n'avoit pas  
besoin qu'on lui prêtât les armes du men-  
songe , en la soutenant par de faux mi-  
racles.

**L'EVÈQUE DE MONTPELLIER.**

Aussi vous puis-je protester que j'étois  
fermement convaincu de la réalité des  
miracles qu'on disoit avoir été opérés à  
S. Médard. Je me trouvois fort éloigné  
de Paris , on m'écrivoit les choses les plus  
extraordinaires sur ces prodiges , j'avois  
une aveugle confiance à ceux qui me  
les apprenoient , je croyois que la cause

206 LETTRES CABALISTIQUES,  
de Dieu étant celle des Anti-Constitutionnaires, il étoit naturel que le Ciel voulut manifester la vérité en leur faveur. Est-il surprenant après cela, que j'aie ajouté foi aux Convulsions? S. Augustin, quelque génie qu'il eut reçu du Ciel, étoit crédule, & adoptoit aisément les miracles; j'avois les mêmes vertus & les mêmes défauts que ce Pere de l'Eglise.

#### LE CARDINAL DE BISSY.

Vous pourriez pousser plus loin la comparaison entre vous & l'Evêque d'Hippone. Il étoit ardent persécuteur, & prêchoit sans cesse la contrainte. Vous n'avez pas mal imité à Montpellier envers les Protestants, les maximes que l'Africain voulut employer contre les Donatistes.

#### L'EVÊQUE DE MONTPELLIER.

Ah! ne me reprochez point, je vous prie, l'esprit de persécution. Est-ce à vous à parler de ce défaut, avez-vous oublié les vexations que vous avez fait souffrir aux Jansénistes, & les lettres de cachet que vous avez fait expédier? Le Trium-

L E T T R E C X V I I I. 207.

virat d'Antoine , d'Auguste & de Lépide fut moins fatal aux partisans de Brutus , que celui du Cardinal de Bissy , de M. de Sens & du Nonce du Pape ne l'a été aux Anti-Constitutionnaires.

Je te salue , sage Abukibak , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



L E T T R E C X V I I I.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

**J**E ne fais si tu as jamais réfléchi , sage & savant Abukibak , sur la fin singulière de plusieurs grands hommes. Il semble que le même sort qui s'est plu à les élever pendant le cours des trois quarts de leur vie , ait voulu les abaisser lorsqu'ils n'ont plus eu que quelque temps à vivre. Ne pourroit-on pas dire que la fortune n'est point aussi injuste qu'on le dit , qu'elle avertit par les exemples , qu'il faut ne compter jamais sur ses faveurs , & que les véritables Sages ne doivent fonder entièrement leurs espérances que sur la vertu & le secours du Ciel ?

Les Philosophes & les gens qui font un bon usage de leur raison, se préparent, lorsque les destins leur sont les plus favorables, à résister aux événements les plus fâcheux. Ils considèrent les faveurs de la fortune comme les apparences d'une santé trompeuse ; ils agissent aussi prudemment que les habiles Médecins, qui regardent la couleur trop vive du teint comme le présage certain d'une maladie future. Il en est de même d'un bonheur qui n'a jamais été interrompu ; il annonce la foudre qui se forme dans le nuage, & que le moindre vent peut faire éclater.

Je regarde, suivant Abukibak, comme des gens dignes de pitié, ces Sybarites enivrés de leur prospérité, qui, uniquement occupés du moment présent, donnent le nom d'extravagance ou de mélancholie à cette sage précaution qui réfléchit sur les événements passés, & qui médite sur les futurs. Quand on fait attention qu'il n'est aucun temps dans la vie qui doive paroître plus suspect à un homme sensé, que celui où il semble être parfaitement heureux, peut-on trouver mauvais qu'il se manifeste contre le sort qui le me-

nance , qu'il fasse provision de tout ce qui peut l'aider dans une nouvelle situation si contraire à celle où il est , qu'il cherche dans les exemples passés de quoi s'instruire , & dans la prévoyance des événements futurs de quoi en diminuer la rigueur & le poids ?

Si la fortune ne privoit pas ordinairement ses favoris du jugement & de la sagesse , ils rendroient plus de justice à ceux , qui au milieu de la prospérité la plus grande , ne s'abandonnent point à une joie immodérée , & temperent la vivacité de leurs plaisirs par le souvenir des peines dont ils peuvent être suivis. Je crois qu'il seroit aisé de prouver par l'expérience , sage & savant Abukibak , que les grands hommes qui ont été pendant un temps considérable les plus favorisés de la fortune , ont toujours essuyé quelque fâcheux revers. Leur infortune a égalé & même surpassé celle de ceux qu'on estimoit très-malheureux.

Tu fais l'histoire de ce tyran dont parle Hérodote , à qui toutes choses avoient réussi pendant plusieurs années au gré de ses desirs. Il suffisoit qu'il formât

110 LETTRES CABALISTIQUES ,  
des souhaits , pour qu'ils fussent accom-  
plis ; le sort lui étoit si favorable , qu'il  
comprit qu'il étoit impossible qu'un bon-  
heur si rare & si peu commun ne présa-  
geât quelque orage prêt à tomber sur sa  
tête. Il crut le dissiper , en se procurant  
un chagrin , & en interrompant le cours  
de ce parfait contentement ; il jeta dans  
la mer une bague très-belle , qu'il aimoit  
beaucoup. Peu de jouts après il la retrouva  
dans un poisson qu'on servit à table , qui  
l'avoit avalée. Ce dernier trait de sa bonne  
fortune fut bientôt suivi de sa perte ; il  
tomba entre les mains d'un vainqueur ,  
qui après s'être rendu maître de ses États ,  
le condamna au dernier supplice , & le  
fit mourir d'une mort ignominieuse.

Pompée & Jules-César furent pendant  
long-temps les plus grands & les plus heu-  
reux des hommes. Le premier vit la patrie  
rendre justice à son mérite , lui remettre  
ses intérêts les plus chers , le regarder com-  
me le soutien & le Pere des Romains ; le  
second mit l'Univers entier dans ses fers ,  
& se rendit le maître du monde. Qu'arriva-  
t-il à tous les deux après tant de bonheur  
& tant de félicité ? L'un fut tué par deux

L E T T R E C X V I I I . I I I

misérables esclaves , & l'autre fut assassiné par ceux qu'il avoit comblés de bienfaits. Quelle fin triste & funeste , & qu'elle ressemble peu au commencement & au milieu de la vie de ce fameux Héros !

Antoine , qui après la mort de César , partagea ses dépouilles , ne jouit pas longtemps de l'Empire & de Cléopâtre. La gloire & l'amour l'avoient comblé de leurs faveurs , elles s'évanouirent tout-à-coup ; la gloire s'éclipsa à la bataille d'Actium , & l'amour s'éteignit bientôt après. Antoine eut avant de mourir , la douleur de connaître qu'il y avoit plus d'ambition , que de véritable tendresse dans le cœur de Cléopâtre. Un Poëte moderne a parfaitement dépeint le triste état de ce Triumvir , & le caractère de sa maîtresse. Juges toi-même , sage & savant Abukibak , de la justesse de ce passage ; c'est Antoine qui parle :

Elle n'aimoit en moi que cette pompe vaine ,  
Ces faisceaux que suivoit la Majesté Ro-  
maine ,

Cette foule de Rois que j'entraînois ici :

Quand tout cela me quitte , elle me quitte  
aussi.

Combien n'y a-t-il pas de gens qui éprou-

vent tous les-jours un sort pareil à celui d'Antoine, & combien n'y en a-t-il pas qui l'éprouveront à l'avenir? Si l'on dépouilloit dans toutes les Cours de l'Europe les principaux Ministres & Officiers de leurs emplois & de leurs charges, que d'infidelles ne feroit-on pas? Cette même femme, qui paroissoit écouter hier avec tant de plaisir ce Secrétaire d'Etat, le méconnoîtroit presque aujourd'hui; le moment de la disgrâce de son amant, seroit celui de la fin de son amour.

Revenons, sage & savant Abukibak, au sujet principal de ma Lettre. Titus, qui fut l'amour de l'Univers, dont les premières années furent si glorieuses, périt dans le moment qu'il paroissoit devoir espérer le sort le plus heureux. Sa félicité s'éclipsa comme un songe, il perdit l'Empire & la vie. Le même crime qui lui enleva l'un & l'autre, enrichit le criminel de ses dépouilles & de son héritage.

Jusqu'au jour où Bajazet fut vaincu par Tamerlan, ce Prince n'avoit jamais effuyé le moindre revers; depuis ce fatal instant, quel sort n'éprouva-t-il point?

Son ennemi le fit enfermer dans une

cage de fer, il le faisoit porter dans cette étroite prison par-tout où il alloit, & le faisoit nourrir des morceaux de pain & de viande qui restoient sur sa table, & qu'il faisoit jeter à ce malheureux Prince comme à un chien. Quel exemple des caprices de la fortune! Ceux qui se laissent enyvrer aisément à ses trompeuses faveurs, les Souverains, qui sur-tout pensent pouvoir fixer cette inconstante Déesse au haut de sa roue, devroient l'avoir sans cesse devant les yeux pour les guérir de leur aveugle confiance.

Lorsqu'on réfléchit sur un événement aussi singulier que celui de la fin des grandeurs de Bajazet, peut-on encore établir quelque fondement sur les biens de ce monde? Et doit-on regarder quelque bonheur comme fixe & inébranlable, quand on voit que le même Prince qui commandoit hier une armée considérable, qui donnoit la loi à un nombre de Souverains, qui possédoit des Etats immenses; est réduit aujourd'hui dans la dure extrémité de vivre renfermé & nourri dans une cage, comme une bête féroce; plus malheureux encore qu'elle, puisqu'elle ne

sent que médiocrement la perte de sa liberté, & qu'elle n'a aucune idée de l'infamie & de la honte? Une chose qui augmente encore la singularité de l'infortune de Bajazet, c'est que le conquérant qui le mit dans les fers, étoit né le fils d'un berger, & avoit été berger lui-même. Cette dernière circonstance doit servir aux réflexions de ceux qui seront assez prévoyants, pour vouloir dans la prospérité se faire un fond de sagesse qui puisse leur servir dans l'adversité.

Charles-Quint fut pendant très-long-temps si heureux, qu'il étoit surpris lui-même que quelquefois des faveurs dont la fortune l'accabloit. Il joignit l'Empire à l'Espagne & aux Pays-Bas; il vainquit François I. son plus dangereux ennemi, & le fit prisonnier; il battit les Protestants d'Allemagne; il soumit la Cour de Rome, assiégea le Pape dans le Château S. Ange; il arrêta les progrès de Soliman, il sembloit que rien ne manquoit à la gloire & au bonheur de ce Prince; l'un & l'autre s'évanouirent subitement. Le conquérant reçut un affront cruel au siège de Metz, & le Souverain fut peu de temps

après métamorphosé en Moine ; plus de gloire , plus de bonheur.

J'admire , sage & savant Abukibak , la profondeur des jugemens secrets de la Divinité , & je me persuade qu'elle permet qu'il y ait *une certaine force secrète qui se joue du destin des plus grands hommes , abaisse leur orgueil , & détruit les marques les plus éclatantes de leur dignité* ( 1 ). Peut - on penser autrement , lorsqu'on considère Charles-Quint retiré dans un Couvent de Moines , allant à cinq heures du matin éveiller les Religieux ; & après avoir voulu forcer par le fer & par le feu les Protestants d'Allemagne d'entendre la Messe , contraindre les Moines d'interrompre leur sommeil par le son d'une clochette qui les appelle à Matine ? Je me figure , sage & savant Abukibak , de voir cet Empereur , courant dans un dortoir , & y jouant le personnage d'un Frere-Lai. Heureux encore , si la vocation Monacale eût toujours duré ! Mais elle ressembloit à celle des autres Religieux , &

( 1 ) Usque adeo res humanas vis abdita quædam Obterit , & pulchras fasces , sævasque secures Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur.

*Lucret de Rer. Nat. Lib. V. vers. 1231.*

peu de temps après sa retraite dans un Couvent, Charles-Quint enrageoit de s'y être confiné ; c'étoit un redoublement d'infortune. Si la folie qui obligea cet Empereur à vivre monacalement, eût toujours été dans sa force, il n'eût senti qu'une partie de son infortune ; le retour d'un reste de raison mit le comble à son malheur.

Henri IV. parvint à la Couronne, quoiqu'il y eût, lorsqu'il nâquit, neuf Princes du sang avant lui. Ce fut un bonheur bien rare, que de monter au Trône ; malgré un obstacle aussi fort, il n'y a jamais eu de succession plus éloignée dans un Etat héréditaire ; il y avoit d'Henri IV. à Henri III. onze degrés de distance. A ces premiers effets de la fortune de Henri IV, joignons-en d'autres non moins étonnants : il vainquit ses ennemis avec l'aide d'une poignée de Protestants ; il chassa les Espagnols, soumit ses sujets rébelles, & s'empara d'un Royaume que tout sembloit conspirer à vouloir lui ravir. Dès qu'il fut le maître absolu, son bonheur ne dura pas long-temps ; il fut obligé de craindre sans cesse pour ses jours.

Echappé plusieurs fois des pièges que la superstition & la haine Monacale lui tenoient , il succomba enfin lorsqu'il s'y attendoit le moins.

Louis XIV. dont la longue vie fut si long-temps fortunée , paya dans ses dernières années le bonheur dont il avoit joui ; il vit la famille Royale en proie aux fureurs des Parques , ses ennemis prêts à pénétrer dans le cœur du Royaume , ses Sujets épuisés , & ses finances entièrement dissipées.

Charles XII. trouva à Bender la fin de son bonheur & de ses conquêtes. Ce même Prince qui avoit détrôné des Monarques & fait des Rois , passa le reste de sa vie errant & vagabond dans la Turquie , & vint enfin se faire tuer en Allemagne.

Voilà , sage & savant Abukibak , bien des exemples frappants des caprices de la fortune. Heureux ceux qui en profitent , & qui pensent dans les temps les plus heureux aux infortunes dont ils peuvent être tout-à-coup accablés !

Je te salue , sage Abukibak. Porte-toi bien , & donnes-moi de tes nouvelles.

## L E T T R E C X I X.

Ben Kiber. *au sage Cabaliste* Abukibak.

**J**E ne fais si tu as jamais fait attention sage & savant Abukibak, aux cruautés énormes qu'ont commises certains hommes, parmi lesquels il y a eu plusieurs Souverains. On n'a jamais vu chez les bêtes les plus sauvages autant d'inhumanité & de férocité que dans les Princes; ne pourroit-on pas dire qu'il eût été plus heureux pour le genre humain qu'il fût né deux cents monstres plutôt qu'eux? Et cependant tel est le sort infortuné des hommes, il n'est point de siècle, où il ne laisse dans quelque Royaume un Monarque, tel que ceux dont nous parlons, ainsi, l'on peut regarder la puissance souveraine comme les Astrologues les planettes; ils croient que lorsqu'elles favorisent un peuple, elles répandent leur malignité sur un autre.

Il me seroit aisé de montrer, sage Abukibak, que dans presque tous les temps

il y a eu plus de mauvais Princes que de bons ; mais je me contenterai de te faire considérer que les premiers ont été en très-grand nombre , & qu'ils ont successivement perpétué les malheurs des peuples. Parcourons d'abord l'Empire Romain , & considérons-le dès le moment que la République commença d'être en proie à l'ambition des Tyrans. Les barbares & cruelles actions que commirent Sylla & Marius , sont presque inombrables ; ces deux rivaux firent périr , en se disputant le pouvoir suprême , des millions d'hommes. Sylla fit massacrer dans un seul jour quatre légions entières , il traita aussi rigoureusement les habitants de Preneste , parce qu'ils avoient donné asyle à son ennemi. La mort de tant de personnes ne put assouvir sa cruauté , il ordonna qu'on les privât de la sépulture , & que leurs corps servissent de nourriture aux vautours & aux corbeaux.

Jules César & Pompée , qui suivirent , peu de temps après , Sylla & Marius , furent moins cruels ; mais ils ne firent pas moins répandre de sang. Leurs funestes démêlés détruisirent la moitié du genre

humain , ils portèrent le fer & le feu dans toutes les parties du monde , & la fin de leur querelle fut celle de la liberté des Romains.

Auguste , qui succéda à Jules César , rougit la terre & l'onde de ses proscriptions ; la bonté , la clémence & la douceur de ses dernières années ne purent rendre la vie à tant d'infortunés qu'il avoit sacrifiés à sa vengeance & à son ambition. D'ailleurs , la tranquillité dont on avoit joui sur le milieu , & sur la fin de son règne , s'éclipsa bien-tôt. Tibère qui régna après lui , lassé d'affecter une fausse clémence , ne laissa passer aucun jour sans répandre le sang humain ; il voulut même qu'on parût insensible à ses cruautés , & défendit sous peine de mort de pleurer la perte de ceux qu'il faisoit mourir. C'étoit-là de tous les ordres le plus cruel & le plus barbare , puisque la plainte est le seul & unique secours qui reste aux malheureux. Le même Empereur , peu content de la mort des victimes qu'il sacrifioit à ses soupçons , à sa jalousie , à sa vanité , inventoit les supplices les plus cruels pour les tourmenter. Quelquefois il

faisoit

faisoit boire extrêmement les infortunés qu'il condamnoit à la mort , & ordonnoit ensuite qu'on leur liât étroitement les conduits de l'urine , afin qu'ils mourussent des douleurs que leur causeroit l'impossibilité de pouvoir pisser. Il s'amusoit aussi dans l'Isle de Caprée où il s'étoit retiré , à faire jeter des hommes du haut d'un rocher dans la mer , & pour rendre leur mort plus cruelle , des soldats postés dans de petits bateaux , les recevoient sur les pointes de leurs piques & de leurs javelots.

Caligula fut véritablement digne de son prédécesseur , il le surpassa même en cruauté. Ce monstre souhaitoit que le Peuple Romain n'eût qu'une tête , afin que d'un seul coup il l'a pût couper. Il se plaignoit amèrement de ce que sous son regne ses Etats avoient été exempts de la peste & de la famine ; il souhaitoit ardemment que quelque déluge , ou quelque tremblement de terre ruinât entièrement l'Italie & les Provinces Romaines. On rapporte une action de ce Prince , qui seule suffit pour montrer toute l'énormité de son caractère. On dit qu'ayant demandé

à quelqu'un , que Tibere avoit banni , ce qu'il faisoit pendant son exil , cet homme lui répondit pour le flatter , qu'il prioit Dieu sans cesse que Tibere mourût , afin que lui Caligula montât sur le Trône. Cette réponse réveilla la jalousie & la cruauté de ce tyran , il craignit que ceux qu'il avoit bannis , ne formassent de pareils souhaits & ne désirassent sa perte ; il ordonna que l'on donnât la mort à tous les exilés.

Néron fut encore plus barbare & plus cruel que Caligula ; il fit mourir sa mere , son gouverneur , ses plus zélés serviteurs ; il traita aussi inhumainement Octavie & Sabine qu'il avoit épousées. Enfin , pour donner un exemple éternel aux hommes des excès où peuvent se porter les mauvais Souverains , il fit mettre le feu à Rome , & défendit sous peine de la vie à personne de l'éteindre. On dit que pendant cet incendie , il étoit au haut d'une tour qui en étoit assez éloignée pour en être à l'abri , d'où il regardoit avec un contentement infini l'horrible spectacle qui s'offroit à ses yeux.

Domitien , Vitellius , Commode , Maxi-

rien, Dioclétien ne pousserent point la cruauté aussi loin que Néron; mais ils ne laisserent pas que de répandre bien du sang. A peine parmi les quinze ou vingt premiers Empeteurs Romains s'en trouva-t-il trois ou quatre qui eussent des sentiments humains. Quels tourments, quels maux, quels supplices n'essuyèrent point pendant tant de regnes les infortunés Romains, & les Provinces qu'ils avoient soumises! Consideres, sage Abukibak, si les Souverains ne sont pas les instruments ordinaires dont le Ciel se sert pour punir les hommes, & songes en même temps combien un bon Prince doit être cher à ses sujets, & combien ils doivent veiller à sa conservation, puisque c'est le plus grand présent que la Divinité puisse leur faire. Si des fils de famille qui perdent leur Pere, & qui tombent sous la puissance d'un tuteur dur & peu serviable, sont dignes de compassion, quelle pitié ne doit-on pas avoir d'un peuple qui est privé d'un Roi comme Titus, & qui en voit remplir la place par un Prince, tel que fut son successeur? Les Monarques, véritablement dignes de commander, sont si rares, que

124 LETTRES CABALISTIQUES ;  
s'il est permis à toute une nation de se livrer  
à une tristesse démesurée & sans borne ,  
c'est lorsqu'elle en perd un qu'on peut  
placer dans ce nombre.

Il me seroit aisé de te prouver , sage  
Abukibak , que les autres Etats n'ont pas  
été plus fortunés que l'Empire Romain.  
Je trouverois dans l'antiquité mille exem-  
ples de la cruauté des Princes , les siècles  
modernes m'en fourniroient aussi plu-  
sieurs ; mais je me contenterai d'en rap-  
porter quelques-uns , pris & dans les an-  
ciens temps , & dans ces derniers. Cela  
suffira pour prouver ce que j'ai avancé ,  
*que dans tous les temps le nombre des mau-  
vais Princes a été très-considérable & a per-  
pétué les malheurs du genre humain.*

Dès qu'il y a eu des Historiens , il y  
a eu des gens qui ont parlé , & se sont  
plains des cruautés des Princes. Si nous  
ayions des mémoires plus anciens que  
ceux d'Hérodote , sans doute nous y trou-  
verions des preuves de ce fait ; mais puis-  
que nous n'ayons dans l'Histoire aucun  
Ouvrage aussi ancien que celui de ce Grec ,  
prenons chez lui le premier exemple des  
crimes des Souverains ; c'est celui d'Asty-

ges, qui fit manger à Harpage son propre enfant, pour n'avoir pas donné la mort à Cyrus le fils de sa fille.

Permets sage & savant Abukibak, que je place ici toute cette cruelle histoire, telle qu'elle est dans Hérodote. Son horreur est si grande, qu'on ne sauroit assez l'offrir à ceux qui veulent examiner attentivement jusqu'où certains Princes ont pu pousser la barbarie. Harpage (1), dit Astiages, de quelle mort avez-vous fait mourir l'enfant que je vous donnai, & qui étoit né de ma fille ? Harpage, voyant le bouvier présent à qui il l'avoit remis, ne voulut dissimuler, ni couvrir son action par un mensonge, de peur d'être convaincu par les témoignages qu'on produiroit contre lui. Il fit donc cette réponse : « Lorsque j'eus reçu cet enfant, je cherchai un moyen de ne rien faire qui fût contraire à votre intention ; & comme je n'ai jamais rien fait contre votre service, je résolus d'agir de telle sorte que je n'offensasse point votre Majesté,

(1) Hist. d'Hérod. Tom. I. Liv. I. pag. 108, & suiv. Edit. in-12. Je me sers de la Traduction de du Ryer.

& que je ne fusse point votre bourreau,  
 ni de la Princesse votre fille. Je donnai  
 donc l'enfant à cet homme que j'avois  
 fait venir exprès, & je lui dis que c'é-  
 toit vous qui commandiez qu'on le  
 tuât; & certes je ne pense pas avoir  
 failli en disant cela, car vous l'aviez  
 commandé. Enfin, en lui donnant cet  
 enfant comme par votre ordre, je lui  
 enjoignis de l'exposer sur une montagne  
 deserte, & de demeurer auprès de lui  
 jusqu'à ce qu'il fût mort. Je lui fis tou-  
 tes sortes de grandes menaces, s'il n'exé-  
 cutoit ce commandement; & quand il  
 eut satisfait à l'ordre que je lui avois  
 donné, j'envoyai sur les lieux pour en  
 être mieux assuré, les plus fideles des  
 miens. Je sus d'eux que cet enfant étoit  
 mort, & je le fis enterrer par eux-mê-  
 mes. Voilà comment la chose s'est pas-  
 sée, & comment cet enfant est mort.

Ainsi Harpage parla au Roi, sans rien  
 dissimuler de la vérité; & le Roi cachant  
 sa colere & son ressentiment, lui conta  
 premierement tout ce qu'il avoit appris du  
 bouvier, & enfin il lui dit que l'enfant  
 vivoit, & qu'il en étoit bien aise. Car,

dit-il , j'étois en inquiétude de l'aventure de cet enfant , & je ne pouvois endurer que ma fille me reprochât en elle-même d'être le meurtrier de son fils. Mais puisque la fortune nous est plus favorable que nous ne pensions , envoyez votre fils avec cet enfant qu'on vient de me rendre , & ne manquez pas de venir souper avec moi , parce que j'ai résolu , pour le recouvrement de mon petit-fils , de sacrifier aux Dieux , à qui j'en dois de l'honneur & de grandes reconnoissances.

Quand Harpage eut entendu ces paroles , il se prosterna devant le Roi , & s'en retourna en sa maison , extraordinairement réjoui que sa faute eût un bon succès , & d'avoir été convié par le Roi au festin qu'il faisoit en signe de réjouissance. Il ne fut pas sitôt en son logis , qu'il envoya au palais son fils unique , âgé environ de treize ans , & lui enjoignit de faire tout ce que le Roi lui commanderait. Cependant satisfait de son aventure , il dit à sa femme tout ce qui lui étoit arrivé ; mais quand son fils fut dans le palais , le Roi commanda qu'on le fit mourir , qu'on le coupât en mor-

ceaux, qu'on en fit rôtir une partie, & bouillir l'autre, & qu'on le tint prêt pour le servir sur la table. L'heure du souper étant venue, & chacun s'étant assemblé, & Harpage avec les autres, on servit devant le Roi & les autres Seigneurs des viandes ordinaires, mais on servit devant Harpage tous les membres de son fils découpés, excepté la tête, les pieds & les mains qu'on tenoit cachées dans une corbeille couverte. Lorsqu'Astyages eut pris garde qu'Harpage étoit rassasié de cette viande, il lui demanda s'il l'avoit trouvée excellente, & Harpage lui répondit qu'il n'en avoit jamais mangé de meilleure. En même temps ceux qui avoient l'ordre du Roi, lui apportèrent dans un plat la tête de son fils, ses mains & ses pieds, & lui dirent qu'il découvrit ces mets, & qu'il en prît ce qu'il voudroit. Harpage fit ce qu'on lui disoit, & quand il eut découvert ce plat, il vit les misérables restes de son fils : toutefois il ne s'étonna point d'un spectacle si étrange, & demeura maître de soi dans un si grand sujet d'affliction. Alors Astyages lui demanda s'il savoit de quelle

viande il avoit mangé, & Harpage lui répondit qu'il le savoit fort bien; mais qu'il ne trouvoit rien à redire à tout ce que faisoit le Roi. Après avoir fait cette réponse, & ramassé les restes de son fils, il s'en retourna en sa maison, comme je crois, pour les enterrer.

L'on découvre, sage Abukibak, dans cette horrible & funeste Histoire jusqu'où les Princes ont quelquefois poussé l'inhumanité, & les courtisans la lâche & servile complaisance pour des tyrans. Harpage n'auroit-il pas dû se jeter sur Astyages & lui arracher les yeux, eût-il du mourir dans l'instant de la mort la plus cruelle? *Quoi! un pere mange lui-même les membres de son enfant qu'on lui sert à table, il apprend ce qu'il a fait, & la Nature en lui est presque muette, il ne s'étonne point d'un spectacle aussi affreux; & se contente de dire, qu'il ne trouve rien à redire à tout ce que faisoit le Roi!* Il faut que l'esclavage de la Cour soit quelque chose de bien pernicieux, puisqu'il n'ôte pas seulement les sentiments d'honneur, mais qu'il efface entièrement ceux de la Nature. Qu'on ne dise point que le

130 LETTRES CABALISTIQUES ,  
 respect qu'on doit avoir pour un Souve-  
 rain , doive l'emporter sur tous les su-  
 jets qu'on pourroit avoir de se plaindre  
 de lui. Dès qu'un Roi oublie qu'il est  
 homme , & qu'il agit comme une bête fé-  
 roce , il rompt tous les liens de ses su-  
 jets. Un Souverain qui sert à table à un  
 pere les membres de ses enfants , est un  
 monstre horrible , dont il faut délivrer le  
 genre humain. Que n'est-il pas capable  
 d'entreprendre? Quelle cruauté ne mettra-  
 t-il pas en usage? Il est à présupposer  
 qu'ayant oublié tous sentimens d'honneur,  
 il feroit périr ses Etats & ses peuples , si  
 on lui en laissoit le pouvoir. Or , tous les  
 Jurisconsultes , ceux-mêmes qui sont les  
 plus favorables à l'autorité arbitraire ,  
 conviennent qu'on peut réprimer , par la  
 force , la violence & la cruauté des ty-  
 rans , lorsqu'ils poussent les choses à l'ex-  
 trême. Barclay, dit Grotius (1), ce

(1) Barclaius Regii imperii assertor fortissimus  
 hoc tamen defendit , ut populo & insigni ejus  
 parti jus concedat se tuendi adversus immanem  
 sævitiam : cum tamen ipse fateatur totum populum  
 Regi subditum esse. Ego facile intelligo , quo plu-  
 ris est id quod conservatur , eo majorem esse  
 æquitatem , quæ adversus Legis verba exceptio-

20 puissant défenseur de l'Autorité Royale ,  
 20 accorde au peuple , ou à la considérable-  
 20 partie du peuple , le droit de se défendre  
 20 contre une cruauté insupportable , quoi-  
 20 qu'il confesse que tout le peuple soit  
 20 soumis au Roi. Pour moi , je n'ai point  
 20 de peine à concevoir que plus la chose  
 20 qu'on conserve est considérable , plus  
 20 l'exception que l'on met à la loi est  
 20 équitable ; néanmoins je n'oserois pas  
 20 blâmer indistinctement , ou des parti-  
 20 culiers , ou la moindre partie du peuple  
 20 ou d'un Etat , qui se feroit autrefois  
 20 servir , sans toutefois se départir du  
 20 bien public , de la dernière ressource que  
 20 la nécessité lui offre. David , dont nous  
 20 avons ce témoignage qu'hormis quel-

nem porrigat. At tamen indiscriminatim damnare  
 aut singulos , aut partem populi minorem , quæ  
 ultimo necessitatis præsidio sic utatur , ut interim  
 & communis boni respectum non deferat , vix  
 ausim. Nam David , qui extra pauca facta , testi-  
 monium habet vitæ secundum Leges exactæ , ar-  
 matos circum se primum quadringentos , deinde  
 plures aliquanto habuit : quo nisi ad vim arcen-  
 dam sic inferretur ? Sed simul hoc notandum est ,  
 factum id Davide , nisi postquam Jonathanis indi-  
 cio , & plurimis aliis certissimis argumentis com-  
 pererat Saulem vitæ suæ imminere *Hug. Grotii. de*  
*Jure belli & Pacis , Lib. I. Cap. IV. pag. 155.*

» ques-unes de ses actions , il a été très-  
 » religieux observateur de la Loi , s'est fait  
 » accompagner d'abord par quatre cents  
 » hommes , & puis par un plus grand  
 » nombre ; & à quel dessein , que pour  
 » se défendre de l'oppression ? Mais il est  
 » à propos de remarquer en même temps  
 » que David ne se porta à cette précaution  
 » qu'après avoir été convaincu par l'avis  
 » de Jonathas , & par plusieurs autres  
 » preuves très-certaines que Saül en vou-  
 » loit à sa vie. »

Dans ce passage de Grotius , je vois  
 clairement , sage Abukibak , qu'il est non-  
 seulement permis aux peuples de se pré-  
 server des violences d'un furieux ; mais  
 qu'un particulier peut même se garantir  
 des cruautés d'un tyran. Les imbécilles,  
 ou les lâches courtisans qui soutiennent  
 le contraire , prétendent-ils mieux con-  
 noître les principes du Droit naturel que  
 les plus grands Jurisconsultes , & se figu-  
 rent-ils d'avoir plus de piété & plus de sou-  
 mission aux ordres du Ciel que David ?  
 C'est dans la basse & servile adulation de  
 la Cour qu'est née la monstrueuse opi-  
 nion qu'un Roi peut être tyran impuné.

ment , & que le sang des humains , ainsi que leurs biens , sont le partage d'un futur.

Ma lettre est déjà trop longue , sage Abukibak , je t'écrirai sur le même sujet dans la première que je t'enverrai.

Porte-toi bien , respectes & honores toujours les bons Princes , mais détestes & abhorres les mauvais.



## L E T T R E C X X.

Ben Kiber , au Cabaliste Abukibak.

Voyons , encore , sage Abukibak , chez les anciens quelques exemples des cruautés des Princes , avant de venir aux Modernes. Le premier qui s'offre à mon esprit est celui de Phalaris , tyran de Sicile. Ce barbare avoit fait faire par un nommé Perillus un taureau de bronze dans lequel on renfermoit un homme ; on rougissoit ensuite cette infernale machine , & les cris du misérable que l'ardeur du feu consumoit , ressembloient par l'arrangement de certains tuyaux , pratiqués dans la bouche du tau-

134 LETTRES CABALISTIQUES ,  
reau , aux mugissements de cet animal.  
Est-il permis , sage Abukibak , que la li-  
cence effrenée du pouvoir arbitraire , ait  
pu produire d'aussi grands crimes !

La Grece produisit un nombre de Sou-  
verains , qui ne furent guere plus justes  
& plus équitables que le tyran Sicilien.  
Mithridate fit mourir sa femme , ses en-  
fants , ses amis ; il fit égorger dans un  
seul jour plus de cent mille Romains par  
une trahison inouïe.

Les successeurs d'Alexandre signalerent  
presque tous leurs regnes par les proscrip-  
tions , les meurtres & le carnage. Ale-  
xandre lui-même dans les dernieres années  
de sa vie , mérita autant le titre de tyran  
que les Princes les plus cruels ; il viola  
toutes les loix de l'humanité , fit périr  
dans les supplices les plus cruels ses meil-  
leurs amis & ses plus zélés serviteurs.

Le peuple de Dieu n'a pas été plus  
exempt que les autres , d'être souvent gou-  
verné par de mauvais Souverains. Les  
David & les Salomon ont bien été plus  
rares chez les Juifs , que les Joas & les  
Hérode.

Avant de passer à ces derniers siècles ,

arrêtons-nous un moment, sage Abukibak, à ces temps malheureux, où cette foule de Vandales, ou de Goths inonderent l'Empire Romain. Quelles cruautés ne commirent point les Princes qui les commandoient ? & à quels malheurs ne furent pas livrées les plus belles provinces Romaines ? On eût pu donner justement à tous ces tyrans le nom de *fléau de Dieu*, qui ne fut approprié qu'au cruel & sanguinaire Atilla. Ce barbare fit plus périr de gens que les plus dangereuses maladies épidémiques ; il détruisit les plus belles villes, saccagea & brûla les Temples, renversa les plus précieux monuments de l'antiquité, & se rendit véritablement digne du surnom odieux qu'il portoit.

Pendant que l'Italie & les Gaules étoient en proie à la cruauté des tyrans, la Grece n'étoit ni plus heureuse ni plus fortunée. Les Empereurs de Constantinople traitoient leurs sujets presque aussi inhumainement, que les Goths leurs ennemis : à peine dans le nombre des dix Souverains Grecs, l'Histoire nous parle-t-elle d'un qui soit véritablement digne d'être placé au rang des Princes vertueux.

Venons actuellement, sage Abukibak, à ces derniers siècles; l'Asie, l'Afrique & la Grece ont été saccagées par les Princes Turcs. Mahomet II. noya dans des mers de sang le reste de l'Empire d'Orient, & depuis que ses successeurs ont regné à Constantinople, la cruauté n'a presque jamais quitté le Trône, & y a montré tout ce qu'elle avoit de plus barbare & de plus hideux.

Les Chrétiens n'ont guere été plus heureux que les Turcs. Dans tous les différens Etats de l'Europe, on a vu dans ces derniers siècles des Souverains qui ont violé toutes les loix de l'humanité. Pierre le cruel, qui régnoit en Espagne dans le quatorzieme siècle, & qui mourut l'an mil trois cents soixante-neuf, commit plus de cruautés que les Tibere & les Caligula. Le récit qu'en fait un Historien moderne, cause de l'horreur aux Lecteurs les moins pitoyables; en voici un morceau assez considérable, mais qui vient trop bien à notre sujet pour en rien retrancher.

» Le Prince furieux se mit en colere;  
 » la colere s'altérant toujours du sang de  
 » ceux qui l'excitoient, outre qu'il n'a

„ voit pas oublié que l'intérêt seul rete-  
 „ noit l'Infant d'Arragon en Castille, il  
 „ le fit tuer sur le champ, s'il ne le tua  
 „ pas lui-même, comme un Historien l'a  
 „ écrit. Il fit jeter son corps par la fenê-  
 „ tre, criant au peuple de Bilbao où se  
 „ fit cette exécution : *Voilà celui qui vou-*  
 „ *loit être votre maître.* Non content de  
 „ cette cruauté, le corps du mort ayant  
 „ été porté à Burgos, il défendit qu'on  
 „ lui rendît les honneurs de la sépulture,  
 „ & ordonna qu'on le jettât ignominieu-  
 „ sement dans la riviere. La Reine, mere  
 „ de l'Infant, & Isabelle de Lara, sa  
 „ femme, étoient à Roa quand elles ap-  
 „ prirent la Scène tragique qui s'étoit  
 „ passée en Biscaye ; elles n'eurent pas le  
 „ temps de pleurer sa mort, elles se vi-  
 „ rent bientôt réduites à pleurer pour elles-  
 „ mêmes. Elles furent arrêtées, & on les  
 „ conduisit à Castroxeris, où on les retint  
 „ prisonnières, & où on leur donna pour  
 „ compagnie Jeanne de Lara, sœur d'I-  
 „ sabelle, & épouse de D. Tello. Il ne  
 „ se passa pas bien du temps, que le Roi  
 „ ne trempât ses mains dans le sang de  
 „ la Reine, sa tante ; il la fit mourir

» dans sa prison même. Jeanne de Lara  
» éprouva bientôt le même sort à Seville ,  
» & Isabelle sa sœur à Xerès de la Fron-  
» tera , où elle fut alors conduite pour  
» être à Blanche de Bourbon , que  
» l'on y avoit transférée , & avec qui  
» elle demeura quelque temps , pro-  
» nostique de sa malheureuse destinée. La  
» bataille d'Araviane coûta la vie à deux  
» jeunes Princes qui n'y étoient pas ,  
» seulement parce qu'ils étoient fre-  
» res du Comte Trastamare qui l'avoit  
» gagnée. Pierre étoit si accoutumé à  
» verser le sang de ses proches , qu'on  
» ne s'étonna de ce nouveau fratricide ,  
» que par l'âge & par l'innocence des  
» deux freres qu'il fit mourir , dont l'un  
» n'avoit que dix-huit ans , l'autre à peine  
» en avoit quatorze. D. Nugnès de Gus-  
» man , Grand Sénéchal , ou Gouverneur  
» de Léon , n'auroit pas échappé à la  
» fureur de Pierre le cruel , s'il n'avoit  
» été prévenu par un de ses domestiques ,  
» des desseins que ce Prince avoit for-  
» més de le sacrifier à ses soupçons. Ce  
» Seigneur averti à temps du danger qu'il  
» couroit , se sauva en Portugal. D. Petro

„ Alvare Ozorio n'eut pas le même bon-  
 „ heur ; invité par D. Diegue Garcie de  
 „ Padilla , Grand-Maître de Calatrava , à  
 „ un repas , il fut poignardé à table par  
 „ deux meurtriers que le Roi avoit apos-  
 „ tés. Le Grand Archidiacre de Burgos  
 „ D. Diegue Arias Maldonard devint sus-  
 „ pect , parce qu'il avoit reçu des lettres  
 „ du Comte Henri de Trastamare. Il fut  
 „ la victime des soupçons de Pierre , qui  
 „ le fit inhumainement assassiner. D. Fer-  
 „ dinand de Tolde , Grand-Maître de la  
 „ garde-robe , Seigneur aussi recomman-  
 „ dable par sa probité que par les services  
 „ importants qu'il avoit rendus à l'Etat ,  
 „ D. Pedre Nugnès de Gusman , D. Go-  
 „ mez Carillo , furent en divers temps  
 „ immolés , ou aux caprices ou aux fu-  
 „ reurs de ce Prince sans humanité. Dom  
 „ Guttierre Gomès de Tolde , Grand  
 „ Prieur de S. Jean , & D. Diegue Go-  
 „ mès , son frere , outré de la mort de  
 „ D. Ferdinand leur oncle , craignirent  
 „ pour eux-mêmes un semblable sort , &  
 „ se réfugierent en Arragon. Le Roi  
 „ n'apprit leur évâsion qu'avec des transf-  
 „ ports de rage , dont il fit ressentir les

„ effets à Dom Vasco , Archevêque de  
 „ Toledé , leur oncle , & frere du Grand  
 „ Maître de la garde-robe. Il lui ordonna  
 „ de sortir sur le champ du Royaume.  
 „ L'ordre fut exécuté avec tant de préci-  
 „ pitation , qu'on ne laissa pas au Prélat le  
 „ temps de se fournir des choses néces-  
 „ saires à la vie. Ce grand Archevêque ,  
 „ que ses éminentes vertus rendoient cher  
 „ à son troupeau , parut coupable aux  
 „ yeux de Pierre le cruel , parce qu'il  
 „ avoit donné des larmes à la mort d'un  
 „ frere qu'il aimoit tendrement. D. Vasco  
 „ se retira à Conimbre dans le Monas-  
 „ tere des Dominicains , où il acheva  
 „ saintement son exil & sa vie (1).

Je te salue , sage Abukibak. Je conti-  
 nuerais à te parler sur le même sujet dans  
 ma premiere Lettre.

(1) *Hist. des Révol. d'Espagne*, par le P. d'Or-  
 léans, Tom. II. pag. 440.



## L E T T R E C X X I.

Ben Kiber , ou Cabaliste Abukibak.

**D**Ans le temps que l'Espagne étoit en proie à la barbarie de Pierre le cruel, Charles de mauvais tirannisoit les Navarrois ; & la vertu, l'honneur, la probité n'étoient pas moins inconnues à ce dernier Souverain qu'au premier. Le crime qu'il commit à l'égard de Gaston Phœbus, Comte de Foix, passe toute imagination. Il voulut le faire empoisonner par son fils ; & quoique ce jeune Prince fut le fils de sa sœur, ni la qualité de neveu, ni celle de beau-frere ne purent le détourner de son funeste dessein.

„ Ce Prince sanguinaire, dit un Histo-  
 „ rien (1), se voulant défaire d'un beau-  
 „ frere qui l'incommodoit, se servit du  
 „ fils pour faire périr le pere ; & l'enfant  
 „ lui semblant trop bien né pour être sé-

(1) Hist. des Révol. d'Espagne, par le P<sup>a</sup> d'Orléans, Tom. III. pag. 69.

„ duit par les motifs qui font commettre  
„ les parricides, il lui donna un fachel  
„ de poudre, dont il lui dit que la vertu  
„ étoit de renouveler l'amitié éteinte,  
„ ajoutant qu'il trouvâr moyen d'en met-  
„ tre secrettement sur quelqu'une des  
„ viandes qu'on servoit au Comte, son  
„ pere, & qu'il verroit renaître en lui,  
„ avec plus de vivacité que jamais, ses  
„ premiers empressements pour sa mere.  
„ Il lui recommanda le secret, & le ren-  
„ voya chargé de présents, & plein d'une  
„ tendre reconnoissance pour un oncle,  
„ dont il croyoit être aimé en fils plutôt  
„ qu'en neveu. On raconte diversement le  
„ reste de cette tragique histoire. Quel-  
„ ques-uns disent qu'on surprit l'enfant,  
„ mêlant de cette poudre fatale dans un  
„ des mets qu'on alloit porter sur la table  
„ du Comte, son pere; que le Comte en  
„ fut averti, & qu'étant entré en soup-  
„ çon que quelqu'un de ses ennemis n'eût  
„ rendu son fils capable d'un crime, il  
„ fit donner de cette viande à un chien  
„ qui en mourut, & que transporté de  
„ colere, il fit ensuite mourir l'enfant. „  
Le seizieme & le dix-septieme sieclè

ont produit des mauvais Souverains, ainsi que le quatorzieme. Philippe II. inonda les Pays-Bas du sang de ses infortunés sujets. Peu content de les accabler par des taxes & des impôts, il voulut encore établir chez eux l'affreux Tribunal de l'Inquisition, & le Duc d'Albe, digne Ministre des volontés de son maître, commit autant de cruautés en Flandres, que Fernand Cortès & ses camarades en pratiquerent dans le nouveau Monde.

Les François dans ces temps infortunés n'étoient pas plus heureux que les Flamands. Ils essuyèrent successivement trois regnes affreux, & dont l'Histoire fait frémir. Après la mort de Henri II. l'infame Catherine de Médicis bouleversa tout le Royaume, & signala sa diabolique politique par les guerres sanglantes qu'elle eut soin d'entretenir & de fomenter. Le caractère de cette Mégere est parfaitement dépeint par un Auteur de son temps, qui nous a laissé un détail de toutes ses fourberies; il développe à merveille les véritables motifs qui la conduisoient dans l'endroit où il fait mention de la mort du Connétable de Montmo-

244      LETTRES CABALISTIQUES ,  
 renci. „ Au partir de Meaux , dit-il (1)  
 „ les Huguenots viennent devant Paris .  
 „ où le Roi s'étoit retiré. Puis après quel-  
 „ ques parlements , une bataille se donne ,  
 „ en laquelle plusieurs Gentils-hommes  
 „ demeurent d'une part & d'autre. Mon-  
 „ sieur le Connétable s'en retourna à Pa-  
 „ ris , étant blessé à mort. Il étoit , peu  
 „ auparavant cette journée , entré en quel-  
 „ que pique avec le Prince de Condé ,  
 „ en parlementant de la paix ; & la dou-  
 „ leur d'un coup tout fraîchement reçu ,  
 „ dont il étoit au lit de la mort , suffi-  
 „ soit assez pour l'esjouvoir à quelque  
 „ vengeance. Nonobstant tout cela , tant  
 „ étoit-il affectionné au bien de ce Royau-  
 „ me , & plus enclin à obéir à la raison  
 „ qu'à aucune passion , tant véhémence  
 „ qu'elle pût être ; la Reine . le venant  
 „ visiter , il ne lui tint propos que de faire  
 „ paix en la plus grande hâte qu'il seroit  
 „ possible , ajoutant ces mots : *Que les plus*  
 „ *courtes folies étoient les meilleures , c'est-à-*

(1) Recueil de diverses Pieces , servant à  
 l'Hist. de Henri III. Roi de France & de Polo-  
 gne , *Discours merveilleux de la vie de C. de Mé-*  
*dicis* , pag. 506. A Cologne , chez Pierre Marteau.

dire

„ dire , les moins dommageables. Il l'ex-  
 „ horte aussi ( si elle désiroit le salut de  
 „ ce Royaume ) de ne troubler jamais la  
 „ paix pour quelque chose que ce fût ,  
 „ en lui proposant combien la France s'af-  
 „ foiblissoit d'heure à autre par la perte  
 „ de tant de Noblesse. Mais c'étoient pa-  
 „ roles perdues ; car d'où il prenoit les  
 „ raisons pour la paix , elle les prenoit  
 „ pour la guerre : il monroit la perte ,  
 „ elle trouvoit son gain ; & d'où il con-  
 „ jecturoit certainement la ruine du royau-  
 „ me , elle se promettoit son établisse-  
 „ ment propre , „

La mauvaise éducation que reçurent les  
 Rois François II. Charles IX. & Henri III.  
 fut une suite malheureuse de la politique  
 de la Médicis. Cette femme , avide de  
 commander , tâcha de plonger ses fils dans  
 la plus sale crapule & dans la plus infame  
 débauche ; pour ôter à ces Princes toute  
 envie de se mêler du gouvernement. Le  
 même Auteur que je viens de citer , nous  
 apprend quel soin elle prit de l'enfance de  
 son premier fils François II.

„ En ses tendres ans , dit-il (1) , elle  
 „ lui avoit laissé quitter les précepteurs  
 „ pour jouer à la toupie , & faire ( par  
 „ un sinistre présage ) jouter les cocqs  
 „ l'un contre l'autre. Et quand il est dé-  
 „ claré majeur , au lieu de teindre cette  
 „ royale jeunesse en toutes vertus , elle tâche  
 „ de corrompre son propre fils , & effa-  
 „ cer tout son bon naturel ; laisser appro-  
 „ cher de sa personne des maîtres de ju-  
 „ rements & blasphêmes , des moqueurs  
 „ de toute Religion ; le fait solliciter  
 „ par des maqueraux , qu'elle pose ( com-  
 „ me en sentinelle ) à l'entour de lui ;  
 „ même perd tellement toute honte ,  
 „ qu'elle lui sert de maquerele , comme  
 „ auparavant elle avoit fait au Roi de  
 „ Navarre & au Prince de Condé , afin de  
 „ lui faire oublier tout desir de connoi-  
 „ tre les affaires de son Royaume , l'eny-  
 „ vrant de toutes sortes de voluptés. Cha-  
 „ cun fait ce que je dis , tellement que  
 „ j'ai horreur d'en parler davantage. Ainsi  
 „ donc le Roi ne venoit au Conseil , que  
 „ par l'importunité de quelques-uns , qui

(1) *Discours merveill. de la vie de Cath. de Médicis.* pag. 499.

„ à leur grand regret, le voyoient ainsi  
 „ mal nourri. „

Charles IX. fut imbu des mêmes principes que François II ; mais comme il régna bien plus long-temps que lui, ses peuples en ressentirent les effets les plus funestes. Ce Prince cruel renouvela les fureurs de Néron. L'Empereur Romain fit mettre le feu à Rome, & lui, livra Paris au carnage le plus sanglant. L'affreuse journée de S. Barthélemi fut exécutée par ses ordres, & ce barbare Souverain se baigna lui-même avec plaisir dans le sang de ses sujets. Vérifions encore ce fait, sage Abukibak, par l'autorité d'un Historien respectable.

„ Quand il fut jour, dit Brantôme, le  
 „ Roi ayant mis la tête à la fenêtre de  
 „ sa chambre, & qu'il voyoit aucuns dans  
 „ le fauxbourg Saint Germain qui se re-  
 „ muoient & se sauvoient, il prit une  
 „ grande arquebuse de chasse qu'il avoit,  
 „ & en tira tout plein de coups à eux,  
 „ mais en vain ; car l'arquebuse ne tiroit  
 „ si loin. Incessamment crioit, *tues, tues,*  
 „ & n'en vouloit jamais sauver aucun. „

La cruauté de Charles IX. ne fut point assouvie par la mort d'un si grand nom-

bre de ses sujets ; il voulut encore goûter le plaisir de repâître ses yeux de l'affreuse vue du corps sanglant & défiguré de l'Amiral de Coligny ; il alla pour cet effet jusqu'au pied de l'échafaud , où étoient exposés les tristes restes de ce héros. Sa mere & son frere le Duc d'Anjou , qui fut depuis Henri III. l'accompagnerent dans un si noble voyage, Un Auteur , contemporain de la Médicté , nous a donné un précis de toutes ses barbaries ; il est le garant que je n'avance rien que Charles IX. n'ait véritablement fait.

„ Le Vendredi ensuite (1), l'Amiral est  
 „ blessé d'une arquebusade par Maurevel ,  
 „ qui auparavant avoit tué Mony son Capitaine.  
 „ La Reine mere ; le Roi , Messieurs ses freres le visitent. Elle singulièrement fait fort la courroucée  
 „ contre les auteurs de ce coup , & en  
 „ crie plus haut qu'aucun autre ; mais  
 „ quelque semblant qu'elle montrât à  
 „ l'Amiral , elle l'eût déjà voulu voir en  
 „ pieces , comme elle le montra par un  
 „ effet aussi tragique & malheureux , que

(1) *Disc. merveil. de la Vie de Cath. de Médicté*, pag. 528.

„ méchanceté qui ait jamais été commise.  
 „ Car la nuit d'entre le Samedi & le Di-  
 „ manche suivant , elle le fait massacrer  
 „ cruellement avec tous ceux qu'on put  
 „ attraper , desquels il y avoit un rôle  
 „ dressé , afin de les dépêcher tous. Les  
 „ premiers en ce rôle après l'Amiral ,  
 „ étoient les quatre freres de Montmo-  
 „ renci , quoique Catholiques , qui fu-  
 „ rent sauvés par l'absence du Maréchal  
 „ de Montmorenci , aîné de la maison ,  
 „ qui , le jeudi précédent , étoit allé à la  
 „ chasse. Le Maréchal de Cossé étoit le  
 „ neuvieme en rang , puis le sieur de Bi-  
 „ ron & plusieurs autres. De fait on leur  
 „ ferma la porte du Louvre , afin qu'ils  
 „ demeurassent en proie. Et le Sire Claude  
 „ Marcel , rencontrant le sieur de Thoré ,  
 „ l'avertit de se retirer promptement ,  
 „ s'il aimoit sa vie , & qu'il ne faisoit  
 „ pas bon à Paris ce jour-là pour ceux  
 „ de sa maison. Quant au Maréchal de  
 „ Cossé , sans les prieres de la Demoi-  
 „ selle du Château-reuf , qui y employa  
 „ son crédit envers le Duc d'Anjou , il  
 „ passoit le pas avec les autres ; comme  
 „ aussi le sieur de Biron , s'il ne se fût

22 vîtement retiré en l'Arcenal. Le Roi de  
 23 Navarre fut sauvé à la requête de Ma-  
 24 dame sœur du Roi, sa nouvelle épouse,  
 25 & le Prince de Condé par le Duc de  
 26 Nevers son beau-frere, qui remontra  
 27 qu'il étoit jeune & délicat, & pourroit  
 28 aisément changer d'opinion. Dieu qui  
 29 ne vouloit pas ruiner ce Royaume tout  
 30 en un jour, les exempta de cet horrible  
 31 massacre. Le corps de l'Amiral ( duquel  
 32 la tête fut premierement coupée pour  
 33 la présenter à la Reine ) fut porté au  
 34 gibet de Montfaucon, où peu de jours  
 35 après, pour en repaître ses yeux, elle  
 36 l'alla voir un soir, & y mena ses fils,  
 37 sa fille & son gendre. Je laisse à penser  
 38 combien cette vue étoit digne de tels  
 39 Princes que ceux-là, & à quelle inten-  
 40 tion elle les y menoit pour les accou-  
 41 tumer à toute cruauté; car elle en a  
 42 fait tel ordinaire, qu'il n'y a si cruel  
 43 spectacle qui ne lui donne singulier plai-  
 44 sir, & où elle ne veuille se trouver.  
 45 Plusieurs Gentilshommes notables, dont  
 46 nous aurons un jour grand besoin contre  
 47 les étrangers, y furent vilainement mis  
 48 à mort, même quelques bons Catho-

„ liques, entr'autres M. de Villemor, Mai-  
 „ tre des Requêtes, fils du feu Garde des  
 „ Seaux Bertrand, depuis Cardinal de  
 „ Sens, & M. Rouillard, Conseiller d'E-  
 „ glise en la Cour de Parlement, & Cha-  
 „ noine de Notre-Dame, tous deux recon-  
 „ nus de chacun pour bons Catholiques,  
 „ mais ennemis de cruauté, injustice &  
 „ sédition. Les coquins & garnements de  
 „ la ville, émus de l'exemple, & par la  
 „ voix de ceux qui crioient que les Hu-  
 „ guenots avoient voulu tuer le Roi, &  
 „ de l'espérance du pillage, massacrent  
 „ tout ce qu'ils rencontrent, sans respect  
 „ de sexe, âge, ni qualité. La Reine mande  
 „ aux Gouverneurs qu'ils aient à faire le  
 „ semblable es villes de leurs Gouverne-  
 „ ments, ce qui se fit d'une façon très-  
 „ cruelle es Capitales du Royaume, en-  
 „ core qu'en aucunes les bourreaux mê-  
 „ mes aimassent mieux quitter leur mé-  
 „ tier, que de s'employer à tuer des pau-  
 „ vres gens non condamnés par justice.  
 „ Qui plus en tue est mieux récompensé.  
 „ On en étrangle quelques-uns en prison  
 „ en faveur de ceux qui en demandoient  
 „ les confiscations; nommément le Maré-

» chal de Rets fit tuer dans les prisons  
 » du Châtelet , Lomenie , Secrétaire du  
 » Roi , pour avoir sa terre. »

Permetts-moi , sage & sçavant Abukibak , de m'interrompre dans le récit de tant d'horreurs. Je t'ai entretenu avec toute la haine que je te connois pour les mauvais Princes , je finis par la pitié que m'inspire le sort de leurs innocentes victimes.



## L E T T R E C X X I I .

Ben Kiber *au Cabaliste* Abukibak.

**L**E Ciel avoit résolu de faire payer aux François par les plus grands maheurs , le bonheur qui leur étoit réservé dans la personne d'un Roi , tel que Henri IV. Il étoit destiné que les trois fils de l'infemale Médicis régneroient successivement , & qu'un bon Roi feroit acheté par trois mauvais. Henri III. qui succéda à son frere , fit autant de maux que lui aux François ; il auroit été heureux pour eux que ce Prince eût toujours resté chez les Polonois. Il signala son retour en

France par des mascarades & des farces ridicules & superstitieuses , il songea à se faire recevoir membre d'une Confrairie des Freres pénitents , avant d'avoir la moindre idée de remédier aux maux de son Royaume. » En ce mois le Roi étant à » Avignon ( 1 ) , dit l'Auteur du Journal » de son Regne , va à la procession des » Battus , & se fait Confrere de leur » Confrairie ; la Reine Mere , comme » bonne pénitente , en voulut être aussi , » & son gendre le Roi de Navarre , que » le Roi disoit en riant n'être guere pro- » pre à cela. Il y en avoit de trois sortes » audit Avignon ; de blancs , qui étoient » ceux du Roi ; de noirs , qui étoient » ceux de la Reine mere ; & de bleux , qui » étoient ceux du Cardinal d'Armagnac.

Si Henri III. se fût toujours contenté de s'amuser à se promener dans les rues avec les Freres *Battus* , couvert d'une grande robe de toile , on l'auroit simplement mis au rang des imbécilles ; mais les démarches qu'il fit plusieurs fois pour

( 1 ) *Journal des choses mémorables. advenues durant tout le Regne de Henri III. Roi de France & de Pologne , pag. 9.*

154 LETTRES CABALISTIQUES ;  
exterminer une partie de ses sujets, & avec eux l'héritier présomptif de la Couronne, le doivent faire regarder comme un des plus mauvais Princes qu'il y ait jamais eu. Il eut la douleur de voir que ceux qu'il avoit persécutés pendant toute sa vie, étoient les seuls qui pouvoient le secourir contre ceux qu'il avoit comblés de bienfaits. Les Parisiens lui auroient ôté la Couronne pour la donner au Duc de Guise, s'ils avoient été les Maîtres ; il fut obligé de se jeter entre les bras de Henri IV. encore ce Prince ne put-il le mettre à couvert des trahisons de ses ennemis.

Les faux serments & les promesses trompeuses ne coûtoient rien à Henri III. il attestoit & prenoit à témoin ce qu'il y avoit de plus sacré dans sa Religion, & s'en servoit pour mieux tromper ses ennemis, & pour les attirer plus facilement dans les pièges qu'il leur tendoit. Confultons encore le même Auteur que je viens de citer.

.. (1) On le fit le quatrieme de ce  
.. mois, promettre & jurer au Roi sur le

(1) *Le même*, pag. 109.

» Saint Sacrement de l'Autel , parfaite re-  
 » conciliation & amitié avec le Duc de  
 » Guise , & oubliance de toutes querelles  
 » & similtés passées ; ce que Sa Majesté  
 » fit fort librement en apparence , même  
 » pour se contenter & amuser , déclara  
 » qu'il s'étoit résolu de remettre sur son  
 » cousin de Guise & la Reine sa mere le  
 » gouvernement & conduite des affaires  
 » de son Royaume , ne se voulant plus  
 » empêcher que de prier Dieu & faire pé-  
 » nitence.

Quand je condamne la dissimulation de  
 Henri III , ne crois pas , sage Abukibak ,  
 que mon dessein soit d'excuser les crimes  
 & la révolte des Guises. Ces Princes mé-  
 ritoient une rigoureuse punition ; mais il  
 eût fallu que Henri III. les eût fait périr  
 d'une autre maniere & dans un autre  
 temps. Au lieu de s'amuser pendant plu-  
 sieurs années à faire des Processions dans  
 les rues de Paris , & à depenser les re-  
 venus de son Royaume à payer les infames  
 plaisirs que lui donnoient ses mignons , il  
 auroit dû arrêter l'ambition des Guises &  
 les punir par les voies ordinaires , sans  
 s'écarter des regles que doit toujours ob-

server un Souverain juste & équitable. Quand même la nécessité où se trouvoit Henri III. lors de la tenue des Etats de Blois , de se défaire des Guises , excuseroit en partie l'assassinat qu'il fit commettre ; on ne pourroit jamais le disculper des marques de cruauté qu'il donna en voyant son ennemi sans vie. Il insulta son cadavre , & ses lâches & infames mignons applaudirent à cette indigne action. Je cite encore l'Auteur , d'où j'emprunte ces faits odieux.

» Le vingt-troisième Décembre ( 1 ) est  
 » la mort du Duc de Guise , & lorsqu'on  
 » le tuoit , il disoit : *Mon Dieu , je suis*  
 » *mort ; ayez pitié de moi ce sont mes péchés*  
 » *qui en sont cause* , & fut là son corps  
 » jetté sur un tapis , & là laissé quelque  
 » temps exposé aux moqueries des courti-  
 » sans qui l'appelloient le beau Roi de  
 » Paris ; nom , que le Roi lui avoit donné.  
 » Etant en son Cabinet , demanda s'ils l'a-  
 » voient fait sortir , & donna un coup  
 » de pied au visage de ce pauvre mort ,  
 » ainsi que le Duc de Guise en avoit

( 1 ) *Le même pag. 110.*

» donné au feu Amiral de Châtillon. Chose  
 » véritable & remarquable. Le Roi l'ayant  
 » un peu contempné, dit, *Mon Dieu, qu'il*  
 » *est grand! Il paroît un Corps plus grand*  
 » *mort que vif.*

» Le vingt-quatrième la mort du Cardi-  
 » nal de Guise.

» Le soir de ce jour, les corps du Duc  
 » & Cardinal de Guise furent mis en pieces  
 » par le Commandement du Roi, en une  
 » sale basse du Château, puis brûlés, mis  
 » en cendres, lesquelles après furent jettées  
 » au vent, afin qu'il n'en restât, ni re-  
 » lique, ni mémoire.

En parcourant les maux que les hommes  
 ont soufferts par cette foule de mauvais  
 Souverains, dont Dieu s'est servi pour les  
 punir, nous n'avons point encore parlé  
 de ceux qu'ont essuyés les Anglois. Ce-  
 pendant le nombre des Princes vertueux  
 a été chez eux, ainsi que chez les au-  
 tres peuples, beaucoup moins considérable  
 que celui des méchants. Parmi tant d'exem-  
 ples que nous pourrions en donner, nous  
 nous contenterons d'un seul, pris dans  
 ces derniers temps, & dont bien des per-  
 sonnes qui vivent encore aujourd'hui, ont

été les tristes témoins. J'entends parler des cruautés que commit le dernier Prince de la Maison de Stuart , pere très-incertain du Chevalier de S. George , connu aujourd'hui sous le nom de prétendant. Le sage & véridique Monsieur de Rapin-Thoyras nous en rappellera quelques-unes dans le passage que je vais citer , où les caracteres sanguinaires de Jacques & de ses principaux favoris sont parfaitement dépeints. Cet illustre Historien y réfute les fades & ridicules excuses que le Pere d'Orléans a apportées dans ses *Révolutions d'Angleterre* , pour pallier les cruautés de ce Prince , & fait voir plus clair que le jour , que ce Souverain étoit l'auteur de toutes celles que commettoient ses Généraux & ses Ministres , puisqu'il les récompensoit par les plus grandes charges. Eleve-t-on au plus haut rang des personnes dont on veut punir les crimes ? Il falloit être aussi hardi que le Pere d'Orléans , pour oser entreprendre de justifier ce Roi ( 1 ). Pour ne pas entrer dans un détail , dit Rapin-Thoyras , qui fait horreur , il suffit de dire en un

( 1 ) Hist. d'Angle. par Mr. Rapin-Thoyras ; Tom. X. pag. 30. & suiv.

mot , que Jeffreys condamna cinq cents personnes à la mort & qu'il y en eut deux cents trente d'exécutées , selon ceux qui en comptent le moins , & leurs quartiers exposés sur les grands chemins. Jeffreys se félicitoit lui-même de cette barbarie , & se vantoit qu'il avoit fait pendre plus de gens lui seul que tous les Juges d'Angleterre ensemble , depuis Guillaume le Conquérant. S'il ne poussa pas plus loin sa cruauté , ce fut parce que plusieurs trouverent grace auprès de lui en sacrifiant leurs biens. Un seul Gentilhomme , nommé *Frideaux* , lui donna quatorze mille livres sterlings pour sauver sa vie. Quant à ceux qui n'avoient pas assez d'argent pour acheter leur pardon au prix que Jeffreys y mettoit , ils furent ou pendus ou déchirés à coups de fouet , ou vendus pour esclaves aux Colonies de l'Amérique.

Kirek ne cédoit à Jeffreys ni en cruauté ni en insolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monmouth , ayant été envoyé à *Taunton* , il y fit pendre dix-neuf hommes de sa seule autorité , sans aucune forme de procès , & sans vouloir permettre qu'ils vissent aucun de leurs pa-

160 LETTRES CABALISTIQUES ;  
rents ou amis. Pendant l'exécution, les tambours, les fifres, les hautbois solennisoient cette grande action. Ce fut sans doute ce qui le rendit digne d'être fait assistant de Jeffreys.

Dans la même ville de *Taunton*, Kirck ayant invité à dîner plusieurs Officiers, il fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit ; savoir, dix en buvant à la santé du Roi, dix à la santé de la Reine, & dix à la santé du premier Juge ; mais une action qu'il fit dans une autre ville, passe toute imagination. Une jeune fille étant venue se jeter à ses pieds pour lui demander la vie de son pere, il lui persuada de se prostituer à lui, en lui promettant de faire grace à son pere ; mais après avoir assouvi sa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir son pere, pendu aux poteaux où pendoit l'enseigne du cabaret où il logeoit. Ce triste spectacle fit un tel effet sur cette pauvre fille, qu'elle en perdit l'esprit.

Le Pere d'*Orléans*, instruit par Jacques. *M.*, ne pouvant nier ces barbares execu-

tions , tâche de les excuser en deux manieres. Il dit premièrement que le Roi en fut averti trop tard pour pouvoir y remédier , & que les grands services qu'il avoit reçus de Jeffreys & de Kirck , l'empêcherent de leur faire sentir les effets de son mécontentement. Il dit en second lieu , que le Roi répara ces injustices autant qu'il fut en son pouvoir , par le pardon général qu'il accorda dans la suite ; mais il est aisé de voir combien ces excuses sont vaines , si l'on considère que quand on reprochoit à Kirck ces inhumanités , il répondoit qu'il s'en falloit bien que Jeffreys & lui ne fussent allés aussi loin que le portoient les ordres du Roi. En second lieu , le Roi étoit si peu mécontent de la conduite de Jeffreys , qu'à son retour il lui donna la charge de grand Chancelier , qui étoit devenue vacante pendant qu'il étoit actuellement occupé à exercer ses inhumanités dans les Provinces de l'Ouest. Pour ce qui regarde l'acte de pardon , il ne fut publié que plusieurs mois après que toutes les exécutions furent faites , & qu'on ne put plus trouver de coupables. Il falloit bien que la Cour fût

162 LETTRES CABALISTIQUES ,  
persuadée qu'il n'y avoit que fort peu de  
gens qui pussent profiter de ce pardon ,  
puisqu'on inséra nom par nom dans cet  
acte une troupe de jeunes filles de dix  
ou douze ans , qui étoient allées , cou-  
ronnées de fleurs , présenter une Bible au  
Duc de Monmouth à son entrée dans  
*Thunton*.

Si les monstres dont parle Rapin-Thoi-  
ras , les Kirck , les Jeffreys étoient nés  
dans les siècles qui produisirent les Néron  
& les Caligula , on n'eût pas balancé à  
reconnoître que le Prince , qui non-seule-  
ment souffroit , mais applaudissoit à de  
pareils ministres , devoit être aussi mauvais  
& aussi barbare qu'eux. Mais dans les  
temps des premiers Empereurs , il n'y avoit  
point de Jésuites , & par conséquent de  
lâches Historiens toujours prêts à excuser  
les actions les plus criminelles des Prin-  
ces qui les protégeoient.

Si Guillaume III. eût fait la moindre  
partie de ce que fit Jacques III , tous les  
Historiens de la Société auroient exercé  
leurs plumes à composer des Philippiques  
contre le Prince. Ils l'eussent traité de  
*tyran* , de *cruel* , de *barbare* ; ils se seroient

fait une gloire d'augmenter le mal qu'on en eût pu dire, & de diminuer le prix de ses bonnes actions. C'est ainsi qu'ils en agissent envers tous ceux qui font dans un parti qu'ils n'aiment point; mais dès qu'il s'agit de disculper quelqu'un qui les favorise, ou qui peut leur être utile, ils emploient toutes sortes de moyens, la feinte, l'artifice, la fourbe, rien ne leur coûte, tout est mis en usage, & le Prince le plus cruel & le plus criminel, si l'on s'en rapporte à eux, passera pour vertueux & pour très-doux.

En général, les Historiens qui s'attachent aveuglement à une secte, qui en embrassent les sentimens avec vivacité, & qui se livrent à leurs préjugés, tombent dans le même défaut que les Auteurs Jésuites. Arnaud, malgré son génie vaste & son érudition profonde, écrivit un libelle affreux pour soutenir les droits de Jacques II. entre Guillaume III. c'est-à-dire, du Tyran de l'Angleterre contre son libérateur. Ne falloit-il pas être, ou bien fourbe, ou bien aveugle pour ofer à la face de l'Univers soutenir qu'un Prince, qui, par lui & par ses Ministres, avoit

commis les cruautés les plus inouïes , méritoit d'être protégé contre une autre Prince , dont la prudence & la valeur mettent fin à tant de barbaries ? Hé quoi ! Arnaud prétendoit-il qu'on fît pendre tous les Anglois ? Ne trouvoit-il pas assez considérable le nombre de ceux qu'on avoit fait périr , & qui pis est , périr innocemment ? C'est ici , sage Abukibak , qu'il faut appliquer le passage de Grotius , que j'ai rapporté dans une de mes Lettres , & considérer qu'il faut être privé du sens commun pour croire qu'il ne soit pas permis à tout un peuple , ou à la plus considérable partie de ce peuple , de se mettre à couvert contre les violences d'un furieux & d'un fanatique ?

Au reste , il n'est pas surprenant que des Ecrivains qui n'étoient que de simples particuliers , ayent eu l'effronterie de louer les plus mauvais Princes , lorsqu'on a vu des Papes , & qui pis est , des Papes qu'on a mis au rang des Saints , faire l'éloge des Princesses les plus cruelles & les plus infames. Grégoire le Grand a parlé de Brunehaud , la furie de la France , dans les termes les plus beaux , & lui a prodigué

des louanges si excessives , que je m'étonne que la Cour de Rome n'ait pas canonisé cette cruelle Reine , qui fut condamnée à être traînée par un cheval , & qui trouva dans ce supplice ignominieux la juste recompense de tous ses forfaits. Mais de même que les louanges des Auteurs qui sont gagés par les Princes , ne trouvent pas beaucoup de croyance dans l'esprit des peuples ; de même aussi les éloges d'un Pape , qui ne louoit une Reine que par les biens qu'il en recevoit , ne font guere d'impression sur les gens qui sont instruits aujourd'hui des motifs qui conduisoient ce Pontife. L'Abbé de Vertot , dans un de ses Ouvrages posthumes , les a parfaitement développés ; il fait voir clairement que le Saint Pere étoit fort sensible aux grands biens que Brunehaud avoit donnés aux Ecclesiastiques & aux fondations qu'elle avoit faites.

Revenons . sage Abukibak , au sujet principal des trois dernieres Lettres que je v'ai écrites , & convenons que Dieu se sert des mauvais Princes , comme d'un fléau perpétuel , qu'il ne détourne d'un Pays que pour en affliger un autre. Dans tous

des temps il y a eu des Souverains injustes, vicieux, cruels, & leur nombre a toujours surpassé de beaucoup celui des vertueux. Si les péchés des hommes étoient moins grands, les choses changeroient sans doute; Dieu donneroit à des justes des Souverains équitables. Sa bonté est si grande, que malgré nos fautes il fait naître quelquefois des Rois dont nos vices nous rendent indignes. Les François ont eu des Henri IV. & des Louis XV. quelles graces ne devroient-ils pas rendre au Ciel? Cependant leurs défauts augmentent tous les jours, & les biens que Dieu répand sur eux, ne servent qu'à les aveugler davantage.

Au reste, sage Abukibak, en te montrant les maux que les mauvais Souverains ont faits dans tout le monde, je suis bien éloigné de vouloir diminuer le respect qu'un sujet doit à son Prince. Ce n'est jamais à un simple particulier à vouloir se soustraire à l'obéissance du maître que Dieu lui a donné, il faut qu'il reçoive les châriments que Dieu lui fait subir par la voie du Souverain, comme il reçoit ceux qu'il lui envoie quelquefois directement par les

**L E T T R E C X X I I. 167**

maladies, les orages & les tempêtes. Notre intérêt particulier ne doit jamais nous faire violer le serment de fidélité que nous faisons au Souverain ; il ne nous est permis d'agir contre lui que dans le cas dont parle Grotius , lorsqu'un danger éminent menace une Nation entiere, ou la plus grande partie de cette Nation : alors il est permis de se réunir avec les gens de bien pour donner des bornes à la cruauté d'un Tyran ou à la folie d'un fanatique. C'est là précisément le cas où se trouvoient les Anglois lorsqu'ils ôterent la Couronne à Jacques II. si vanté par le Pere d'Orléans, & si peu digne de regner.

Je te salue, sage & savant Abukibak, regardes toujours un bon Prince comme l'image de la Divinité.



## L E T T R E . C X X I I I .

*Le Cabaliste Abukibak, au studieux  
Ben Kiber.*

J'AI lu avec beaucoup de plaisir, studieux ben Kiber, toutes les Lettres que tu m'as écrites sur les malheurs que les mauvais Princes ont causés au genre humain. J'avois souvent réfléchi sur un sujet aussi triste, & plaint le triste sort des peuples, dévoués à la volonté absolue d'un homme qui oublie toutes les loix de l'humanité. Je les regardois comme des brebis infortunées, dont on confieroit la garde à un loup affamé. Je pensois cependant que deux choses étoient très capables de consoler les misérables qui étoient en proie aux caprices & à la cruauté des mauvais Souverains. La première, c'est que le Ciel récompense ceux qui reçoivent avec soumission les maux qu'il leur envoie; car c'est avec beaucoup de raison que tu as sagement remarqué que les

les tyrans les plus cruels sont les ministres les plus ordinaires de la colere de Dieu, & les exécuteurs de la vengeance céleste. La seconde chose, qui me paroît encore très propre à faire supporter patiemment le joug des Princes cruels & sanguinaires, c'est qu'il en est peu d'entre eux qui ne périssent enfin misérablement, & dont la mort ne soit capable d'épouvanter ceux qui les imitent. On peut justement appliquer aux tyrans ce que l'Evangile a dit de ceux qui scandalisent leur prochain, quoiqu'il soit nécessaire qu'il y en ait, *malheur à ceux par qui vient le scandale!*  
*Va illis per quem venit scandalum!*

J'ose avancer hardiment que la fin de tous les mauvais Princes a été conforme à la punition que méritoient leurs crimes; aucun d'eux n'a été exempt de quelque grande catastrophe, & l'on pourroit dire, lorsqu'on parle d'un Souverain injuste & cruel : *Scriptum enim ut perderetur ille*, il étoit écrit qu'il seroit perdu.

Je vais examiner succinctement, studieux ben Kiber, quelle a été la mort de ce grand nombre de Princes dont tu m'as parlé, & tu verras que tu n'as fait mention d'aucun.

170 LETTRES CABALISTIQUES ;  
dont la fin n'ait été très-malheureuse. Il faudroit , s'il étoit possible , qu'on fit faire tous les jours cette attention aux Monarques , & qu'on leur montrât hardiment que Dieu brise enfin l'instrument fatal dont il s'est servi pour punir les coupables. Si les Rois étoient véritablement persuadés qu'il n'est que ceux qui sont justes , qui puissent éviter une mort tragique , ou pleine de chagrin , de crainte , de douleur & de désespoir , sans doute leur intérêt propre les forceroit à devenir vertueux , & à fuir tout ce qui pourroit les en détourner.

Commençons l'examen des tyrans & des Princes dont tu as parlé , & suivons-les dans l'ordre où ils sont placés dans les Lettres. Je te promets de n'en oublier aucun. Sylla mourut de la mort la plus cruelle & la plus funeste ; le Ciel le punit des cruautés qu'il avoit commises , de la manière la plus rigoureuse , & son châtimement devoit faire trembler tous les tyrans qui osent l'imiter. Ce que Plutarque nous en apprend , offre l'image la plus affreuse.

» Il fut long-temps , dit-il , sans ap-  
» percevoir qu'il avoit un abcès dans le

» corps. Cet abcès vint enfin à pourrir  
 » les chairs , & à les changer toutes en  
 » poux ; de maniere que quoiqu'on en  
 » ôtât jour & nuit une quantité épou-  
 » vantageable , ce qu'on en ôtoit n'étoit rien  
 » au prix de ce qui s'y engendroit de  
 » nouveau par une succession continuelle ,  
 » & que ses habits , ses bains , ses puri-  
 » fications , & sa table même étoient in-  
 » continent cõme inondés du flux intarif-  
 » sable de cette vermine & de cette cor-  
 » ruption , tant il sortoit avec abondance.  
 » Il étoit obligé de se jeter dans l'eau  
 » plusieurs fois le jour pour laver & netto-  
 » yer ce misérable corps ; mais tout cela  
 » étoit inutile , car le changement de la  
 » chair en cette pourriture surmontoit ses  
 » efforts par la promptitude ; & la quan-  
 » tité effroyable de cette vermine résistoit  
 » à tous les bains ( 1 ) »

Dans la mort de Sylla , studieux ben  
 Kiber , je découvre des marques visibles de  
 la justice divine. Ce tyran fut dévoré par  
 autant d'insectes , qu'il avoit fait périr de

( 1 ) *Plutarq. Vies des Homm. Illust. Tom. IX. pag. 370. Je me sers de la Traduction de M. Dacier.*

malheureux; & le nombre de ces bourreaux fut aussi grand que celui des victimes qu'il avoit immolées à sa cruauté & à son ambition démesurée. Marius son rival fut puni aussi sévèrement que lui; les remords firent sur le cœur de ce dernier les mêmes effets que les poux sur les membres du premier. Il portoit par-tout le chagrin dont il étoit dévoré; rien ne pouvoit en arrêter le cours, & le souvenir de ses crimes, étoit une furie qui le suivoit sans cesse, & ne lui donnoit aucun relâche. Il souffrit mille maux, avant qu'une mort tragique vînt les finir. Plutarque nous dépeint les frayeurs dont ce Romain étoit cruellement agité. Ces noirs chagrins, *dit-il* (1) augmentoient encore quand il venoit à faire réflexion que ce n'étoit pas contre un Octavius & un Merula, qui ne commandoient qu'une troupe ramassée de féditieux & de mutins, qu'il alloit avoir affaire; que c'étoit Sylla qui venoit à lui, Sylla qui l'avoit chassé autrefois, qui par ses victoires venoit de confiner Mithridate dans les rives du Pont-Euxin. Assommé par toutes ces pensées, il

(1) *Le même*; Tom. IV. pag. 186.

se remettoit encore devant les yeux son exil, ses suites, les dangers qu'il avoit courus sur la terre & sur la mer, toutes les peines qu'il avoit essuyées, & il tomboit dans des détresses qui l'occupoient jour & nuit, & qui lui causoient des frayeurs nocturnes & des songes qui troubloient son repos. A tout moment il croyoit entendre une voix qui lui disoit :

*Le gîte du Lion, même absent, & terrible.*

Nous voyons, studieux ben Kiber, dans les craintes de Marius un effet sensible de la punition divine. Tous les tyrans souffrent la même peine, & assis sur leur Trône, environnés de leurs gardes, ils ne peuvent empêcher les remords de s'emparer de leur cœur; ils trouvent au fond de leur cœur une perpétuelle punition de leurs crimes.

Pompée ne commit point des actions aussi condamnables que les deux Romains dont nous venons d'examiner le triste sort; il fut ambitieux, & sous le prétexte de défendre les droits de sa patrie, il fomenta la guerre civile, & il en coûta la vie à un nombre infini de Romains. Il fut puni plus rigoureusement que ses fautes ne

sembloient le mériter , & les tyrans devroient frémir de crainte , en songeant à la mort infortunée d'un Général , qui n'étoit coupable qu'aux yeux des Philosophes , & dont les actions & la conduite étoient approuvées par les trois quarts du peuple Romain. Cependant quel destin n'essuya-t-il point , lui qui avoit vu tant de Rois empressés à lui plaire ? Il périt sous les coups de quelques misérables esclaves d'un Roi qui lui avoit les obligations les plus grandes. «  
 » Comme Pompée ( 1 ) , dit un Historien  
 » Grec , approchoit de la terre , Corneille , pleine d'inquiétude , regardoit  
 » avec ses amis de dessus sa galere ce qui  
 » arriveroit , & elle reprenoit quelque courage en voyant plusieurs Seigneurs de la  
 » Cour se présenter à la descente de Pompée ; comme pour le recevoir & lui faire  
 » honneur. Dans ce moment , comme Pompée prenoit la main de son affranchi  
 » Philippe , pour s'élever plus facilement ,  
 » Septimus lui donna par derriere un grand coup d'épée au travers du corps ,

( 1 ) *Plutarq. Vies des Hommes Illustres Tom. V. pag. 551.*

» Salvius & Achillas tirent en même-temps  
 » leurs épées, & le frappent à coups re-  
 » doublés. Pompée prend sa robe avec ses  
 » deux mains, & s'en couvre le visage,  
 » sans proférer une seule parole indigne de  
 » lui, & sans faire le moindre mouve-  
 » ment ; mais jettant seulement un simple  
 » soupir, il souffre avec magnanimité tous  
 » les coups dont on le perce. . . . . Les  
 » meurtriers, ayant coupé la tête de Pom-  
 » pée, jetterent hors de la barque le  
 » corps tout nud, & le laisserent là en  
 » spectacle à tous ceux qui eurent la cu-  
 » riosité de le voir. Philippe demeura tou-  
 » jours auprès de lui, jusqu'à ce qu'ils suf-  
 » sent rassasiés de cette vue, Quand il n'y  
 » eut plus personne, il le lava dans l'eau  
 » de la mer, & l'ayant enseveli avec sa  
 » propre chemise, parce qu'il n'avoit au-  
 » cun autre linge, il jetta les yeux par-  
 » tout sur la côte, & apperçut quelques  
 » vieux restes d'un petit bateau de pê-  
 » cheur, qui, quoique peu considérables  
 » suffisoient pourtant pour composer dans  
 » la nécessité le bûcher d'un pauvre corps  
 » tout nud, & qui n'étoit pas même en-  
 » tier. »

Jules César fut plus coupable que Pompée ; il mit sa patrie dans les fers. Pour s'emparer du pouvoir souverain , il bouleversa le Monde entier ; l'Europe, l'Asie, l'Afrique furent également le théâtre des sanglantes batailles qu'il gagna , mais qu'il gagna toujours injustement. Après tant de combats que lui arriva-t-il ? Jouit-il long - temps du fruit de ses forfaits ? La Providence ne fut pas moins sévère à son égard , qu'elle l'est à celui des autres tyrans ; elle le punit d'une peine conforme à ses crimes. Il avoit violé tous les devoirs du bon citoyen , & manqué à sa patrie , il avoit oublié qu'il devoit avoir pour elle les sentimens d'un fils pour une mere ; ceux qu'il avoit adoptés pour ses enfans , le traiterent de la même maniere , & il trouva la mort au milieu d'eux.

„ Quand César fut entré ( 1 ) , dit Plu-  
 „ tarque , le Sénat se leva pour lui faire  
 „ honneur. Une partie des conjurés envi-  
 „ ronna son siege , & les autres allerent  
 „ au-devant de lui , comme pour joindre

( 1 ) *Id.* Tom. VII. pag. 20.

„ leurs prieres à celles de Metellus Cim-  
 „ ber qui intercedoit pour le rappel de son  
 „ frere , & l'accompagnant toujours , ils  
 „ continuerent de le prier jusqu'à ce qu'il  
 „ fût à son siege. Il s'assit , rejettant tou-  
 „ tes leurs prieres ; mais comme ils reve-  
 „ noient toujours à la charge , & qu'ils le  
 „ pressoient plus vivement , jusqu'à lui  
 „ faire violence , il se fâcha contr'eux.  
 „ Alors Metellus , lui prenant la robe  
 „ avec les deux mains , lui découvrit le  
 „ cou ; c'étoit le signal dont les Conju-  
 „ rés étoient convenus pour se jeter sur  
 „ lui , & Casca fut le premier qui lui  
 „ donna un coup d'épée près du cou ; mais  
 „ le coup ne fut ni mortel , ni bien appuyé ,  
 „ & il y a de l'apparence qu'en com-  
 „ mençant une si hardie entreprise , il fut  
 „ si troublé , que sa main fut mal assurée ,  
 „ de sorte que César s'étant tourné , fai-  
 „ sit son épée , & la tint toujours. En  
 „ même-temps ils se mirent tous deux  
 „ à crier César en langage Romain , *scé-  
 „ lérat de Casca que fais-tu ?* & Casca en  
 „ Grec , & s'adressant à son frere , *mon  
 „ frere à mon secours.* „

„ A ce commencement terrible , ceux qui

„ étoient présents , & qui ne savoient rien  
„ de la conspiration , furent si saisis d'é-  
„ tonnement & d'horreur , que frissonnant  
„ de tout leur corps , ils n'eurent la force  
„ ni de prendre la fuite , ni de secourir  
„ César , ni de proférer une seule parole.  
„ Alors tous les conjurés tirent leurs épées ,  
„ & l'environnent de toutes parts ; de  
„ sorte que de quelque côté qu'il se tour-  
„ nât , il ne voyoit que des épées nues  
„ qu'on lui portoit au visage , & qui le  
„ perçoient. Comme une bête féroce , ac-  
„ culée par les veneurs , il se débattoit ,  
„ cherchant à se démêler d'entre toutes  
„ ces mains armées contre sa vie ; car  
„ il falloit qu'ils eussent tous leur part à  
„ ce meurtre , & qu'ils goûtassent tous ,  
„ pour ainsi dire , à ce sang comme aux  
„ libations d'un sacrifice. C'est pourquoi  
„ Brutus même lui porta un grand coup  
„ dans l'aîne , & il y a des Auteurs qui  
„ rapportent que se défendant contre tous  
„ les autres , & traînant son corps ça &  
„ là en criant , il n'eut pas plutôt vu Bru-  
„ tus l'épée à la main , qu'il se couvrit  
„ la tête du pan de sa robe , & s'aban-  
„ donna à ses ennemis ; étant poussé , soit

„ par le hazard , soit par les conjurés ,  
 „ auprès du piedestal de la statue de Pom-  
 „ pée , qui en fut toute ensanglantée :  
 „ de sorte qu'il sembloit que Pompée lui-  
 „ même présidoit à cette vengeance qu'on  
 „ faisoit de son ennemi abattu à ses pieds ,  
 „ & rendant les derniers abois par la  
 „ quantité de blessures qu'il avoit re-  
 „ çues. „

Je continuerai dans ma premiere Let-  
 tre , studieux ben Kiber , à te montrer  
 que non-seulement le Ciel a toujours  
 puni les tyrans & les mauvais Princes ;  
 mais qu'il a même proportionné le genre  
 de leur punition à celui de leurs crimes.  
 Beau & utile sujet de réflexions pour tous  
 les Souverains , & pour ceux qui sont  
 chargés du ministere public !

Je te salue , studieux ben Kiber. Porte-  
 toi bien.



## L E T T R E C X X I V .

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux  
Ben Kiber.*

**A**UGUSTE fut un tyran dans les premières années de son regne, il fit périr plusieurs milliers de personnes par les proscriptions, & par celles d'Antoine & de Lépide, auxquelles il eut beaucoup de part. Enfin lassé de tant de cruautés, il se repentit de ses vices, il tâcha de réparer par sa clémence les maux qu'il avoit causés, il fut aussi bon & aussi vertueux qu'il avoit été méchant. La Divinité lui pardonna une partie de ses fautes à cause de son repentir; mais elle ne voulut pas l'exempter entièrement du châtement qu'il avoit mérité; il en subit une partie, pour que tous les Princes apprissent par son exemple que jamais la cruauté ne reste impunie, & que le repentir en diminue seulement la peine. Cet Empereur vit l'Empire sortir de sa famille &

passer dans des mains étrangères ; il eut la douleur de laisser le Trone à un étranger, & qui pis est, au fils d'une femme qui peut-être étoit la cause de sa mort. “  
 „ La maladie d'Auguste (1), dit Tacite,  
 „ devenoit tous les jours plus dangereuse ;  
 „ plusieurs personnes soupçonnoient Li-  
 „ vie son épouse de l'avoir fait empoi-  
 „ sonner, parce qu'on prétendoit qu'au-  
 „ guste, accompagné de quelques-uns de  
 „ ses plus fideles domestiques, étoit allé  
 „ avec Fabius Maximus voir le jeune  
 „ Agrippa son petit fils. On ajoutoit qu'il  
 „ y avoit eu beaucoup de larmes répan-  
 „ dues de part & d'autre, & que ces  
 „ Princes s'étoient donnés de grande mar-  
 „ ques d'une tendresse réciproque : ce qui

(1) Hæc atque talia agitantibus. gravefcere va-  
 letudo Augusti & quidam scelus uxoris suspecta-  
 bant. Quippe rumor incefferat, paucos ante men-  
 sem Augustum electis consciis, & comite uno  
 Fabio Maximo Planasiam vectum ad visendum  
 Agrippam. Multas illic utrinque lacrymas, &  
 signa caritatis, spemque ex eo fore ut juvenis pe-  
 natibus avi redderetur. Quod Maximum uxori  
 Martiæ aperuisse : illam Liviæ . . . lætiquæ inter-  
 dum nuntii vulgabatur, donec provisus quæ tem-  
 pus monebat simul excessisse Augustum, & re-  
 rum potiri Neronem fama eadem tulit. *Cornel. Ta-  
 cit. Annal. Lib. I. Cap. V.*

„ faisoit espérer qu'Agrippa retourneroit  
 „ chez son ayeul. Fabius Maximus révéla  
 „ le secret à martia son épouse, & celle-  
 „ ci à l'Impératrice, qui se plaignit à Au-  
 „ guste de sa feinte. Elle ne s'en tint pas  
 „ là ; & elle disposa si bien les choses pen-  
 „ dant la maladie de cet Empereur ,  
 „ qu'elle tint sa mort secrète , jusqu'à ce  
 „ qu'elle eût pourvu à tout ce que deman-  
 „ doit la conjoncture présente ; alors elle  
 „ fit publier à la fois la mort d'Auguste ,  
 „ & l'avénement de Tibere à l'Empire. „

Le Ciel, studieux ben Kiber, permit  
 que l'Empire sortît de la maison d'Au-  
 guste pour le punir de ses anciennes cru-  
 autés. Il avoit ruiné & détruit un grand  
 nombre de familles illustres, il vit la sienne  
 proscrire & éloignée du Trône. En vain  
 il tâcha de l'y rappeler, il ne lui fut per-  
 mis d'y travailler que pour lui faire mieux  
 sentir la perte qu'il faisoit; il reconnut la  
 faute qu'il avoit faite de détronner son  
 petit-fils, sans pouvoir la réparer. Son re-  
 pentir ne servit qu'à augmenter ses maux,  
 & qu'à l'exposer à la haine de Livia son  
 épouse, qui, pour achever sa punition,  
 & pour assurer l'Empire à Tibere, avança

la fin de sa vie, s'il faut en croire les soupçons qu'on en eut.

Tibere fut encore puni plus sévèrement qu'Auguste, parce qu'il le méritoit davantage. Je ne rappellerai point ici le souvenir de ses crimes, de ses débauches & de ses cruautés affreuses; tu en as cité quelques-unes dans tes dernières Lettres; je ne m'arrêterai qu'au supplice dont le Ciel les punit. Je place d'abord au nombre des maux dont il fut tourmenté, son caractère défiant, jaloux & dissimulé; il employa toute sa vie à se contraindre. On peut dire avec raison des Princes qui lui ressemblent, que quelques longs que soient leurs jours, ils n'en ont aucun de sereins & d'heureux. La crainte, les soupçons qui avoient dévoré Tibere pendant sa vie, redoublèrent quelques moments avant sa mort, & plus sa dernière heure s'approchoit, plus il étoit malheureux. La Providence paroît bien dans le genre de tourment qu'essuyoit ce Prince; car comme il avoit toujours été en augmentant dans le vice, aussi alla-t-il de même dans ses peines. » Les forces de

20 Tibere ( 1 ) , dit l'Auteur que je viens  
 20 de citer, étoient entièrement épuisées ;  
 20 mais sa dissimulation ne l'abandonnoit  
 20 point ; il étoit toujours également cir-

(1) Jam Tiberium corpus , jam vires , non dissimulatio deserebat. Idem animi vigor , sermone ac vultu , intentus quæsitâ interdum comite , quamvis manifestam defectionem tegebatur. Mutatisque sæpius locis , tandem apud promontorium Miseni confedit in villa , cui L. Lucullus quondam dominus. Illic eum adpropinquare supremis , tali modo compertum erat Medicus arte insignis , nomine Charicles , non cuidem regere valetudines principis solitus , consilii tamen copiam præbere. Is velut propria ad negotia digrediens , & perspecciem officii manum complexus , pulsam venarum attigit. Neque sefellit , nam Tiberius incertum an offensus , tantoque magis iram premens , instaurari epulas jubet , discumbitque ultra solitum , quasi honori abeuntis amici tribueret Charicles tamen *labi spiritum , nec ultra biduum duraturum* Macro ni firmavit. Inde cuncta colloquiis inter præsentés nuntiis apud legatos & exercitus festinabantur. Decimo septimo Kalend. Aprilis interclusa anima , creditus est mortalitatem explevisse. Et multo gratantum concursu , ad capiendâ Imperii primordia C. Cæsar egrediebatur , cum repente adfertur redire *Tiberio vocem ac visus , vocarique qui recreandâ defectioni cibum adferrent* Pavor hinc in omnes , & cæteri passim dispergi se quisque mæstum aut nescium fingere. Cæsar in silentium fixus , a summa spe , novissima expectabat : Macro intrepidus , opprimi senem injectu multæ vestis jubet , *discedique ab limino*. Sic Tiberius finivit , octavo & septuagesimo ætatis anno. *Cornel. Tacit. Annal. Lib. 6. Cap. 1.*

30 conspect & attentif dans ses discours.  
30 Il affectoit d'avoir la même vigueur &  
30 le même courage ; il s'efforçoit quel-  
30 quefois de paroître gai , & vouloit  
30 cacher sa foiblesse , dont tout le monde  
30 s'appercevoit. S'étant arrêté dans une  
30 maison de campagne auprès du Cap de  
30 Misene , on s'assura par une ruse très-  
30 subtile qu'il étoit près de sa fin. Un  
30 Médecin , nommé Charicles , prenant  
30 congé de Tibere , sous prétexte de quel-  
30 ques affaires qui l'appelloient dans sa  
30 patrie , lui tâta le pouls , sous le pré-  
30 texte de lui baiser la main. Tibere  
30 pénétra son dessein , & pour lui faire  
30 voir qu'il n'étoit point aussi mal qu'il  
30 le croyoit , il fit mettre la table , & y  
30 resta très-long-temps. Le Médecin ne fut  
30 point la dupe de cet artifice , & il  
30 assura Macron que Tibere ne vivroit pas  
30 encore deux jours. En effet , le lende-  
30 main ou le surlendemain on crut qu'il  
30 étoit mort ; tous les courtisans se ran-  
30 gerent en foule auprès de Caligula son  
30 successeur ; mais Tibere étant revenu  
30 de son évanouissement , la frayeur se  
30 répandit parmi eux. Caligula lui-même

« se regarda comme un homme condamné  
 « à la mort : mais Macron , sans paroître  
 « ému , fit retirer le monde , & commanda  
 « qu'on étouffât Tibere , en le chargeant  
 « de couvertures. »

Il semble , studieux ben Kiber , que le Ciel ne permit que Tibere revînt à la vie pendant quelques moments , que pour subir une mort véritablement digne de ses crimes ; la Justice divine en devoit une violente à un Prince cruel. Consideres que toujours le supplice est conforme au crime , & que c'est avec raison que je soutiens que non-seulement tous les tyrans & les mauvais Princes ont été punis , mais qu'ils l'ont été comme il convenoit qu'ils le fussent.

Pour faire paroître que la Providence proportionne le châtement à l'offense , la mort de Caligula en est une preuve encore plus frappante que celle de Tibere. Ce monstre , qui ne conserva de l'homme que la figure humaine , qui fut plus farouche qu'un lion , plus cruel qu'un tigre , mourut aussi comme une bête féroce poursuivie par des chasseurs , & acculée dans sa taniere. Il reçut trente coups par les

ains de Cherée , de Corneille Sabin & de plusieurs autres conjurés , avant d'expirer ; son ame sembloit être forcée d'animer son corps , malgré les coups mortels dont on le perçoit.

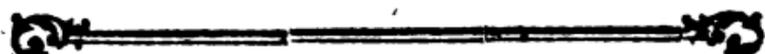
Néron , qui viola les droits les plus sacrés de la Nature , qui peu content de la mort de tant de ses sujets , se souilla de celle de sa propre mere , périt ainsi qu'il convenoit ; il fut obligé d'être lui-même son bourreau , & de violenter la Nature. Pour le punir de l'avoir outragée , ce malheureux , avant de mourir , se vit privé de l'Empire , & déclaré ennemi du peuple Romain. Il se cacha dans un souterrain rempli d'ordures , là il se perça lui-même ; mais sa lâcheté augmenta la durée de son supplice , & pour achever de mourir , il eut encore besoin d'un secours étranger.

Dioclétien fut obligé de s'empoisonner ; digne récompense de ses actions , & digne breuvage que le poison , pour désaltérer un tigre altéré de sang.

Domitien reçut sept coups de poignard avant de perdre la vie. Enfin , tous ces Empeteurs Romains , dont tu as nommé les cruautés , en ont été punis & punis sévé-

188 LETTRES CABALISTIQUES ,  
rement. Je viens actuellement aux autres  
Souverains dont tu as fait mention ; ce sera  
le sujet de ma première Lettre.

Porte-toi bien , & crains toujours la  
colère du Ciel.



## L E T T R E C X X V .

*Le Cabaliste Abukibak au studieux,*  
Ben Kiber.

**N**OUS avons vu jusqu'ici, studieux Ben  
Kiber, des marques sensibles de la justice  
divine dans la punition des Princes dont  
nous avons examiné, ou les malheurs , ou  
la mort tragique. Continuons à nous  
affermer davantage dans l'amour de la  
vertu & dans la haine du vice , en con-  
sidérant quel a été le triste sort des autres  
Souverains dont tu as fait mention.

Astyages, en suivant l'ordre que j'ai  
conservé jusqu'à-présent, est le premier  
qui se présente. En rappelant sa cruauté  
contre le fils d'Harpagè, tu aurois dû  
faire attention que ce fut ce même Har-

page qui le priva du Trône , & qui , du rang de Souverain , le réduisit pendant le reste de sa vie au misérable état de captif , cent fois plus triste pour un Roi , que celui de voir finir ses jours par le fer. Car enfin , la mort n'est qu'un mal léger , eu égard à l'esclavage ; & quel supplice n'est-ce pas pour un homme né pour commander , qui s'en est fait une douce habitude , & qui devient forcé d'obéir , & d'obéir sans cesse ? Le destin déplorable d'Astyages , porte avec lui des preuves évidentes de la convenance que le Ciel met entre la punition & le crime. Permits que je te rappelle ce que dit Hérodote à ce sujet , & tu y verras Dieu aveuglant un tyran , le livrant entre les mains d'un pervers à qui il avoit fait manger les membres d'un fils , & lui faisant regarder cet homme comme celui en qui il pouvoit se confier hardiment. » Astyages , dit *Hérodote* , fit prendre » les armes à tous les Medes ; & comme si » les Dieux lui eussent ôté le jugement , » il donna à Harpage la conduite de ses » troupes , ne se souvenant plus du traitement qu'il lui avoit fait. Véritablement » lorsque les Medes en furent venus aux

„ mains avec les Perfes , tous ceux qui  
 „ ignoroient le deffein d'Harpage , com-  
 „ battirent vaillamment ; mais ceux qui  
 „ le favoient , fe rangerent du côté des  
 „ Perfes , ou combattirent lâchement , ou  
 „ prirent d'eux-mêmes la fuite. . . Ainfi  
 „ Aftiages fut dépouillé de fon Royau-  
 „ me , après avoir regné trente-cinq ans ,  
 „ & fon inhumanité fut caufe que les  
 „ Medes qui avoient toujours regné dans  
 „ l'Asie au-delà du fleuve d'Halis , fi l'on  
 „ en excepte le temps que regnerent les  
 „ Scythes furent fix vingt ans fujets des  
 „ Perfes. Depuis les Medes fe repentant  
 „ de leur action , & de s'être trahis eux-  
 „ mêmes , fe révoltèrent contre Darius ;  
 „ mais ayant été vaincus dans une ba-  
 „ taille , ils furent une autrefois affu-  
 „ jettis (1) „

La punition de Phalaris fut encore plus  
 conforme à fes crimes que celle d'Aftya-  
 ges. Ce tyran fut mis dans le même tau-  
 reau de bronze où il avoit fait périr tant  
 d'infortunés ; ce monstre pouffa en mou-

(1) *Hift. d'Hérod. Tom. I. Liv. 1, pag. 124.*  
*de me fers de La Traduction de du Ryer.*

rant les mêmes mugissements qu'il avoit eu si souvent l'affreux plaisir d'entendre.

Mithridate fut obligé de se tuer lui-même ; encore sembloit-il que la mort fuyoit loin de lui pour accroître son supplice. L'usage qu'il avoit fait pendant sa vie du poison , lui devint funeste ; il ne put s'en servir pour achever sa misere. Il étoit juste que celui qui avoit baigné l'Asie du sang de tant de malheureuses victimes , l'arrosât du sien à son tour. Au reste , studieux ben Kiber, fais attention à une chose singuliere. Tous les Princes dont tu m'as parlé , qui se sont souillés du sang de leur famille , ont été forcés de se tuer eux-mêmes , pour que leur exemple apprit aux Souverains que ceux qui ont outragé la Nature , seroient forcés de violenter à leur égard cette même Nature. Néron & Mithridate furent obligés à se donner la mort : nous verrons dans les suites que la Providence a puni de la même maniere les Princes qui dans le Christianisme ont imité les forfaits des Payens.

Retournons aux Rois dont tu m'as parlé. Alexandre fut nécessité avant sa mort

de se défier de tous ses anciens amis & de ses plus fideles serviteurs ; juste punition des excès où il s'étoit porté contre quelques-uns , & des maux qu'il avoit causés à l'univers. Il avoit tourmenté des millions de personnes qui ne lui avoient jamais fait aucune offense ; il eut la douleur de voir qu'il ne pouvoit compter sur un seul de ses courtisans. Plutarque nous dépeint les craintes de ce Prince , qui après avoir bravé les Dieux & les hommes , donna dans la superstition la plus ridicule , se livra aux Astrologues , aux Prêtres , aux Devins , & n'eut plus un seul sujet auquel il osât se fier. Après tant de peines & d'inquiétudes , digne récompense de celles qu'il avoit causées à l'Asie , il mourut du poison que lui donnerent quelques-uns de ses Généraux , perdit la vie , l'Empire & la satisfaction de pouvoir le laisser à un de ses fils. Le Ciel voulut sans doute que tant de Royaumes , pris injustement , ne fussent point le partage de la famille d'un usurpateur.

Presque tous les Princes qui recueillirent la succession d'Alexandre , & qui , après plusieurs crimes , la partagerent  
entr'eux

entr'eux, n'eurent point un sort plus heureux que celui de leur maître.

Les Souverains d'Israël qui donnerent dans le crime, furent punis aussi sévèrement que ceux des autres peuples. La mort d'Hérode devoit faire comprendre aux mauvais Princes qu'un Roi haï de ses sujets, est au milieu des grandeurs l'homme le plus infortuné du monde. Il est dévoré par la crainte, par la vanité, & ces deux passions s'emparent entièrement de son cœur; il est tourmenté par toutes les choses qui servent à le maintenir sur le Trône. Ses sujets deviennent-ils riches, leurs richesses l'allarment & lui causent de l'ombrage; montrent-ils de la gaieté, il se figure qu'ils se réjouissent dans l'espoir d'un prochain changement dans le Gouvernement; paroissent-ils tristes, leur douleur lui paroît un pronostic fâcheux des suites de leur mécontentement, il croit déjà les voir prêts à se révolter. Enfin, un tyran n'est pas seulement tourmenté par les actions les plus innocentes & par les discours les plus indifférents, mais il craint ce qu'on dira, ou ce qu'on fera après sa mort; cette incertitude est pour lui un

supplice cruel. Les derniers moments d'Hérode en fournissent une preuve évidente : ce barbare Prince, inquiet de ce qu'il sentoit que le peuple se réjouiroit de sa mort, & ne pouvant souffrir une idée aussi mortifiante, forma le dessein de mettre en pleurs la Judée entière. Le jour de son trépas il fit venir dans son Palais les plus grands Seigneurs du Royaume, & ordonna à sa sœur de les faire mourir dans l'instant qu'il rendroit le dernier soupir. Le Ciel ne permit point qu'une pareille cruauté eut lieu, & le monstre qui vouloit qu'on l'exécût, eut la douleur avant de mourir, de connoître qu'elle ne seroit point effectuée, & que sa mémoire en seroit plus exécration au peuple, dont la joie seroit plus vive.

Catilla mourut ainsi qu'il convenoit à un Prince de son caractère ; il avoit eu la férocité d'un lion, sa fin fut celle d'une bête monstrueuse dont le Ciel délivre les hommes. Il fut suffoqué dans son lit par la quantité de vin qu'il avoit bu ; il trouva dans ses débauches la punition de tous ses crimes.

La mort de Pierre le cruel fut digne

de la conduite qu'il avoit tenue pendant son regne ; mais la Justice Divine crut devoir auparavant lui faire sentir les peines les plus dures pour venger le sang de son neveu qu'il avoit fait périr. Un Historien moderne a donné un portrait assez fidele des malheurs de ce Prince, ainsi que de sa fin tragique. „ Pierre ( 1 ) ayant „ pris avec lui, dit-il, D. Ferdinand de „ Castro, son ami fidele, & quelques autres d'entre les siens qui lui étoient le plus attachés, sortit du château, lui douzieme, à la faveur des ténèbres de la nuit, pour voir s'il pourroit surprendre, ou forcer quelque poste du mur dont on avoit environné Montiel, moins fort, ou moins bien gardé que les autres. A peine avoit-il fait quelques pas dans un chemin qui conduisoit de la forteresse à la circonvallation, que sa marche fut découverte par le Begue de Villaine, Officier François, qui, suivi d'une grosse troupe de gens aussi résolus que lui, l'arrêta, lui demanda son nom, & le mit en néces-

( 1 ) *Le P. d'Orléans, Révol. d'Espagne, tom. II. pag. 52.*

„ sité de lui dire qui il étoit en se rendant  
„ son prisonnier , & le priant de ne le  
„ pas livrer entre les mains de son enne-  
„ mi ; il ajouta aux prieres des promesses  
„ capables de l'intéresser à procurer son  
„ évafion. Le Begue l'assura que Henri  
„ ne sauroit rien , au moins par lui , qu'il  
„ fut tombé entre ses mains , & l'amena  
„ dans son logis avec ceux qui l'accom-  
„ pagnent. Il y avoit demeuré une heure  
„ fans qu'il eût paru que personne eût été  
„ averti de son aventure , lorsqu'on vit  
„ Henri entrer dans la chambre , en de-  
„ mandant avec des paroles injurieufes ,  
„ où il étoit. Pierre n'attendit pas qu'on  
„ le découvrit , & répondant à la fierté &  
„ aux injures de son adverfaire avec une  
„ fierté égale , & des paroles encore plus  
„ piquantes , il fut frappé par son rival  
„ d'un coup de poignard au visage. Dom  
„ Pierre , blessé & couvert de sang , se  
„ jette avec fureur sur Dom Henri ; tous  
„ deux ils se prirent au corps , & tom-  
„ berent l'un & l'autre par terre. Henri se  
„ trouva sous son ennemi ; qui se mettoit  
„ en devoir de se saisir d'une dague pour  
„ le percer , si le Vicomte de Rocabertin

„ n'eût pris par le pied le plus foible, &  
 „ ne l'eût fait tourner sur l'autre. Henri  
 „ ne perdit point de temps, & profitant  
 „ de son avantage, tira une petite épée  
 „ qu'il portoit, & lui en donnant au  
 „ travers du corps, le laissa mort sur le  
 „ carreau. C'est ainsi que raconte ce fait,  
 Froissard, Auteur contemporain, qui dit  
 la vérité quand il la fait, & qui assure avoir  
 été bien informé de celle-là.

Philippe II. fut bien puni, & pendant  
 sa vie, & dans ses derniers moments,  
 des cruautés que lui & ses Généraux  
 avoient commises; il eut la douleur de  
 voir tous les projets qu'il avoit formés  
 durant si long-temps contre la France,  
 dissipés & évanouis. Ceux qu'il fit contre  
 l'Angleterre, ne furent pas plus heureux,  
 & lui coûtèrent la perte entière de la plus  
 belle & de la plus magnifique flotte qu'on  
 eût jamais vue. Enfin, les Hollandois  
 étoient déjà si puissants dans les dernières  
 années de sa vie, qu'il comprit qu'il  
 devoit regarder les pays qu'ils occupoient  
 comme perdus pour l'Espagne. Quelle  
 dure & cruelle mortification pour un  
 Prince aussi fier & aussi vaniteux que lui !

Après tant d'infortunes, il mourut abhorré des Hollandois, détesté de tous les honnêtes gens, & peu aimé de sa famille. Ce qu'il y eut de plus malheureux pour lui, c'est qu'il connut toute la haine qu'on lui portoit; supplice ordinaire qu'éprouvent les tyrans, & qui augmente à mesure que leurs cruautés s'accroissent.

L'infemale Médicis mourut comme une enragée; sa fin fut conforme au reste de sa vie. Elle avoit égalé la malice, la fourbe, l'injustice des Démons; elle imita leur endurcissement, & après avoir outragé le Ciel pendant tout son regne, elle termina sa vie par les blasphèmes les plus horribles. Elle combla la mesure de ses crimes, & les supplices de ce monde n'étant pas assez cruels pour punir ses forfaits, Dieu lui infligea dans l'autre des châtimens éternels. Le peuple servit d'interprète aux jugemens du Ciel, & refusa la sépulture au corps d'une Reine dont l'ame étoit dans les enfers. L'Auteur du Journal de Henri III. m'apprend toutes ces particularités, si dignes d'être conservées à la postérité, & si propres à exhorter les Princes à la vertu, en leur mon-

trant quelle est la haine que les peuples  
 portent aux tyrans. „ Ceux, dit-il ( 1 ),  
 „ qui l'approcherent de près en sa ma-  
 „ ladie, eurent opinion que le déplaisir  
 „ qu'elle avoit pris de ce que son fils  
 „ avoit fait, lui avoit avancé les jours,  
 „ non pour l'amitié qu'elle portât aux  
 „ deux Princes occois, lesquels elle aimoit  
 „ à la Florentine, c'est-à-dire, pour s'en  
 „ servir; mais pour ce que par-là elle  
 „ voyoit le Roi de Navarre son gendre  
 „ établi, qui étoit tout ce qu'elle crai-  
 „ gnoit plus au monde, comme celle  
 „ qui avoit juré sa ruine par quelque mo-  
 „ yen que ce fût. Toutefois le peuple de  
 „ Paris eut opinion qu'elle avoit donné  
 „ consentement ou occasion à la mort des  
 „ deux Princes Lorrains, & disoient les  
 „ Guisards que si on apportoit le corps  
 „ à Paris pour l'aller enterrer à Saint De-  
 „ nis, au sépulchre magnifique, que de  
 „ son vivant elle avoit bâti à elle & au  
 „ feu Roi Henri son mari, qu'ils le traî-  
 „ neroient à la voyrie, ou le jetteroient  
 „ dans la riviere. Voilà pour le regard

( 1 ) Journal de la Vie de Henri III. pag. 1034

„ de Paris. Pour le regard de Blois où  
 „ elle étoit adorée & révérée comme la  
 „ Junon de la Cour, elle n'eut plutôt  
 „ rendu le dernier soupir, qu'on n'en fit  
 „ non plus d'état que d'une chevre morte.  
 „ Quant au particulier de sa mort, le  
 „ désespoir & la violence y ont été remar-  
 „ qués, comme en une fin très-miséra-  
 „ ble, conforme à sa vie. „

Les enfants de la Médicis périrent tous malheureusement, & leur mort fut un châtement visible de leurs crimes. François II, qui, par son imbécillité & ses basses inclinations, avoit favorisé l'ambition & les mauvaises manœuvres de sa mere, mourut, à ce que les Historiens prétendent, par le poison que lui donna son Chirurgien. Quelques-uns disent que la Médicis fut elle-même le principal auteur de ce crime. „ Sa mort, dit Mezeray (1), „ arrivée favorablement pour les Princes „ & pour les Montmorenci, donna occasion à leurs ennemis de dire qu'elle avoit „ été avancée par Ambroise Paré, son

(1) Abrégé de l'Hist. de France, Tom. VI. p. 62. par Mezeray.

„ Chirurgien , qui étoit créature du Con-  
 „ nétable , & qu'il avoit coulé du poison  
 „ dans la fistulle de son oreille. D'autres ,  
 „ mais long-temps après , ayant reconnu  
 „ l'ambition perverse & la conduite de  
 „ la Reine Catherine de Médicis , la soup-  
 „ çonnerent de ce crime , aussi bien que  
 „ de la mort du Dauphin François son  
 „ beau-frere , & de celle de Charles IX.  
 „ son second fils. „

Quoi qu'il en soit , studieux ben Kiber ,  
 la fin de François II. fut très-malheu-  
 reuse , celle de son frere & son successeur  
 Charles IX. ne le fut pas moins. Les His-  
 toriens sont également partagés sur ceux  
 qu'on doit accuser de l'avoir empoisonné ;  
 mais ils conviennent tous qu'il le fut. Les  
 uns attribuent ce crime à son Maître d'hôtel ;  
 les autres en chargent encore la Médicis  
 sa mere. La premiere de ces accusations  
 se trouve dans un Historien assez exact.  
 „ Le Roi , dit-il , fut dangereusement ma-  
 „ lade , & ceux qui le connoissoient parti-  
 „ culièrement , en disoient à l'oreille  
 „ deux causes. La premiere étoit sa course  
 „ précipitée de Paris à Orléans pour voir  
 „ la belle Marie Touchet , sa maîtresse. „

» & la seconde , le poison qu'il prétendoit  
 » lui avoir été donné par son Maître-d'hô-  
 » tel la Tour , frere puîné du Maréchal  
 » de Rets , & de l'Evêque de Paris » ,

Quant à l'accusation qui regarde la Mé-  
 dicis , elle est inférée dans des Lettres qui  
 furent écrites quelque temps après la mort  
 de Charles IX. qui fut encore trop douce  
 pour ses crimes , & si la Providence pou-  
 voit être taxée d'injustice dans ses juge-  
 ments , ce seroit d'avoir fait périr par une  
 mort aussi peu cruelle l'Auteur de l'abomi-  
 nable massacre de la Saint Barthelemi.  
 Sans doute qu'elle punit sévèrement dans  
 l'autre monde un Prince barbare , qu'elle  
 traitoit aussi doucement dans celle-ci. Il  
 est vrai qu'on doit regarder comme une  
 punition bien sensible de quitter la vie &  
 le Trône dans un âge aussi jeune que  
 celui de ce Roi.

La fin de Henri III. paroît beaucoup  
 plus convenable à ses crimes , que celle  
 de Charles IX. aux siens. Ce Monarque  
 n'étant encore que Duc d'Anjou , avoit  
 beaucoup contribué à la journée de la St.  
 Barthelemi ; il s'étoit joué tour à tour  
 des Catholiques & des Protestants. Avant

sa mort, il eut la douleur de se voir chassé de sa capitale, obligé de recourir à la clémence de ses ennemis, & de se servir des gens qu'il avoit outragés pour réduire au devoir ceux pour qui il avoit eu mille basses complaisances. Enfin, après tant de peines & de chagrins, il fut assassiné par un Moine, & succomba sous la main d'un fanatique; digne mort d'un Prince, qui pendant toute sa vie avoit favorisé & fomenté la superstition! Mais il y a plusieurs autres circonstances bien plus frappantes dans sa fin, & qui marquent bien mieux les sages décrets de la Providence. On les y découvre avec autant d'étonnement que d'admiration; c'est par le récit de ces circonstances sur lesquelles les Princes devroient bien réfléchir que je finirai ma Lettre.

» Mort du Roi Henri III, dit un Histo-  
 » rien, au même lieu, au logis même,  
 » à l'heure même, le Roi revenant de la  
 » garde-robe, comme il faisoit quand il  
 » fut tué, le massacre de la Saint Bar-  
 » thélemi avoit été conclu: le pauvre  
 » Roi, qu'on appelloit Monsieur, alors  
 » présidoit au Conseil le premier jour

204 LETTRES CABALISTIQUES ,  
„ d'Août 1572 dans la même chambre , 2  
„ la même heure , qui étoit huit heures  
„ du matin , le déjeuner qui étoit de  
„ trois broches de perdreaux , attendant  
„ les conspirateurs de cette maudite ac-  
„ tion „.

Je te salue , studieux ben Kiber.

---

### LETTRE CXXVI.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

**R**IEN ne marque plus la vanité humaine , sage & savant Abukibak , que les termes fastueux qu'elle a inventés pour flatter l'orgueil des Grands. Les titres de *Majesté*, d'*Altesse*, de *Grandeur*, d'*Eminence*, d'*Excellence*, &c. paroissent aussi ridicules aux yeux d'un Philosophe , qu'ils conviennent peu ordinairement aux personnes à qui on les donne. Comment un Roi, ou un Prince , borgne , bossu , boiteux , d'une figure très-ignoble & très-basse , peut-il souffrir qu'on s'adresse sans cesse à *Son Altesse*, à *Sa Majesté*? N'est-ce pas se moquer d'un homme en face , que de

se servir d'une expression, qui, par un contraste marqué, rend plus sensible sa laideur ?

Les Princes ne se sont pas contentés de vouloir être regardés comme réunissant en eux l'individu de plusieurs personnes. Le plurier *vous*, au lieu de *tu* ne les a point assez flattés ; ils ont laissé l'honneur vulgaire de se rendre double, aux Gentilshommes & aux bourgeois, & ont inventé quelque chose de plus particulier. Si les anciens Empereurs Romains retournoient dans ce monde, ils seroient bien surpris de ne trouver que les seuls paysans qui leur parlassent comme on leur parloit autrefois dans Rome, & qui leur disent : *César, que veux-tu, que demandes-tu ?* Ils seroient encore bien étonnés lorsqu'un Gentilhomme se scandaliseroit s'ils venoient par hazard à lui parler au singulier ? & s'ils oublioient que les Modernes ont fait une des loix les plus essentielles de la politesse de n'employer jamais que le plurier. Sans doute que faisant attention à la folie & à l'orgueil des hommes, ils penseroient que ceux d'aujourd'hui doivent avoir beaucoup moins de mérite que ceux d'autrefois, puisqu'ils ont besoin de recourir

à de pareilles sottises, pour se distinguer  
& pour s'élever au-dessus du commun ;

Je crois cependant, sage & savant Abukibak, que ces Romains se recrieroient moins contre l'usage de traiter un homme ainsi que s'il étoit double, que contre celui de lui donner des noms qui ne devroient être destinés qu'à désigner les attributs de la Divinité. César ne prit jamais que le titre de Général, *imperator*. Il n'eut point l'insolence de souffrir qu'on le nommât *Monseigneur*, *Dominus* : il ne regardoit point les Romains comme des esclaves ; & il est aussi lâche que surprenant de voir un homme libre appeller l'autre son *Seigneur*.

Comment peut-on, sage & savant Abukibak, n'être pas saisi d'indignation, lorsqu'on voit un Ecclésiastique qui prêche sans cesse l'humilité ; qui déclame contre l'orgueil, exiger qu'on lui prodigue les titres d'*Eminence* & de *Grandeur* ? N'est-ce pas demander non-seulement que les hommes s'avilissent & se dégradent entièrement, mais encore qu'ils mentent impunément & qu'ils trahissent leur pensée ? On traite ce Cardinal d'*Eminence*. Hé,

Qu'a t-il donc fait qui doive lui obtenir le fastueux nom d'*Eminent* ? Il n'a rien fait, ou du moins rien qui soit digne de l'estime & de l'attention des honnêtes-gens ; mais il est neveu d'un Pape ou fils d'un Duc Italien. Hé quoi ! A-t-on nécessairement des qualités *éminentes*, parce qu'on est né dans une certaine famille ? J'aurois passé cette idée folle aux Payens, qui se figuroient que leurs Divinités venoient faire de temps en temps quelque cocus sur la terre ; mais aujourd'hui où l'on est fermement persuadé que le sang des Dieux ne se mêle plus avec celui des hommes, peut-on penser que la naissance la plus relevée puisse par elle-même, & sans aucun autre secours, communiquer les qualités qu'il faut pour rendre un homme *éminent* ? L'expérience n'apprend que trop le contraire ; & si on tutoyoit sous les grands Seigneurs qui n'ont aucun mérite, le singulier dans toutes les Cours seroit bien plus d'usage que le plurier.

Je ne comprends pas comment l'on s'éclate point de rire quand on appelle *Votre Grandeur*, un petit Prélat, à peine haut comme un pygmée, dont l'esprit n'est

pas plus d'étendue que le corps , & qui pour paroître plus respectable , se hausse sur la pointe des pieds , se grandit d'un pouce , & n'en justifie pas davantage le titre de *Grandeur* , ni le mensonge de celui qui le lui donne.

L'envie d'être honoré par des termes fastueux , s'étend jusques chez les Moines. Ces gens , au milieu de la crasse & de l'ignorance , n'en ont pas moins de vanité. Un gros Prieur , dont tous les talents consistent à bien boire , veut être appelé *Révérance* ; un simple Moine exige aussi d'être traité de *Révérènd*.

S'il y a quelque chose dans la Nature qui mérite d'être révére ; à coup sûr ce n'est pas un moine. Peut-on n'être pas indigné de voir donner des titres respectueux à des gens qui les méritent aussi peu ? Si les hommes disoient *le Révèrend Descartes* , *le Révèrend Newton* , *le Révèrend Locke* , j'approuverois qu'ils donnassent cette épithete respectable à des noms qui le sont infiniment ; mais je gémis de leur foiblesse ou de leur aveuglement , lorsque je les entends nommer *le Révèrend Pere Placide* , *le Révèrend Pere*

*Bonaventure, le Révérend Pere Théodase.*

Qu'ont fait tous ces gens-là pour obtenir des marques d'honneur, qu'on n'accorde point aux plus grands Philosophes? Ils ont ravalé l'humanité, & l'ont rendue aussi méprisable que les autres l'ont illustrée & élevée au-dessus de la foible raison qui a été accordée aux mortels, & qui, peut-être chez bien des hommes, n'a pas des privilèges considérables sur l'instinct des autres animaux.

Les assurances ou plutôt *les formules de respect*, si j'ose me servir de ce terme qu'on a introduites dans le commerce épistolaire, ne sont pas moins ridicules & moins remplies d'orgueil, que les titres dont on se sert dans la conversation. On mesure ordinairement le mensonge qu'on écrit à la fin d'une lettre, à la naissance & aux emplois de celui à qui on l'envoie. Si l'on écrit à un Prince, ce mensonge est conçu en termes pompeux. On lui proteste qu'on est *avec un profond respect son très-humble & très-obéissant serviteur*. Si c'est à un Seigneur titré, on ôte le *profond*; le *respect* reste toujours. Si c'est à une personne d'une plus basse condition,

210 LETTRES CABALISTIQUES ,  
on change le substantif en adjectif : on est  
avec un respectueux attachement , son très-  
humble ; &c. Dans toutes ces différentes  
formules , le respect ne manque jamais ;  
il s'y trouve toujours en apparence sous  
différentes formes ; mais la bouche dément  
presque toujours ce que la main écrit ,  
& l'on méprise ordinairement dans le fond  
du cœur l'homme à qui l'on proteste ,  
avec une fausseté infame , que l'on est  
son très-humble , très-obéissant & très-affec-  
tionné serviteur.

La maniere d'écrire les lettres met le  
comble à la folle vanité des Grands. Ils  
exigent qu'on laisse en blanc les trois  
quarts de la premiere feuille , & la moitié  
des autres. Voilà en vérité un plaisant  
honneur ! Je le trouve aussi singulier qu'in-  
fructueux. Jusqu'où ne va point l'orgueil  
des hommes , & que ne font-ils pas pour  
le satisfaire ? Ils ont trouvé le moyen de  
le flatter agréablement par une demi-feuille  
de papier blanc ; c'est tirer parti du néant ,  
c'est en faire quelque chose de réel. Si  
dans ce papier , vuide de caracteres , on  
avoit tracé quelques mots qui pussent  
avoir seulement quelque léger rapport

avec les bonnes qualités qu'ont ceux à qui l'on écrit, je ne m'étonnerois pas qu'ils se crussent honorés; mais que le seul papier produise un pareil effet, cela me paroît si bizarre; que je ne désespere pas que les grands Seigneurs n'exigent à l'avenir, lorsqu'on leur dédicera des Livres, qu'on ne mette que le *Monseigneur* à la tête de la Dédicace, & le *très-humble*, &c. à la fin. Tout le reste sera en blanc, & plus il y aura de feuilles, plus l'Épître sera respectueuse. Si cette mode a jamais lieu, elle ne laissera pas que de produire un grand bien; les Auteurs seront dispensés de prodiguer tant de fades & fausses louanges; de se déshonorer, en mentant à la face de l'Univers, & de rendre méprisable les Belles-Lettres, par l'indigne prostitution qu'ils en font.

Est-il rien de plus affligeant pour le peu de Savants qui pensent d'une manière convenable, que de voir la plupart de leurs confreres louer à perte de vue le génie d'un Seigneur, qui n'est qu'un imbécille, élever jusqu'au Ciel la science d'un Magistrat qui fait à peine lire; la

212      LETTRES CABALISTIQUES,  
probité d'un courtisan qui ne connut jamais la bonne foi, la valeur d'un Officier général, dont la bravoure n'a paru que dans la galerie de Versailles, qui ne fit de campagne que dans les ruelles, & qui s'est élevé jusqu'aux premiers grades militaires par le canal de deux ou trois femmes ?

Je croirois oublier, sage & savant Abukibak, ce que je trouve de plus absurde & de plus inutile dans les lettres, dans les placets & dans les Epîtres dédicatoires, si j'oubliois cette tirade de noms, de titres, de qualités & d'emplois, dont on ne manque jamais de faire mention. Un Seigneur seroit offensé, si l'on ne faisoit une juste énumération de tout ce qui peut flatter son orgueil. Ecrire simplement à *Monsieur le Duc de \*\*\** est une faute considérable dans tous les pays, surtout en Allemagne. Dût-on envoyer une lettre aussi large qu'un *in-folio*, il faut placer sur l'enveloppe huit noms de Baptême, & trente-deux de terres, sans compter douze charges, tant grandes que petites, dont on doit faire mention.

Il est bien peu de Seigneurs qui pen-

sent d'une maniere aussi sensée que Phi-  
 lippe II. Roi d'Espagne. Ce Prince, quel-  
 que fier & quelque hautain qu'il fût ,  
 comprit parfaitement le ridicule de l'éta-  
 lage d'une foule de titres ; il voulut don-  
 ner de lui-même l'exemple à ses sujets ,  
 & leur apprendre à retrancher la super-  
 fluité de ces noms accumulés. „ Il fit pu-  
 „ blier cette célèbre ordonnance de 1586 ,  
 „ intitulée *Pragmatica* , où il commande  
 „ à tous ceux qui auront à lui écrire , de  
 „ ne mettre point à la tête de leurs lettres  
 „ d'autre titre que *Senor* , d'autre compli-  
 „ ment à la fin que cette formule , *Dios*  
 „ *guarda la Católica Persona de Vuestra Ma-*  
 „ *gestad* , & puis la signature toute simple ,  
 „ c'est-à-dire , le nom seul de celui qui  
 „ écrira , sans le cortège de *très-humble &*  
 „ *de très-obéissant sujet & serviteur* , & pour  
 „ soufcription ces mots : *Al Rei nuestro*  
 „ *Senor*. Cabrera dit que Philippe fit cette  
 „ ordonnance pour empêcher que l'am-  
 „ bition & la flatterie ne vinssent à usur-  
 „ per les titres divins ; & que pour don-  
 „ ner l'exemple à ses sujets , il ne s'ap-  
 „ pelloit dans toutes les provisions &  
 „ les Lettres-Patentes que *Dom Philippe* .

„ &c. sans perdre les surnoms de *Magnifique*, de *Triomphant*; d'*Invincible*, dont  
 „ avoient usé ses prédécesseurs les Rois  
 „ Alfonse VI. & VII. (1). „

Il paroît étonnant, sage & savant Abukibak, que ce soit un Roi, & un Roi Espagnol qui donne à tous les hommes un exemple d'humilité; mais je crois qu'il faut considérer l'ordonnance de Philippe II. comme un règlement, ne provenant uniquement que d'une raison éclairée. Ce Roi sentoit combien les titres de *Victorieux*, de *Triomphant*, &c. étoient quelquefois déplacés dans la personne de certains Princes. Il étoit lui-même dans le cas, comment auroit-il pu se regarder comme victorieux, dans le temps que les François l'avoient battu, que les Hollandois avoient secoué son autorité, que sa flotte étoit périée sur les côtes d'Angleterre, & que la fortune enfin sembloit vouloir saisir toutes les occasions de le mortifier? Il étoit trop politique pour rechercher des titres qui ne servoient qu'à

(1) *Tacite*, avec des Notes Historiques & Politiques, par Amelot de la Houffaié, Tom. I. pag. 69. Note 20.

rappeller ses infortunes. Dire à un homme qui vient d'être battu, qu'il a vaincu son ennemi, c'est augmenter ses douleurs par une sanglante ironie. Attribuons donc la modération de Philippe II. plutôt à la politique qu'à l'humilité : cette première qualité entroit bien plus dans son caractère que la dernière : on pourroit même dire qu'elle lui fut inconnue.

Je te salue. Porte-toi bien.

---

 L E T T R E C X V I I .

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

**O**N parle souvent des années climatiques ; on assure qu'elles sont plus dangereuses que les autres. Bien des Modernes soutiennent cette opinion qu'ils ont puisées dans les anciens, qui en général, ont été persuadés qu'il y avoit des temps fixes & marqués dans la vie humaine, beaucoup plus périlleux que les autres. Je ne fais, sage & savant Abukibak, si ce sentiment est aussi insoutenable que le

216      LETTRES CABALISTIQUES ,  
prétendent plusieurs Savants ; il me paroît  
qu'ils n'apportent aucune raison décisive  
pour le détruire. Ils disent , il est vrai ,  
des choses fort probables ; mais ceux qui  
soutiennent les années climatériques , leur  
en objectent plusieurs qui ne sont pas  
moins vraisemblables ; ainsi ces différentes  
opinions peuvent être regardées comme  
douteuses.

Quoique je n'ajoute aucune foi , sage  
& savant Abukibak , aux années climaté-  
riques , cependant je ne regarde point  
comme des gens foibles & crédules ceux  
qui sont persuadés de leur danger. Ne  
voyons-nous pas évidemment qu'il se fait  
dans les hommes , ainsi que dans bien  
d'autres animaux , certaines révolutions  
périodiques ? Les dents changent , la barbe  
croît , la voix augmente dans un temps  
fixe. Or , s'il arrive au terme d'un nom-  
bre d'années des changements notables qui  
n'ont jamais lieu au-delà de ce terme ,  
pourquoi ne croira-t-on pas que le corps  
humain est plus sujet à des maladies dans  
certains temps limités & marqués , que  
dans d'autres ?

Lorsque j'admets la croyance des années  
climatériques ,

climatériques , je la fonde uniquement sur une preuve dont nous voyons l'expérience journaliere , & je rejette comme une vision cornue , & qui ne peut entrer que dans l'esprit d'un Astrologue , la prétendue communication qu'on veut qu'il y ait entre le corps humain & les influences célestes , par des moyens extraordinaires , & qui nous sont cachés. Etablir un pareil système , c'est détruire le pouvoir & la direction du Créateur sur la créature. Les hommes sont forcés absolument à suivre les influences des astres , ils n'ont plus aucune liberté ; il faut qu'ils se déterminent selon l'impression qu'ils reçoivent de Jupiter , de Mars , de Vénus , &c. ou que Dieu détruise à chaque instant l'ordre naturel des choses , & dérange par un miracle le cours de la nature. Soutenir une pareille hypothese , sage & savant Abukibak , c'est extravaguer , c'est avoir perdu le sens commun , c'est enfin raisonner comme un Astrologue. L'Auteur de *l'Art de penser* , n'a-t-il pas raison de dire

„ il y a une constellation dans le Ciel ,  
 „ qu'il a plu à quelques personnes de nom-  
 „ mer *Balance* , & qui ressemble à une

„ balance , comme à un moulin à vent.  
 „ La balance est le symbole de la Justice;  
 „ donc ceux qui naîtront sous cette constel-  
 „ lation , seront justes & équitables.  
 „ Il y a trois autres Signes dans le Zodia-  
 „ que , qu'on nomme l'un le *Belier* ,  
 „ l'autre le *Taureau* , & l'autre le *Capri-*  
 „ *corne* , & qu'on eût pu aussi bien ap-  
 „ peller , *Eléphant* , *Crocodile* & *Rhinocé-*  
 „ *éros*. Le Belier , le Taureau & le Capri-  
 „ corne sont des animaux qui ruminent ;  
 „ donc ceux qui prennent médecine lors-  
 „ que la Lune est sous ces constellations ,  
 „ sont en danger de la revomir. Quel-  
 „ ques extravagants que soient ces raison-  
 „ nements , il se trouve des personnes  
 „ qui les débitent , & d'autres qui s'en  
 „ laissent persuader (1). „

On ne sauroit , sage & savant Abukibak , démontrer avec plus de force & plus d'évidence le ridicule de l'Astrologie judiciaire , & par conséquent de la prétendue influence des astres sur les hommes. Ce n'est donc point sur un système aussi faux & aussi absurde que j'établis la possi-

(1) *L'Art de penser , ou la Logique*, 1. Discours prélimin. pag. 3.

bilité du danger des années climatériques , c'est sur des révolutions internes qui se font dans le corps humain , & qui arrivent toujours dans un temps fixe & marqué. Lorsque ces révolutions sont trop violentes , ou qu'elles ont lieu chez les gens dont la santé n'est ni ferme ni vigoureuse , elles leur causent des maladies très-considérables , & quelquefois les privent de la vie.

Les Anciens , qui craignoient infiniment l'approche des années climatériques , prétendoient que leur crainte étoit fondée sur l'expérience & l'examen qu'ils en avoient faits ; c'est pourquoi ils nommèrent ces années dangereuses , climatériques , à cause du mot Grec *Clima* , qui signifie *Echelle* ou *Degré*. Ils prétendoient marquer par-là qu'elles sont limitées & arrangées en terme de degrés très-difficiles à monter. Ils mettoient dans ce rang la septième année , la quatorzième , la vingt-unième , la vingt-huitième , la trente-cinquième , la quarante-deuxième , la quarante-neuvième : enfin toutes celles qui tomboient sur le nombre *sept*.

Il est difficile , sage & savant *Abukibak* ,

que la superstition chez le peuple n'entre pas pour quelque chose dans les causes secrètes qu'il ne peut deviner. Aussi presque tous les anciens ; frappés des maux qu'ils avoient observé arriver dans les années septièmes, ont voulu attribuer à des vertus occultes ( 1 ) & à des mystères Pythagoriciens , ce qui n'étoit qu'une suite de certaines révolutions , aussi naturelles que celles qui arrivent infailliblement aux plantes & aux arbres dans le cours d'une seule année. Ils prétendoient que le nombre trois étoit d'une grande efficacité , & que celui de vingt-un , qui étoit composé de trois fois sept , étoit encore plus considérable. Le quarante-neuvième avoit encore une vertu plus grande provenant de sept fois sept ; mais l'année la plus à craindre de toutes ,

( 1 ) *Senèque place les causes des années climatériques parmi les secrets les plus cachés de la Nature ; il croit qu'il est aussi difficile d'en deviner la raison , que de savoir celle du flux & du reflux de la mer. Licet nescias , quæ ratio Oceanum effundat ac revocet : quare septimus annus ætatis signum imprimat : quare latitudo porticûs ex remoto spectantibus , non servet proportionem suam , sed ultima in angustias coeant , & columnarum novissime intervalla junguntur : quid sit quod genuinorum conceptum separet , partium jungat Senec. de Benefic. Lib. VII. Cap. I.*

Étoit la *soixante-troisième*, parce qu'elle contenoit & rassembloit l'efficacité de toutes les autres nombres, étant composée de *trois fois vingt-un*, ou de *neuf fois sept*, ou de *sept fois neuf*, qui, selon les Pythagoriciens, étoient des nombres très-recommandables, & dont la vertu étoit fort opérante. Julius Firmus Maternus nous apprend que dès qu'un homme approchoit de la *soixante-troisième* année, il avoit grand soin de ménager sa santé, attendant de jour en jour quelque maladie imprévue. Aulugelle fait mention d'une Lettre que l'Empereur Auguste écrivit à un de ses amis pour lui apprendre le plaisir qu'il ressentoit d'avoir passé, sans aucune incommodité, la plus dangereuse des années climatériques, & d'être entré dans la *soixante-quatrième*. Il ajouta qu'il la regarde comme celle d'une seconde naissance.

Les Anciens citoient les morts de plusieurs grands hommes, arrivées à leur *soixante-troisième* année, entr'autres celle d'Aristote (1). Peut-être que si nous exa-

(1) Athenas vero concessisse secundo anno centésimæ undecimæ Olympiadis; atque in Lyceo tredecim annos docuisse, ac demum perexisse

222 LETTRES CABALISTIQUES ,  
 minions aujourd'hui avec autant d'at-  
 tention qu'eux, ce qui arrive dans les  
 années climatériques, verrions-nous que  
 ce n'étoit pas sans fondement qu'ils pré-  
 tendoient appuyer leur opinion de l'expé-  
 rience. Je fais, sage & savant Abukibak,  
 qu'on peut répondre aux exemples qu'on  
 citeroit de gens morts, ou incommodés  
 dans les années climatériques, que dans  
 tous les temps les hommes sont sujets  
 à être malades & à mourir; qu'au sur-  
 plus, quand il seroit vrai qu'on vérifieroit  
 qu'il en meurt plus dans certaines années  
 que dans d'autres, il faudroit attribuer cela  
 au hazard. J'oppose à cette réponse, qu'il  
 est vrai que les hommes meurent dans tous  
 les temps; mais qu'il reste toujours à sa-  
 voir pourquoi ils finissent plutôt leur vie,  
 & sont plus sujets à des maladies dans cer-  
 taines années fixes & réglées? Dire que  
 c'est le hazard qui en est la cause, ce n'est  
 rien dire; il n'est aucune difficulté que l'on  
 ne résolve de cette manière, si c'est la ré-  
 solution, que de n'apporter aucune raison.  
 Chalcidem tertio anno centesimæ quartæ decimæ  
 Olympiadis, morboque periisse, cum esset anno-  
 rum ferme sexaginta trium. *Diogen, Laert. de  
 Vit. Dogm. Clar. Philosoph, Lib. V. Segm. 10.*

On n'est point en droit de rejeter les incommodités des années climatériques sur l'âge avancé , puisqu'il y en a dans la jeunesse. On ne peut en attribuer le danger à l'ardeur de la jeunesse , puisqu'il y en a dans la vieillesse , dans l'âge mûr , dans l'âge mitoyen , dans l'âge le plus fort & le plus vigoureux. On ne sauroit chercher la cause du danger de ces années dans l'intempérance de l'air , dans la différence des climats , puisque dans tous les pays , même dans ceux où l'air est très-sain , elles sont toujours fort dangereuses. Il reste encore la ressource de nier que l'expérience confirme le péril des années climatériques ; mais je ne fais si elle est bien bonne. Ce qu'il y a de certain , c'est que si nous consultons l'antiquité , elle n'aura presque qu'une voix , & si nous voulons nous arrêter simplement aux Modernes , nous trouverons que l'opinion des Anciens a beaucoup plus de partisans que celle qui lui est opposée. Ces partisans ne sont point uniquement des gens de la lie du peuple , des ignorants , des superstitieux ; plusieurs personnes dont la Science mérite d'être respectée , qui condamnent

224      LETTRES CABALISTIQUES ,  
toutes les folies de l'Astrologie judiciaire,  
& l'influence des astres , mais qui attribuent  
les maladies des années climatériques aux  
mêmes causes qui font tomber les dents ,  
changer la voix , &c. dans certains temps  
fixes , ont supputé avec attention le nom-  
bre des hommes qui mouroient dans les  
années septiemes. Elles ont trouvé que  
sur deux mille personnes , il étoit plus con-  
fidérable de douze cents que celui de  
ceux qui perdoient la vie dans les autres.  
Un des plus habiles hommes qu'il y ait  
en Angleterre , sage & savant Abukibak ;  
m'a offert de m'envoyer sur les années  
climatériques un calcul aussi singulier que  
curieux ; je pourrois bien te le commu-  
niquer quelque jour.

Au reste , ne penses pas que parce que  
je soutiens , qu'il est possible qu'il se fasse  
périodiquement un mouvement ou si tu  
aimes mieux , une révolution dans le corps  
humain , je prétende que cette révolution  
soit certaine ; ce n'est pas là mon opinion ,  
elle en est aussi éloignée , qu'il y a de  
la distance de la possibilité à la certitude.  
Je n'établis donc rien de certain , & je  
reste sur cette matiere dans un doute que

je crois préférable à la magistrale décision de ceux qui se figurent qu'une chose ne sauroit être que de la façon qu'ils pensent qu'elle est.

La plupart des hommes, sage & savant Abukibak, décident aujourd'hui des matières les plus obscures & les plus épineuses avec beaucoup de facilité. On diroit que la Divinité leur a révélé les mystères les plus cachés de la Nature, & qu'elle leur a montré à découvert les ressorts qui la font agir. On condamne avec une hauteur infinie les opinions des Anciens : on les traite de visions chimériques, de sottises & de puérités. Je conviens que l'antiquité à ses erreurs, & qu'elles sont considérables. Nous Modernes, pleins de vanité, qui nous berçons d'idées flatteuses sommes-nous bien plus éclairés qu'elle ? Nous le croyons, nous nous en vantons. Je pense que voilà le seul avantage réel que nous ayons ; nos erreurs nous sont chères, mais elles n'en sont pas moins des erreurs. Ceux qui viendront après nous, ne les distingueront point de celles de ceux qui nous ont précédés ; ils les placeront au même rang, & seront traités

226 . LETTRES CABALISTIQUES ;  
de visionnaires à leur tour par leurs descendants. Les hommes ne sont faits que pour être le jouet des autres hommes, ils se condamnent mutuellement, & ne s'apperçoivent point que tandis que leur ame sera absorbée dans les liens du corps; elle ne pourra jamais être assurée de connoître évidemment que quelques vérités générales, qu'il a plu au Créateur de permettre qu'elle discernât parmi tant d'autres, qu'elle ne sauroit découvrir.

Je te salue, sage & savant Abukibak.  
Porte - toi bien, & donnes-moi de tes nouvelles.

---

### LETTRE CXXVIII.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abukibak.*

J'ALLAI il y a quelques jours à la Comédie, on représentoit, une piece de Regnard, intitulée, *Les Menechmes*; c'est une imitation de celle de Plaute. Le sujet & l'intrigue de cette Comédie, qui roule

sur la parfaite ressemblance de deux freres , me firent faire quelques réflexions sur les effets surprenants que produit quelque fois la Nature dans l'entiere conformité qu'elle met entre deux personnes.

On ne sauroit rejeter comme des fables , sage & savant Abukibak , les histoires qu'ont écrit , sur plusieurs ressemblances extraordinaires , beaucoup d'Historiens. L'antiquité en a produit plusieurs , & celles qu'on voit dans ces derniers temps , en autorisent la vérité. La Nature n'a point changé ; elle ne nous montre aucune merveille , qu'elle ne l'ait fait voir à d'autres siècles.

Dans l'Histoire la plus reculée , nous trouvons des événements très-singuliers , produits par la ressemblance. Sémiramis , cette fameuse Reine , ressembloit si fort à Ninus son fils , que le Roi son époux étant mort , elle s'habilla en homme ; & s'offrant aux Grands du Royaume sous le nom de Ninus , elle gouverna pendant quarante années , sans que son imposture fût découverte. C'est dans Justin (1) où je

(1) Hæc nec immaturo ausa tradere Imperium,

prends ce premier fait ; en voici un autre aussi singulier, que me fournit Valere Maxime (1).

nec ipsa palam tractare, tot ac tantis gentibus vix patienter uni viro, nedum feminæ, parituris, simulat pro uxore Nini filium, pro femina puerum; nam & statura utrique mediocris, & vox pariter gracilis, & lineamentorum qualitas matri ac filio similis. Igitur brachia ac crura velamentis, caput tiara tegit; & ne novo habitu aliquid occultare videretur, eodem ornatu & populum vestiri jubet, quem morem vestis exinde gens universa tenet. Sit primis initiis sexum mentita, pure esse credita est. Magnas deinde res gessit, quarum amplitudine ubi invidiam superatam putat, quæ sic fatetur quemve simulasset. Nec hoc illi dignitatem Regni ademit, sed admirationem auxit quod mulier non feminas modo virtute, sed etiam viros anteiret. Hæc Babiloniam condidit, murumque urbi cocto latere circumdedit, arenæ viæ bitumine interstrato; quæ materia in illis locis passim e terra exœstuat. Multa & alia præclara hujus Reginæ fuere; siquidem non contenta acquisitos viro regni terminos tueri, Æthiopiam quoque Imperio adjecit, sed & Indiæ bellum intulit; quo præter illam & Alexandrum Magnum nemo intravit. Ad postremum, cum concubitus filii petisset, ab eodem interfecta est, duos & quadraginta annos post Ninum Regno potita. *Justini. Hist. Lib. Cap. II. p. 8.*

(1) Regi Antiocho unus ex æqualibus, & ipse Regiæ stirpis, nomine Artemio, per quam similis fuisse traditur, quem Laodice uxor Antiochi, interfecto viro, dissimulandi sceleris gratia, in lectulo perinde quasi ipsum Regem ægrum collocavit

Il y avoit dans la Cour d'Antiochus , Roi de Sirie , un nommé Artémius , qui lui ressembloit si parfaitement , que ce Prince ayant été empoisonné par sa femme , cette Reine engagea Artémius , par les faveurs qu'elle lui accorda , à occuper pendant quelques jours le lit du Roi. Le fourbe feignit d'être incommodé , & joua si parfaitement son rôle , qu'il fit un testament comme Souverain , dans lequel il nomma pour son successeur à la Couronne celui que la Reine lui ordonna. Il fut visité de tous les Grands du Royaume ; sans qu'aucun d'eux se doutât de l'imposture.

Voilà , sage & savant Abukibak , des faits bien surprenants. Il faut avouer que la ressemblance qui les cause , doit être parfaite. L'on regarde comme un des plus grands secrets de la nature , celui qu'elle a de former tous les jours une infinité d'hommes dont la physionomie

Admissumque universum populum & sermone ejus , & vultu consimili scellit ; credideruntque homines ab Antiocho moriente Laodicem , & natos ejus sibi commendari. *Valerii maximi* Dictorum. Factorumque memorabilium Exempla , Lib. IX. Cap. XV.

est différente ; la puissance de produire deux personnes si ressemblantes, si conformes dans tout ce qui compose leur individu, que l'œil ne peut trouver entr'eux aucune différence, me paroît encore plus surprenante. Quelquefois la Nature pousse le miracle jusqu'à une troisième ressemblance. Il y avoit à Rome du temps de Pompée, deux hommes : l'un s'appelloit Vibius & l'autre Publicius (1). Valere Maxime nous assure qu'ils ressembloient si bien à ce Général Romain, que s'il n'y eût eu entr'eux d'autre différence que celle qu'on auroit pu y appercevoir par la figure, il eût été absolument impossible de les distinguer.

(1) Magno Pompeio Vibius ingenuæ stirpis & Publicius Libertinus ita similes fuerunt, ut permutato statu, & Pompeius in illis, & illi in Pompeio salutari possent. Certe quocunque aut Vibius, aut Publicius accesserant, ora hominum in se obvertebant, uno quoque speciem amplissimi civis in personis mediocribus annotante. Quod quidem fortuitum ludibrium, quasi hæreditarium ad eum penetravit.

De Menogene coco simili patri Pompeii magni. Nam pater quoque ejus eo usque Menogenis coci similis esse visus est, ut vir & armis præpotens, & ferox animo, sordidum ejus nomen repellere a se non voluerit *Id. ibid.*

Tu fais , sans doute , sage & savant. Abu'kibak , la réponse que fit à Auguste un jeune Etranger qui lui ressembloit parfaitement. Cet Empereur lui ayant demandé en plaisantant , si sa mere n'étoit jamais venue à Rome ? *Non* , répondit le jeune homme , qui sentit où tendoit la demande d'Auguste ; *mais mon pere y vint plusieurs fois.*

Aux exemples anciens je me contenterai d'en joindre quelques-uns , pris dans ces derniers siècles. Le Comte Dom Juan Giron , étoit si semblable , soit par la taille , soit par la physionomie , à son frere le Grand-Maître qui fut tué par les Maures , que très-souvent les domestiques & les plus intimes amis ne pouvoient les distinguer l'un de l'autre. Je me souviens d'avoir lu dans l'histoire des Ducs de Milan , que François Sforce avoit un Gentilhomme dans ses Chevaux-légers , qui lui ressembloit beaucoup , & auquel on donna à cause de cela le surnom de Duc.

Si les effets qu'on dit être produits par la ressemblance , sont aussi réels que quelques Auteurs le prétendent , il faut convenir qu'ils sont encore plus étonnans.

que la conformité la plus parfaite entre le visage de deux personnes. Mais je ne trouve point que ce qu'on en raconte soit aussi bien autorisé , ni aussi généralement reçu que la réalité de certaines ressemblances parfaites.

On prétend que deux personnes qui se ressemblent beaucoup ont les mêmes humeurs, les mêmes inclinations, & qu'elles s'aiment mutuellement ; on va même jusqu'à dire que la santé de l'une s'affoiblit dès que celle de l'autre s'altère. Je crois que ce sont là des histoires fabuleuses : la beauté ou la laideur de l'âme ne dépendent pas de la configuration des parties du corps ; on découvre tous les jours dans un corps laid une âme très-belle, & il est fort commun de voir un homme vicieux & méchant, beau & bien fait. Le corps n'influant donc point sur les bonnes ou les mauvaises qualités de l'esprit, par quelle raison veut-on que la ressemblance qui se trouve entre les corps de deux personnes, produise le même effet sur leurs âmes ? Pour que cela fût possible, il faudroit que la vertu & le vice dépendissent dans les hommes de leur différence

configuration corporelle : or, il est démontré, & c'est à l'expérience à qui l'on doit cette démonstration évidente, que l'esprit est parfaitement indépendant de la laideur ou de la beauté corporelle, & qu'il n'en reçoit aucune impression qui le détermine au bien ou au mal ; donc tout ce qu'on débite de la conformité d'humeurs & de sentiments entre ceux qui se ressemblent, ne doit être attribué qu'au hasard, qui peut occasionner quelquefois ces effets, mais qui certainement ne les produit pas toujours.

C'est là, sage & savant Abukibak, ce qu'on doit répondre à ceux qui se servent de l'autorité d'Albert le Grand pour appuyer le sentiment de cette double conformité. Ce Philosophe dit avoir vu & connu en Allemagne deux enfants qui se ressembloient infiniment. L'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre étoit si forte, qu'ils ne pouvoient vivre séparés : s'ils s'éloignoient pour quelque temps, ils souffroient jusqu'à ce qu'ils se fussent rejoints. Ils avoient les mêmes inclinations, ils parloient de la même manière : quand l'un étoit malade, l'autre l'étoit aussi ; on eût dit que

234 LETTRES CABALISTIQUES ,  
ces deux corps n'avoient qu'une même  
nature.

Pour expliquer cette mutuelle inclination & cette conformité d'humeurs , il me paroît qu'il n'est pas besoin de recourir à des causes secrètes & extraordinaires ; elles auroient existé sans la ressemblance des corps. Ne voit-on pas souvent chez personnes qui ne se ressemblent point du tout , une égale inclination pour toutes les choses , une amitié vive & tendre , qui fait que l'une souffre lorsque l'autre est incommodée , & qui leur rend l'absence insupportable ? L'amour produit tous les jours ces effets , qu'on veut rendre surnaturels. Je ne pense pas cependant qu'il y ait aucun partisan d'Aristote , ou d'Albert le Grand , qui veuille soutenir qu'il y ait entre un amant & une maîtresse une parfaite *conformité corporelle*. Si par hazard il avançoit une opinion aussi fautive , il seroit très-aisé de lui donner des preuves évidentes du contraire. D'un *Menechme* féminin à un *Menechme* masculin , la différence est considérable ; & quelle que soit la ressemblance du visage , elle l'est autant que d'un bossu à un homme droit.

Si l'on descendoit plus bas que l'estomac du *Menechme* femelle, on trouveroit encore une disparité bien plus notable (1).

(1) On doit faire attention en lisant toutes les histoires, souvent fabuleuses, & toujours outrées sur la grande amitié qu'il y a eu entre des personnes qui se rassembloient, que cette amitié n'avoit lieu qu'après qu'elles s'étoient connues. Or, l'amour propre suffit pour nous déterminer à aimer une personne qui nous ressemble. Il ne faut pas recourir, pour expliquer les raisons de cette amitié, à des causes bien cachées : voici une preuve de ce que je dis dans une histoire que rapporte Simon Majole Evêque de Volture, grand citeur de prodiges & grand raconteur de fables, dans ses *Jours Caniculaires*, Liv IV. pag. 210. de la Traduct. de F. Rosset. *Souvent la ressemblance engendre une amitié incomparable, comme elle fit en ces deux jeunes garçons, nourris en la maison de Pepin Roi de France. L'un étoit fils du Comte d'Auvergne, & l'autre, fils d'un Chancelier Bericain. Merveille, ils étoient nés de divers parents & sous des climats bien éloignés les uns des autres; néanmoins ils coururent une même fortune. Leurs peres les amenoient tous deux de diverses contrées à Rome, où ils furent tous deux baptisés en même temps, s'étant premièrement rencontrés à Luques & depuis ils se porterent une si grande affection, qu'ils ne pouvoient vivre l'un sans l'autre. Prenez garde que cette grande affection vint après qu'ils se furent connus à Luques; & vous verrez d'abord que l'Evêque de Volture s'écrie merveille pour peu de chose. Qu'y a-t-il de bien étonnant que deux hommes qui font connoissance en voyage & qui d'ailleurs se ressemblent beaucoup, viennent à s'aimer? Je dirai ici en passant que les *Jours Caniculaires* du Sieur Evêque de Volture sont à mon avis, la*

Les raisons que les anciens Philosophes , sage & savant Abukibak , ont données sur la cause de la ressemblance qui se

plus fade Ouvrage que j'aie lu : cependant il paroit qu'il a eu , lorsqu'il parut , un grand nombre d'approbateurs , par ce qu'il étoit rempli de mille contes ridicules , pris sans choix dans tous les Auteurs bons ou mauvais , & entassés sans ordre. Mais le fabuleux s'est acquis le droit de plaire au vulgaire , quelque ridicule qu'il soit , je ne m'étonne donc point que les trois gros Volumes *in-quarto* de l'Evêque aient été approuvés de bien des gens. Ce qui me surprend , c'est qu'il y ait eu des personnes , qui , ayant du savoir , ont osé comparer cet Evêque avec Pline. Voici ce que dit Henri de Heers dans son *Spadacrene , ou Dissertation Physique sur les Eaux de Spa , Chap. II.*

» Les personnes qui seront curieuses d'être instruites plus amplement , pourront lire le XIII. » *Colloque des jours Caniculaires* de Simon Majolus , Evêque de Vulturia , qu'on peut regarder à bon droit comme le Pline de notre siècle. »

Certainement toute la ressemblance qu'il y a entre ces deux Auteurs , c'est que Pline a dit quelques mensonges dans ses Ouvrages , & que l'Evêque en a rempli les siens. A cela près , pour la science , pour le style , pour le jugement , il y a autant de différence entre l'Auteur moderne & l'ancien , qu'il y en a entre Boileau & Cotin. J'ai fait cette remarque , afin que quelqu'un ne soit point la dupe , ainsi que je l'ai été , du pompeux éloge de H. Heers. J'achetai sur sa parole les trois *in-quarto* de l'Evêque , je les payai même assez chèrement. Grân Dieu ! Quel regret n'eus-je point lorsque j'eus lu les dix premières feuilles du premier Tome. Ce n'est pas la seule fois que j'ai été la dupe des éloges des Auteurs , j'ai été trompé également & par ceux qui vivent & par ceux qui sont

trouve entre les hommes, & sur-tout entre les parents, me paroissent plus spécieuses que convaincantes. Ils l'attribuent aux effets causés par l'imagination du pere & de la mere dans le temps du coït, & sur-tout pendant le moment de la conception. Aristote dans le *Traité de l'Air & de l'Eau*, dit que les passions, dont l'esprit des parents est pour lors affecté, influent beaucoup sur la figure de leurs enfants. S'ils pensent à quelque objet beau ou laid, leur progéniture se ressent de cette idée, ainsi que de toutes celles qui les frappent vivement. Or, comme ils sont très-souvent plus occupés d'eux-mêmes que des objets étrangers, il est naturel par conséquent que leurs enfants leur ressemblent plus qu'à d'autres personnes. Pline, dans le VII Livre de son *Histoire Naturelle*, adopte le sentiment d'Aristote. *On croit*, dit-il (1), *que tout ce qu'on a vu, entendu,*

morts. Le temps & l'expérience m'ont un peu corrigé, & je n'achete plus guere un Livre, uniquement sur ce que m'en dit un Auteur.

(1) Similitudinem quidem in mente reputatio est, & in qua creduntur multa fortuita pollere, visus, auditus, memoria, haustæ imagines sub ipso conceptu *Plinius Hist. Natur. Lib. VII. Cap. XII.*

238      LETTRES CABALISTIQUES ,  
ou dont on s'est souvenu , & à quoi l'on a  
pensé dans le temps de la conception, contri-  
bue à la ressemblance , la pensée ou l'ima-  
gination du mâle & de la femelle , pas-  
sant subitement par l'esprit , détermine la  
figure (1).

Plusieurs Auteurs modernes ont adopté  
ces opinions , qui ont encore aujourd'hui  
un grand nombre de partisans ; cependant  
il me paroît qu'on peut leur opposer des  
raisons très-fortes , & presque évidentes.

Le fœtus , qui , dans le moment de la  
conception , n'est qu'un petit morceau de  
matière , peut-il être sujet à recevoir quel-  
qu'impression par un esprit étranger ?

Comment se peut-il faire que la pensée,  
qui n'a aucune étendue , aucune largeur ,  
aucune profondeur , agisse sur un corps  
étranger , & le détermine à prendre une  
certaine forme ? On ne sauroit apporter  
l'exemple de l'impression mutuelle du corps  
& de l'ame d'un homme , parce que le  
fœtus dans tous ses différens états & dans

(1.) Voyez la Lettre Juive CLXIX. La force  
de l'imagination des parents sur le fœtus y est am-  
plement traitée , on y examine les sentiments des  
Anciens & des Modernes sur ce sujet.

toutes ses diverses configurations , n'a rien de commun avec l'imagination de la mere. Il subsiste hors de la sphere de cette passion , puisqu'il a en soi une circulation de sang distincte & séparée. , qu'il fait de lui-même toutes les fonctions qui sont nécessaires à la vie , & que semblable aux plantes , il n'est uni à la matrice que comme elles le sont à la terre , & par conséquent est un individu distinct , séparé de celui de sa mere. Il est donc impossible que les pensées formées par un ame étrangere , puissent agir sur le fœtus ; cela est aussi peu probable , que si l'on soutenoit que l'ame du Grand-Sophi de Perse peut déterminer les sensations d'un bourgeois de Venise. Dès qu'un corps n'est point dans la sphere d'un esprit , qu'il en soit éloigné de deux doigts ou de trois mille lieues , c'est la même chose : il ne peut en recevoir aucune impression. Le fœtus étant dès le moment de la formation , un individu distinct de la mere , il ne peut sentir les impulsions de son imagination , & encore moins être déterminé à prendre une certaine ressemblance.

D'ailleurs , comment peut-on compren-

240 LETTRES CABALISTIQUES ;  
dre , qu'il soit possible qu'une substance ,  
qui n'a point encore d'ame , qui ne vit ,  
qui ne croît , qui ne grossit que comme  
une plante , puisse être sensible à des im-  
pressions spirituelles , ou , si l'on veut ,  
à des passions ? Quelle raison peut - on  
donner pour autoriser un sentiment aussi  
faux ?

Pour que l'imagination des parents  
contribue à la ressemblance , il est néces-  
saire que la matiere puisse être mise en  
mouvement sans impulsion ; ce qui est  
impossible. Or , les pensées étrangères ,  
n'ayant aucune des qualités que nous  
connoissons essentielles au corps pour pou-  
voir en mettre un autre en mouvement ,  
& le déterminer par-là à prendre une cer-  
taine forme , l'imagination des parents  
ne sauroit donc être la cause de la ressem-  
blance , puisque pour produire cette res-  
semblance , il faut arranger d'une maniere  
fixe & déterminée les parties qui compo-  
sent le fœtus ; ce qui ne se peut faire sans  
une impulsion réelle.

J'ajouterai une dernière objection à ces  
premières. Les plus grands Philosophes  
modernes conviennent que les parties du  
fœtus

fœtus existent toutes en quelque endroit avant la conception. Comment est-il possible que l'imagination des parents , qu'une chose enfin spirituelle puisse détruire les traits primitifs du fœtus , qui existoient avant la conception ?

Si j'ose dire mon sentiment , sage & savant Abukibak , sur une matiere aussi obscure , je ne doute pas qu'on ne doive attribuer la cause de la ressemblance de certains hommes au hazard. Et quant à celle qui se rencontre entre les parents & les enfants , je crois qu'elle provient de la stabilité qu'il y a dans les semences des différents animaux ; aussi voyons - nous qu'ils conservent tous les qualités essentielles attachées à leur semence. Le lion (1), est toujours farouche , le cerf timide , le renard rusé. Il en est de l'homme comme des autres animaux , il a toujours les dons qui sont le partage de l'humanité. Il les reçoit de ses parents par la vertu de leur

(1) Denique cur acrum violentia triste leonum  
Seminium sequitur , dolus vulpibus , & fuga  
cervis ,

Si non certa suo , qua femine seminioque ,  
Vis animi pariter crescit cum corpore toto ?  
*Lucret. de Rer. Nat. Lib. III.*

242 LETTRES CABALISTIQUES ;  
semence , il leur est aussi redevable de la  
ressemblance qu'il a avec eux , & cette  
ressemblance est plus ou moins grande ,  
selon qu'elle a été moins altérée par les  
chocs & les impulsions que le fœtus souf-  
fre par les mouvements du diaphragme &  
des muscles de l'abdomen , qui , compri-  
mant la matrice , foulent , endomma-  
gent l'arrangement de ses parties , & chan-  
gent en partie leur première configura-  
tion.

Je te salue , sage & savant Abukibak.  
Porte-toi bien , & donnes-moi de tes nou-  
velles.

---

### LETTRE CXXIX.

Ben Kiber *au sage Cabaliste* Abukibak.

**L**E titre qu'on donne le plus aisément  
dans la Société civile , sage & savant Abu-  
kibak , c'est celui qu'on devroit le moins  
prodiguer , & qu'on accorderoit sans doute  
à très-peu de personnes , si l'on réfléchis-  
soit sur les qualités qu'il exige. Il n'est  
rien de si ordinaire , que d'entendre dire :

*Voilà un honnête homme, & rien de si rare que d'en trouver un qui le soit véritablement.*

Il y a une grande différence entre l'*honnête homme* des Philosophes, & l'*honnête homme* du Public. Le premier est un sage en qui la vertu agit toujours en conséquence du bien qu'elle cherche à faire; le second est un fourbe chez qui l'apparence trompeuse du mensonge cache un grand nombre de mauvaises qualités, ou un indolent, qui content de ne point faire le mal, a une indifférence parfaite pour le bien. Je conviens qu'il est beaucoup moins contraire à l'essence de l'honnête homme d'être neutre entre le bien & le mal, que de se livrer aux vices; mais ce n'est pas encore assez pour obtenir ce titre, de n'avoir jamais fait tort à personne, & de ne s'être point déshonoré soi-même; il faut être utile à la Société par tous les endroits qui dépendent de nous. Cependant on appelle tous les jours honnête homme celui qui s'est purement contenté de ne point nuire au Public, comme s'il étoit vrai, que la véritable vertu consistât dans la simple privation du mal.

Si nous examinons attentivement , sage & savant Abukibak , les différens états des hommes , & qu'en les parcourant, nous cherchions les défauts essentiels qui s'y sont fortement établis , & qui sont contraires au bien public , nous trouverions qu'il est bien des gens auxquels on accorde libéralement le nom d'honnête homme , qui n'y ont aucun droit.

Un courtisan , qui par ses serviles adulations , flatte les passions d'un Souverain , qui laisse gémir les peuples dans la misère la plus dure , qui n'ose représenter leur triste état à leur Prince , dans la crainte d'en être disgracié , est-il honnête homme ? Non , il ne l'est point. C'est en vain qu'il n'a aucune part par ses conseils aux défauts de son Maître , qu'il est doux , poli , affable , généreux ; ces qualités suffisent pour former l'*honnête homme du Public*, elles ne feront point l'*honnête homme des Philosophes*. Chez eux , ce n'est pas assez que de n'être point la cause des vices du Souverain , il faut y remédier autant qu'il est possible , dût-on perdre ses bonnes grâces , & être banni pour toujours.

Ce Richard , qui par des soins redoublés , amasse des trésors immenses , les

entasse dans ses coffres sans en secourir les pauvres, s'il n'acquiert ces biens que par des moyens licites, c'est un honnête homme aux yeux du public; c'est un avare indigne de l'estime des honnêtes gens, à ceux d'un Philosophe.

Ce Prodigue, qui dissipe ses biens avec autant de facilité que l'Avare prend de précautions pour les conserver, qui consume dans le luxe ce qu'il devrait employer à soulager les malheureux, qui vit dans l'opulence sans compâtir à la misère de tant de gens qu'il pourroit aider, s'il ne mange que ses revenus, s'il ne contracte point de dettes, le Public lui accorde le titre d'honnête homme. Les Philosophes le lui refusent, & le mettent bien au-dessous des Turcs les plus sauvages, puisque leur charité s'étend non-seulement sur les créatures raisonnables; mais encore sur les bêtes qu'ils ne feroient voir souffrir, & auxquelles ils donnent la nourriture. Il est fort ordinaire de voir à Constantinople plusieurs Turcs, porter tous les jours, à la même heure, dans les rues, de quoi manger aux chiens

du quartier (1). Quel est l'aveuglement des François ! Ils appellent honnête homme celui qui a moins de pitié pour ses semblables , qu'un barbare n'en a pour les brutes.

Un Duc orgueilleux , rempli de lui-même , qui croit que sa naissance lui donne le droit de mépriser le genre humain , qui se figure que la noblesse dispense de la politesse , de l'affabilité , de la douceur , s'il ne ruine point ses créanciers , s'il ne tourmente pas ses vassaux , & qu'il se contente de les mépriser , s'il s'acquitte des fonctions de sa charge , sans piller les peuples de son gouvernement , c'est un honnête homme , selon le public. Selon les Philosophes , c'est un homme qui outrage l'humanité , qui enivré d'orgueil , oublie jusqu'aux moindres vertus , qui ne se connoît point lui-même , & dont la folle vanité est aussi criminelle que la férocité d'un Caraïbe. Il y a bien des gens

(1) Quid etiam omitto ? Idem Turcæ , ad Ægyptiorum morem , feles , canes , pisces , aves pascunt , & his se velut largitionibus demereri divinum Numen censent. Itaque videre Bisantii statis horis est , cibos apponi dictis animalibus. *Just. Lipsii Monita & exempla Politica Cap. III. pag. 25.*

qui trouvent qu'il est moins cruel d'être tué que d'être méprisé. La mort est la fin de tous les maux ; le mépris ne s'accoutume jamais , & la douleur qu'il cause , se renouvelle sans cesse. Plus on a de sentimens d'honneur , & plus on y est sensible. Un Seigneur fier & hautain est un espece de monstre , que le Ciel fait naître pour exercer la vertu & l'humilité dans les simples Particuliers.

Le Public accorde le nom d'honnête homme à ce Magistrat , qui sans avoir égard aux sollicitations , juge selon les mouvements de sa conscience : les Philosophes ne pensent pas que la seule volonté de rendre la justice suffise pour former un Magistrat honnête homme ; ils exigent qu'il ait la science & la capacité que demande son état. Un Juge integre & ignorant n'est un honnête homme aux yeux d'un Philosophe , qu'autant que son intégrité , lui faisant sentir combien il court risque de se tromper , l'oblige à se défaire de sa charge. Si tous les Magistrats du Royaume vouloient mériter véritablement le nom d'honnête homme , combien n'y auroit-il pas dans les Parlements de char-

248      LETTRES CABALISTIQUES,  
ges de Président, & de Conseiller à vendre? Si elles n'étoient achetées que par des gens qui en fussent dignes, le nombre d'acheteurs ne seroit pas considérable.

Un Prélat qui donne aux pauvres une partie de ses revenus, qui vit d'une manière régulière, qui fuit les femmes, qui condamne le luxe, obtient du public le nom d'honnête homme, très-souvent accompagné d'un éloge fastueux. Chez les Philosophes, non-seulement il n'est point loué, il n'est pas même regardé comme une personne digne du rang qu'il occupe, si à la charité & à la chasteté, il ne joint les autres talents que demande l'Episcopat. Il faut qu'il soit vigilant, qu'il instruisse les peuples qui sont commis à ses soins, qu'il donne à l'étude les moments qui sont destinés aux soins de son Diocèse. Voilà quel est l'Evêque honnête homme des Philosophes; celui du public n'en a qu'une partie des qualités essentielles. Il seroit un vertueux particulier; mais c'est un Prélat très-défectueux, auquel le titre d'honnête homme ne convient pas davantage que celui de bon Général à un Maréchal de France qui sait bien camper

une Armée, & qui n'a point le talent de la mener aux ennemis, & de la commander un jour d'affaire.

Pour former un caractère parfait, pour mériter les éloges qu'on donne à ce caractère, il faut en avoir toutes les vertus. Un simple payfan, qui remplit parfaitement les fonctions de son état, mérite le titre d'honnête homme, qui ne convient point à un Evêque, à qui il manque une seule qualité Episcopale. Qui dit *honnête homme*, sage & savant Abukibak, dit un homme qui non-seulement tâche de faire le bien, mais qui prend des mesures assurées pour le faire, qui s'examine attentivement, qui change de conduite s'il la croit tant soit peu vicieuse, & qui quitte les dignités dont il est revêtu, quelques cheres qu'elles lui soient, dès qu'il s'aperçoit qu'il ne remplît point les devoirs qu'elles exigent.

Un Evêque à qui il manque une des seules vertus Episcopales, n'est pas moins obligé d'abdiquer son Evêché, qu'un Magistrat, qui ne peche que par un défaut essentiel à un Juge, l'est de se défaire de sa charge. Je parlois tantôt, sage & sa-

250 LETTRES CABALISTIQUES ;  
vant Abukibak , du grand nombre d'Of-  
fices de judicature qu'il y auroit à ven-  
dre , s'il n'y avoit que des Juges honnêtes  
hommes , selon les Philosophes ; penfes-tu  
que celui des Evêques vacants fût moins  
confidérable ? Si la même regle étoit ob-  
servée parmi les Evêques , je suis persuadé  
qu'il y auroit une grande révolution  
dans le Clergé de France : & peut-être le  
changement qui s'y feroit , feroit-il si  
confidérable , qu'on pourroit dire des Pré-  
lats véritablement dignes de rester à leur  
place , ce que Despréaux a dit des femmes  
sages & vertueuses,

Il en est jusqu'à trois que je pourrois nommer (1).

Un dévot superstitieux , qu'un zele em-  
porté pour la Religion , rend furieux &  
fanatique , qui persécute avec autant de  
rage que d'obstination , des gens qui ne  
lui ont jamais fait aucune offense , & qui  
ne sont coupables d'autre crime , que de  
ne point penser comme lui , obtient le  
titre d'honnête homme chez les trois  
quarts du Royaume. Sa phrénésie passe

(1) *Boileau* , Satyre X.

pour piété, les persécutions qu'il fait souffrir, sont appelées des corrections pastorales. On le compare aux plus grands Saints, on pousse l'aveuglement jusqu'à le regarder comme l'exécuteur des ordres de la Divinité. Un pareil homme chez les Philosophes est une bête feroce, dont l'enfer se sert efficacement; c'est un lion altéré de sang, revêtu d'un rochet ou d'une soutanne; c'est un animal enragé, qu'il faudroit étouffer pour le bien & la tranquillité de la Société civile.

Combien de gens n'y a-t-il pas en France, sage & savant Abukibak, qui, sous le nom de Janséniste ou de Moliniste, commettent les crimes les plus odieux, inventent les calomnies les plus atroces, débitent les histoires les plus flétrissantes & les plus fausses, & qui cependant sont honorés dans leur parti du titre respectable d'honnête homme? Que penses-tu de ces gens-là? Crois-tu que le nom qu'on leur donne leur convienne? Je connois trop ta probité, pour n'être pas assuré du contraire. Réfléchis donc, je te prie, sage Abukibak, au nombre des faux hounêtes gens que nous dégradons, en refusant

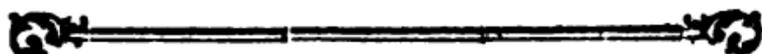
252      LETTRES CABALISTIQUES ;  
ce titre à tous les gens que l'esprit de  
parti conduit & gouverne.

Si nous examinions attentivement combien il est peu de personnes , à qui l'on puisse donner avec justice le titre d'honnête homme , nous serions non-seulement surpris , mais nous rougirions des faiblesses attachées presque inséparablement à l'humanité. Nous aurions honte de notre état , en appercevant le petit nombre qu'il y a dans l'Univers d'hommes véritablement vertueux , & dignes d'être appelés honnêtes gens par les Philosophes. Il est pourtant certain que l'état dans lequel nous en trouverions le plus , seroit dans celui des simples particuliers , qui ne sont attachés , ni à la Cour , ni à l'Eglise , ni à la robe , ni à l'épée. Comme ils ont moins de devoirs à remplir , ils ont aussi beaucoup moins de peine à devenir véritablement honnêtes hommes. Heureux donc celui , mon cher Abukibak , qui , ainsi que toi , retiré dans son cabinet , livré à quelques amis , dont le nombre est très-petit , vit content du sort que lui a fait le Ciel ; & n'envie point des emplois & des dignités qui se trou-

L E T T R E C X X X. 253

vent si rarement avec le véritable mérite , & qui paroissent presque incompatibles avec l'exacte pratique des vertus , par le grand nombre qu'elles en exigent !

Je te salue. Porte-toi bien.



L E T T R E C X X X.

*Le Cabaliste Abukibak au studieux,*

Ben Kiber.

**J**E t'ai souvent témoigné , studieux ben Kiber , combien j'étois satisfait de la manière dont tu te conduisois dans tes études. J'approuve sur-tout la sage retenue avec laquelle tu examines les différentes opinions des hommes , sans te laisser prévenir en faveur de quelques-unes , soit par l'autorité de ceux qui les ont soutenues , soit par le grand nombre de ceux qui les adoptent.

Les principales sources d'où découlent toutes les erreurs qui se sont fortement établies dans le monde , prennent leur ori-

gine de la croyance aveugle qu'on accorde à certains savants , & de la prévention dans laquelle on est en faveur des sentimens reçus par le plus grand nombre. On ne réfléchit point malheureusement sur les foiblesses attachées à l'humanité ; l'on ne fait pas attention que les plus grands Philosophes , ainsi que les plus grands Docteurs , n'ayant été que de simples hommes , ont pu se tromper fort aisément. D'un autre côté , l'on n'examine point combien les jugemens de la multitude sont incertains , légers , frivoles , fondés sur des conjectures chimériques , quelquefois folles & impertinentes.

Ceux qui ont dit que la voix du peuple étoit la voix de Dieu , ont avancé une chose dont l'expérience découvre tous les jours la fausseté. C'est outrager la Divinité , que de vouloir la faire expliquer par l'organe du mensonge. Elle est la vérité & la justice ; le peuple au contraire est injuste , menteur , volage & capricieux. On ne peut se flatter de connoître le vrai , qu'en se défiant de ses décisions , & l'on ne sauroit être trop en garde contre ses jugemens ; l'amour propre , l'avarice , la superstition les dic-

rent ordinairement. La multitude se déclare-t-elle en faveur d'une coutume, ce n'est pas parce qu'elle est fondée sur la raison, qu'elle est utile au maintien de la vertu, & qu'elle favorise les gens de bien; mais parce qu'elle donne moyen d'acquérir des richesses, d'amasser des trésors, de continuer l'avidité du gain. Le dogme le plus impertinent, le plus absurde sera reçu par le peuple avec un applaudissement général, s'il flatte sa superstition, s'il s'accorde avec les idées qu'il a sur d'autres dogmes aussi ridicules. Au contraire, un homme qui osera heurter les usages superstitieux, qui voudra en démontrer le faux, passera pour un impie. Fût-il aussi vertueux que Locke, il ne tiendra pas à la multitude qu'il ne soit banni de la Société civile. N'a-t-on pas vu les plus grands personnages persécutés cruellement par les peuples, tandis qu'ils honoroient des fourbes qui n'avoient d'autre talent que celui de les savoir tromper adroitement, en flattant leurs passions, ou en tourmentant leur superstition & leur fanatisme?

Dans le temps de la Ligue, à quel excès ne se sont pas portés les Parisiens con-

256 LETTRES CABALISTIQUES ,  
tre les plus honnêtes gens qu'il y eût dans  
le Royaume , tandis qu'ils suivoient aveu-  
glément les impressions qu'ils recevoient  
par quelques misérables Prédicateurs , aussi  
scélérats qu'ignorants ? Un seul de ces Prê-  
tres de Bahal , pouvoit , lorsqu'il vouloit ,  
mettre le trouble & la confusion dans  
tout Paris. L'aurorité Royale étoit moins  
forte que l'empire qu'il avoit pris sur le  
peuple , qui le regardoit comme un Ora-  
cle qui annonçoit les volontés du Ciel ,  
Lincestre savoit par ses sermons séditieux  
rendre les Parisiens furieux , & cependant  
ce qu'il disoit étoit plus digne d'un fou ,  
que d'un véritable orateur. « Le Mercre-  
» di , jour des Cendres , dit l'Auteur du  
» *Journal du Regne de Henri III.* Lincestre  
» avertit en son sermon , qu'il ne prêche-  
» roit point l'Évangile de Carême , pour  
» ce qu'elle étoit connue , & que chacun la  
» savoit ; mais qu'il leur prêcheroit la vie,  
» gestes , & faits abominables de ce perfide  
» tyran Henri de Valois , contre lequel il  
» dégorgea une infinité de vilénies & inju-  
» res , disant qu'il invoquoit le Diable :  
» & pour le faire croire à ce sot peuple ,  
» tiroit de sa manche un des chandeliers

„ du Roi , que les Seize avoient dérobé  
 „ aux Capucins , & auquel il y avoit des  
 „ Satyres engravés , comme il y en a en  
 „ beaucoup de chandeliers , lesquels il affir-  
 „ moit être les Démons du Roi ; que ce  
 „ misérable tyran , disoit-il au Peuple ,  
 „ adoroit pour ses Dieux , & s'en servoit  
 „ pour ses incantations ( 1 ). „

Après un exemple pareil , juges , stu-  
 dieux ben Kiber , s'il faut faire attention  
 à l'approbation de la multitude , & la re-  
 garder comme un assurance de celle de  
 Dieu ? Elle a été accordée à un séditieux ,  
 à un fou , à un scélerat , tandis que les  
 personnes les plus respectables ne pou-  
 voient l'obtenir. Si Pline le jeune eût vé-  
 cu du temps de Henri III. , le mépris qu'il  
 avoit pour les sentiments populaires , se  
 fut encore accru. Cet ingénieux Savant  
 faisoit gloire de ne consulter qu'un petit  
 nombre de gens choisis ; quiconque vou-  
 dra éviter de tomber , non-seulement dans  
 les erreurs les plus grossières , mais encore

( 1 ) *Journal des Choses mémorables , advenues  
 durant le Regne de Henri III. Roi de France &  
 de Pologne pag. 120.*

258 LETTRES CABALISTIQUES ,  
dans les excès les plus vicieux, doit sui-  
vre la maxime de cet Ancien.

Dès que le peuple a adopté une opi-  
nion, il se livre sans examen à toutes  
les suites qui en découlent, quelque cri-  
minelles qu'elles soient. Il agit ordinaire-  
ment aussi mal qu'il pense, & justifie par  
ses actions la crainte de ceux qui se dé-  
fient de tout ce qui n'est appuyé que par  
son autorité. Nous venons de voir stu-  
dieux ben Kiber, l'aveugle croyance que  
les Parisiens avoient aux impertinents men-  
songes du Prédicateur Lincestre : confi-  
dérons à présent les fureurs que causoient  
cette aveugle croyance ; le même Auteur  
nous en instruira amplement. “ Le Jeudi  
vingt-sixieme, dit-il ( 1 ), le Héraut ,  
„ surnommé *Auvergne*, envoyé de la part  
„ du Roi, arriva à Paris, portant au Duc  
„ d'Aumale qui s'en disoit Gouverneur,  
„ mandement d'en vuidier, & interdiction  
„ à la Cour de Parlement, à la Chambre  
„ des Comptes, à la Cour des Aydes, au  
„ Prévôt de Paris, & à tous les autres  
„ Officiers & Juges Royaux, de plus  
„ exercer aucune juridiction. Il ne fut  
( 1 ) Le même pag. 118.

„ Qui, ni son paquet vu; ains emprisonné,  
 „ en danger d'être pendu & étranglé, fina-  
 „ lement renvoyé sans réponse, avec in-  
 „ jure & contumelie : tant étoient les Pa-  
 „ risiens animés contre le Roi, duquel  
 „ le nom étoit si odieux entre le peuple,  
 „ que qui l'eût proféré seulement étoit en  
 „ grand danger de sa vie. Furent faites à  
 „ Paris force images de cire, qu'ils tenoient  
 „ sur l'Autel, & les piquoient à chacune  
 „ des quarante Messes qu'ils faisoient dire  
 „ durant les Quarante-heures en plusieurs  
 „ Paroisses de Paris; & à la quatrieme pi-  
 „ quoient l'image à l'endroit du cœur, di-  
 „ sans à chaque piqueure quelque parole de  
 „ Magie, pour essayer à faire mourir le  
 „ Roi. Aux Processions pareillement, &  
 „ pour le même effect, ils portoient cer-  
 „ tains cierges magiques, qu'ils appel-  
 „ loient par moquerie *Cierges bénits*, qu'ils  
 „ faisoient éteindre au lieu où ils alloient,  
 „ renversant la lumiere contre bas, & di-  
 „ sans je ne sai quelles paroles, que des  
 „ forciers leur avoient apprises. „

Voilà studieux ben Kiber, de tristes &  
 funestes preuves du fanatisme du peuple,  
 & du peu de fond qu'on doit faire sur

260 LETTRES CABALISTIQUES ,  
l'approbation de la multitude. Elle regarde les sacrilèges & les profanations les plus criminelles , comme de saintes & pieuses actions , dès que la cause qu'elle a embrassée , peut en recevoir quelque avantage. L'honneur , la probité n'ont aucune part ni à ses décisions , ni à sa conduite. Elle ramène tout à elle-même ; elle ne considère les choses que par le côté qui peut flatter son caprice , contenter son amour propre , & satisfaire sa passion. Les Parisiens , qui , quinze ans avant la mort de Henri III. , auroient répandu pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang , faisoient tous leurs efforts pour perdre , pour détrôner , pour massacrer ce même Roi qu'ils avoient aimé avec tant de fureur. Remarques , studieux ben Kiber , une chose particulière , & qui marque bien le mépris qu'on doit avoir pour l'approbation du peuple. C'est que l'amitié que les Parisiens avoient accordée à Henri III. lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou , n'avoit d'autre fondement que le crime , & la haine qu'ils lui portoient , étoit causée par la meilleure action que ce Monarque eût faite dans sa vie. Ils avoient aimé

Henri III. parce qu'il avoit été un des premiers Auteurs de l'affreuse & sanglante journée de S. Barthélemi ; (1) ils le haïssent parce qu'il s'étoit réuni avec Henri IV. & qu'il avoit voulu conserver la Couronne au véritable héritier du Royaume , & au Prince le plus digne de régner qu'il y eût dans l'Univers.

Continues donc , studieux ben Kiber , non-seulement à mépriser l'autorité & l'approbation du vulgaire ; mais songes que tu dois plus examiner une opinion que tu ne ferois , si elle n'étoit pas adoptée & reçue par le peuple. Il semble que son consentement est le sceau & la marque des erreurs , & que la vérité lui est presque entièrement inconnue. On voit toujours , à la honte des hommes , que s'il y a deux partis à choisir , le plus grand nombre

(1) Mort du Roi Henri III. au même lieu , au logis même , à l'heure même , le Roi revenant de la garde-robe comme il faisoit quand il fut tué , le massacre de Saint Barthélemi avoit été conclu. Le pauvre Roi , qu'on appelloit *Monsieur* , alors présidoit au Conseil le premier jour d'Août 1572. dans la même chambre , à la même heure , qui étoit huit heures du matin , le déjeuner qui étoit de trois broches de perdreaux , attendant les conspirateurs de cette maudite action, *Le même p.* 126.

262 LETTRES CABALISTIQUES ,  
prend le mauvais. Examinez les Républiques qui n'ont point été conduites par certains Magistrats choisis , & où le peuple décidoit en corps , tu trouveras qu'elles ont commis les fautes les plus lourdes , & qu'elles ont été cent fois à la veille de périr , & d'être entièrement détruites.

Le peuple ne demande ordinairement que des Fêtes & des spectacles. Pourvu qu'on sache l'amuser comme un enfant , on est assuré non-seulement de lui faire faire ce qu'on veut , mais encore de lui persuader les choses les plus fausses & les plus contraires à ses intérêts. C'est ainsi que certains particuliers trouverent le moyen de mettre leur patrie dans les fers ; ils acheterent la liberté publique par des jeux & des festins publics. Ceux qui auroient voulu remonter à la multitude le tort qu'elle se faisoit , auroient couru risque d'en être maltraités , & peut-être de périr pour avoir osé dire la vérité.

Il y a un grand nombre de choses sur le sujet desquelles le peuple aime qu'on le trompe. Son erreur lui est chère ; il ne veut point être guéri ; il hait celui qui

veut le servir, & aime celui qui lui nuit. On l'a vu idolâtrer les tyrans qui l'avoient mis dans l'esclavage, & poursuivre avec fureur ceux qui brisoient ses fers. Après la mort de Jules-César, à quel excès les Romains (1) ne se portèrent-ils pas ? Quel-

(1) *Je placerai ici quelques-uns des regrets du Peuple Romain sur la mort d'un homme qui l'avoit mis dans les fers, & l'on y verra un échantillon de ses fureurs contre ceux qui l'en délivroient. Je donnerai même la Traduction de ce que dit Suetone en faveur de ceux qui n'entendent point le Latin.*

Lectum pro nostris in forum Magistratus, & honoribus detulerunt, quem cum pars in Capitolini Jovis cella cremare, pars in Curia Pompeii destinaret, repente duo quidam gladiis succincti, ac bina jacula gestantes, ardentibus cereis succenderunt, confestimque circumstantium turba virgulta arida, & cum subseliis tribunalia, quidquid præterea ad manum aderat, congeffit. Deinde tibicines & scenici artifices vestem, quam ex instrumento triumphorum ad præsentem usum induerant, detractam sibi, atque discissam injecere flammæ, & veteranorum militum Legionarii arma sua, quibus exculti funus celebrabant, & liberorum bullas atque prætextas, in summo publico luctu exterarum Gentium multitudo circula in suo quæque more lamentata est, præcipuè Judæi, qui etiam noctibus continuis bustum frequentarunt. Plebs statim a funere ad domum Bruti & Cassii cum facibus tendit, atque ægrè repulsa, obvium sibi Helvium Cinnam, per errorem nominis, quasi Cornelius esset is, quem graviter pridie concionatum de Cæsare requirebat, occidit, caputque ejus præfixum hastæ circumtulit, P~~o~~

les persécutions n'essuyerent point Brutus & Cassius ? Le peuple aveugle cherchoit à faire périr ceux qu'un petit nombre de

tea solidam columnam prope XX. pedum lapidis Numiadici in foro statuit , scripsitque PARENTI PATRIÆ Apud eam longo tempore sacrificare , vota suscipere , controversias quasdam , interposito per Cæsarem jurejurando distrahere perseveravit *Sueton. Tranquill. Lib. I. Cap. LXXXIV. & LXXXV.*

» Les Magistrats , & ceux qui avoient été en  
 » charge , porterent en la place publique le lit qui  
 » étoit à la Tribune aux harangues ; & comme  
 » quelques-uns proposèrent de le brûler au Ca-  
 » pitole , dans le lieu consacré à Jupiter , d'autres  
 » au palais de Pompée , deux hommes , ayant cha-  
 » cun l'épée au côté , & un dard à la main , sur-  
 » vinrent à l'improviste , & y mirent le feu avec  
 » des flambeaux. Au même instant le peuple qui  
 » étoit à l'entour , y jeta du bois sec , les sieges ,  
 » les Tribunaux & tous les présents. Ensuite les  
 » Joueurs d'instruments , & ceux qui travailloient  
 » aux théâtres , quitterent les habits de triomphe  
 » qu'ils avoient pris pour cette occasion , les dé-  
 » chirerent , & les jetterent dans les flammes.  
 » Les Légionnaires des vieilles bandes en firent  
 » autant des armes dont ils s'étoient parés pour  
 » honorer les funérailles. Plusieurs Dames y jette-  
 » rent aussi leurs atours , voire même les anneaux ,  
 » & les robes bordées de pourpre de leurs en-  
 » fants. En ce deuil si grand & si universel , des  
 » Nations étrangères en grand nombre firent aussi  
 » des lamentations à leur mode tout autour du  
 » bûcher , & principalement les Juifs y passerent  
 » des nuits entières.

» Les obsèques étant finies , le peuple , armé  
 » de flambeaux , courut soudain vers les maisons

gens

gens sensés regardoient comme les derniers des Romains.

Lorsque les Grecs , par leurs divisions avec les Princes Occidentaux , & par leurs disputes sur certains points de Religion , accéléroient la ruine totale de l'Empire d'Orient , & préparoient le triomphe de Mahomet II. ; quelques personnes sages

» de Brutus & de Cassius pour y mettre le feu ,  
 » mais en ayant été répouffés avec assez de peine ,  
 » il déchargea sa colere sur Hervius Cinna , qu'il  
 » prit pour ce Cornelius , qui , le jour d'au-  
 » ravant , avoit harangué contre César avec tant  
 » d'animosité ; & comme il le cherchoit , ren-  
 » contrant l'autre qui portoit le même nom , il  
 » le tua & mit sa tête au bout d'une pique. Après  
 » cela , il dressa en la place publique une colonne  
 » toute de pierre Numidiene , presque de la hau-  
 » teur de 20 pieds , avec cette inscription *au Peuple*  
 » *de la Patrie*. On continua longs-temps de  
 » sacrifier auprès de cette colonne , de faire des  
 » vœux , & même de décider quelques questions ,  
 » en jurant par le nom de César. »

Je remarquerai ici en passant , que Cicéron attribue à Antoine , & non pas au peuple , d'avoir gravé cette inscription sur la colonne. *Auget tuus inimicus furorem in dies , primum in statua quam posuit rostris , inscripsit PARENTI OPTIMEMERITO , ut non modo Sicarii , sed etiam jam Parricidæ judicemini* Cicer. Epist. ad Famil. Lib. XII. Epist. 3. Je croirois volontiers que la seule haine fait attribuer à Antoine par Cicéron ce , où il n'eût d'autre part que d'approuver la conduite du peuple. Le sentiment de Suétonne paroît plus naturel.

266 LETTRES CABALISTIQUES ,  
& éclairées gémissaient du sort qui mena-  
çoit leur patrie , & détestoient ces divi-  
sions & ces disputes si pernicieuses. Si  
elles eussent osé s'expliquer hautement,  
si elles avoient condamné publiquement  
les menées des Ecclésiastiques Grecs , si  
elles avoient voulu éclairer le peuple , &  
lui montrer où le conduiroit son entê-  
tement , peut-être les eût-on massacrées.

La multitude est également aveugle dans  
tous les pays ; on peut lui appliquer avec  
raison ce qu'un Légat disoit aux habitans  
d'une Ville , en leur donnant la bénedic-  
tion , *Puisqu'ils veulent être trompés , qu'ils  
le soient.*

Espérer que le peuple songe jamais à  
prendre des moyens pour distinguer le faux  
du vrai , & pour s'éclairer sur ses véri-  
tables intérêts , c'est attendre que les Jésui-  
tes deviendront humbles , & les Convul-  
sionnaires sensés.

Je te salue , studieux ben Kiber. Don-  
nes-moi de tes nouvelles.





## L E T T R E C X X X I.

*Le Sylphe Oromasis , au sage Cabaliste  
Abukibak.*

**J**E volai , il y a deux jours , sage & savant Abukibak , au-dessus des tours de l'Eglise Notre-Dame pour me reposer un instant. J'étois fatigué d'avoir fait près de cinq cents lieues dans moins de douze heures , & j'avois encore autant de chemin à faire avant d'arriver où je voulois aller. J'examinai du haut de ces tours la vaste étendue de Paris , & la premiere pensée qui me vint en l'esprit , fut celle qui fit répandre des larmes à Xerxès. *Quand je considere , disoit ce Monarque en passant son armée en revue , combien est courte la vie des hommes , je suis ému de compassion , & je ne puis m'empêcher de pleurer. De tant de millions de personnes qui sont ici devant mes yeux , il n'y en aura pas une de reste dans cent ans (1).*  
„ Si tous les gens , disois-je en moi-mê-

(1) Hérodote , *Lib. VII. pag. 445.* Je me sers de la Traduction de du Ryer , *Édit. in-folio.*

» me , qui habitent dans ces muts , fai-  
 » soient attention à leur sort déplorable ,  
 » & à la fin qu'ils auront incessamment ,  
 » sans doute ils se défabuseroient bientôt  
 » des soins frivoles qui les occupent. A  
 » quoi servent les peines que prennent ces  
 » infortunés ? Au lieu de songer à jouir  
 » du peu de moments dont ils sont les  
 » maîtres ; ils travaillent , ils suent , ils  
 » se tourmentent pour être heureux dans  
 » un temps qu'ils ne verront jamais , & qui  
 » n'est pas fait pour eux. Ils cesseront d'e-  
 » xister , lorsqu'ils croient qu'ils commen-  
 » ceront à jouir. »

Les marchands , avides de gain , qui veillent nuit & jour au soin de leur commerce , qui sacrifient leur santé & leur repos à l'envie d'amasser un certain bien , mourront avant de satisfaire leur desir ? ils n'auront que la douleur d'avoir travaillé toute leur vie inutilement ; & si par hazard il s'en trouve quelques-uns parmi eux , qui , avant la mort aient contenté leur avidité , le temps dont ils jouiront de ces trésors amassés avec tant de fureur & tant de passion , sera si court , qu'il ne servira qu'à augmenter leurs peines , en leur faisant

regretter davantage le bien qu'ils perdent, & dont ils ont joui si peu de temps.

Il est malheureux pour un homme qui se voit dans le lit de la mort, de n'avoir pas toujours été pauvre : moins on perd en quittant ce monde, & moins on le regrette. Louis XIV. en mourant perdoit un Royaume & la vie. Un Duc perd moins qu'un Souvevain, un marchand pauvre, qu'un riche. L'indigence est une des choses les plus propres à former des Philosophes. Quand un homme a beaucoup de bien, rarement s'avise-t-il de moraliser ; pour un Sénèque, il est deux mille Épictètes.

Si les hommes, sage & savant Abukibak, faisoient quelque attention à la misère & à la bassesse de leur état, ils tâcheroient de réparer par leur façon de penser les infortunes auxquelles le sort les a soumis. Au lieu d'avilir par leur conduite leur condition, qui n'est déjà que trop abjecte, ils imiteroient autant qu'ils pourroient les sages Sylphes, qui uniquement occupés du soin de cultiver & de chérir la vertu, attendent sans crainte & sans desir ce que le Ciel a décidé. Loin d'agir d'une manière aussi sensée, les foibles hu-

mais travaillent tous également à se rendre plus malheureux. Il semble qu'ils soient charmés d'augmenter les infortunes qui sont attachées nécessairement à l'humanité, & dont les seuls Philosophes savent diminuer l'amertume. Tu as sans doute, sage & savant Abukibak, considéré plusieurs fois les maux auxquels est exposé le genre humain ; mais je ne fais si tu as jamais pris garde que tous les hommes, dans quelque rang qu'ils soient nés (je n'excepte qu'un petit nombre de Sages) sont également malheureux aux yeux d'un Philosophe. Commençons cet examen par les Souverains.

Un Prince, qui au milieu de sa Cour, vit comme un cochon dans son auge ; qui uniquement occupé du plaisir de boire & de manger, abandonne à des Ministres le soin de son Royaume, est-il heureux ? Il ne l'est pas davantage que celui, qui pour satisfaire une folle ambition, ruine son Royaume, & fait périr des millions d'hommes. Le premier ressemble à un animal domestique, le second à une bête féroce, & leur bonheur est moins grand que celui d'un cochon & d'un lion, puis-

que ces bêtes sont exemptes de remords, & que ces Souverains, malgré la force de leurs passions, sentent combien elles sont contraires au véritable honneur, à la probité & à l'humanité; car tel est le sort des hommes vicieux: ils ont beau faire, ils ne peuvent s'aveugler jusqu'au point qu'un reste de clarté ne leur présente de temps en temps d'odieuses vérités. Un savant Docteur a dit avec raison que *la conscience peut être voilée, parce qu'elle n'est pas Dieu, mais qu'elle ne peut être détruite, parce qu'elle vient de Dieu* (1). Qu'un coupable fasse ce qu'il voudra, qu'il ait recours à tous les expédients qu'il jugera capables de pouvoir calmer entièrement ses troubles, il n'en viendra jamais à bout. Les remords sont les vautours que la Fable donna pour bourreaux à Prométhée; ils trouvent sans cesse de quoi se nourrir; le cœur qu'ils dévorent souffre toujours & ne périt point. Les Grands, ainsi que les petits, sont soumis au même supplice, dès qu'ils sont criminels.

(1) *Conscientiâ . . . potest obumbrari, quia non est Deus, extingui non potest, quia a Deo est. Tertulian. Apolog. Cap. VI. apud Just. Lipsium. in Præcept. Politit.*

Dans quelque état qu'on soit , quelque forme qu'on prenne , rien n'exempte des suites d'une conscience troublée. *Partout où la vraie vertu ne se rencontre pas , le vice se trouve , & avec lui les remords qui marchent toujours à sa suite (1).* C'est en vain qu'un Souverain pense à l'abri du trône calmer sa crainte ; elle le suit au milieu des grandeurs , comme dans le sein de la mollesse, elle l'*accompagnera par-tout. (2)* & le tourmente jusqu'à ce qu'il perde & la vie & ces plaisirs mêlés de tant d'amertumes. Un sage Philosophe peut-il regarder comme heureux un fort aussi agité & aussi méprisable ?

Du Souverain venons au courtifan. Quel est son état ? C'est celui d'un esclave , dont les fers sont dorés. Sous les dehors pompeux d'une grandeur frivole il cache les soins les plus pénibles & les chagrins les plus cuisants. Quel est l'homme atta-

(1) *Vela te & verte in varias formas : ubicumque vera virtus non est , vitium subsequitur , & ex eo inquietus in animo , aut timor. Justi Lipsii. Monita & præcepta , Politica , Cap. VI. pag. 11.*

(2) *Post Equitem sedet atra cura Horat.*

ché à la Cour, qui ait passé en sa vie une seule journée sans être tourmenté par l'ambition, par le desir d'accroître son autorité, & par la crainte de perdre la faveur de son maître? Est-ce vivre heureux que d'être dans une agitation continuelle, que de se défier de tous ceux qu'on fréquente, que de flatter ses ennemis, que de n'avoir aucun véritable ami, que de n'agir que conséquemment aux fantaisies & aux caprices d'un autre homme? On peut regarder les courtisans comme des machines qui se conduisent selon l'impulsion qu'elles reçoivent par un premier moteur: le Souverain est le machiniste qui les met en mouvement; la gaieté, la tristesse, la piété du Prince décident de la joie, de la mélancolie & de la Religion de la Cour. Après une contrainte aussi forte, la mort vient; elle détruit les projets, elle renverse les mesures, elle rend inutiles les soins, elle ne laisse que la douleur d'avoir si mal employé des jours si courts, & d'avoir toujours vécu en esclave, lorsqu'on auroit pu jouir de la liberté. Est-ce la peine de naître pour

274      LETTRES CABALISTIQUES ;  
jouer un rôle aussi fâcheux dans ce monde,  
& qui finit aussi désagréablement ?

Les Ecclésiastiques ne sont ni plus heureux ni plus tranquilles que les Laïques ; ils portent aux pieds des Autels l'ambition qui les dévore , ils songent sans cesse à augmenter leurs richesses. L'avarice est un vice inné dans l'ame des trois quarts des gens d'Eglise. Ce Prélat est sombre , triste , rêveur ; qu'a-t-il donc qui puisse troubler son bonheur ? Il veut être fait Archevêque. Le voilà nommé à un Archevêché , & il est encore mélancolique ; il souhaite le Cardinalat, Il obtient le Chapeau , & les inquiétudes ne diminuent point ; il songe à devenir Pape. C'en est trop , il meurt avec le regret de n'avoir pu accomplir ses desirs. Cent mille livres de rente , les titres fastueux d'*Eminence* , de *Grandeur* , n'ont pu le rendre heureux ; il a été plus misérable qu'un paysan qui vit content dans sa chaumière.

Ce Curé de Village gronde sans cesse contre son sort ; il se plaint qu'il a à peine de quoi vivre. Il obtient un bénéfice considérable , quitte la campagne , & va à la ville. Est-il satisfait ? Point du tout ; il

veut être Grand-Vicaire, Il le devient ; voilà donc ses desirs satisfaits ? Bien loin de-là. Plus il augmente en charge , plus son revenu s'accroît , & plus son avidité prend de nouvelles forces. Le conduisit-on , ainsi que le Prélat , jusqu'aux portes du Pontificat , il ne seroit pas content ; & si l'on alloit encore plus loin , & qu'on le fit Pape , il trouveroit les revenus de l'Etat Ecclésiastique trop modiques.

Quel est l'aveuglement des hommes , sage & savant Abukibak ; ils courent incessamment d'un état à un autre , & dans ces divers changements , ils n'en sont pas moins malheureux. Comme ils ne cherchent leur contentement que dans des choses vaines , frivoles , légères , & souvent criminelles , ils ne trouvent , au lieu de la véritable félicité , que l'inconstance , l'ennui , l'envie , le crime & les remords qui les suivent.

Le seul vrai & unique bonheur consiste dans l'amour de la vertu , dans la crainte , dans l'obéissance à ses ordres. Quiconque est fortement persuadé de ces sages & nécessaires maximes , est véritablement fortuné ; il vit sans trouble & sans inquié-

tude ; il jouit de tous les biens que lui présente la nature ; & si elle lui en refuse quelqu'un , il fait s'en passer sans le regretter. Il ne craint point la mort ni ne la desiré ; il attend avec tranquillité ce que le Ciel a ordonné de ses jours ; il fait que lorsqu'ils finiront , d'autres leur succéderont plus purs & plus fereins , & qu'un avenir parfaitement heureux fera la récompense de la sage conduite qu'on tiendra dans ce monde.

Il est deux choses , sage & sàvant Abukibak , sur lesquelles les hommes devroient réfléchir sans cesse , sur la brièveté de cette vie & sur l'immense durée de l'autre ; ils se défabuseroient alors de toutes les folles idées qui les tourmentent. » Hé quoi ! diroient-ils , pour acquérir un bonheur éternel , on ne nous laisse que quelques instants à travailler , & nous les perdons en souhaits frivoles & en projets , détruits aussi-tôt qu'accomplis ! Songeons à faire des établissemens plus durables , & ne perdons point des moments , de l'emploi desquels dépend un éternel bonheur. Je te salue , sage & sàvant Abukibak , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.

## L E T T R E C X X X I I .

Ben-Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Il y a quelque temps, sage & savant Abukibak, que je reçus une de tes Lettres, dans laquelle tu me faisois sentir avec beaucoup de force, combien je devois me défier des opinions qui n'étoient appuyées que sur le consentement du peuple. Les raisons que tu apportes pour anéantir entièrement l'autorité du vulgaire, sont excellentes, elles sont fondées sur l'expérience, & portent avec elles cette évidence qui convainc les esprits les plus opiniâtres; mais je crois que tu aurois pu étendre plus que tu n'as fait, la nécessité de se défier des décisions de la multitude. Il me paroît que tu veux la borner au simple peuple: or, il me sera aisé de te prouver que parmi les Savants, & même parmi ceux qu'on regarde comme les plus respectables, le grand nombre a souvent donné dans des excès très-vicieux & très-condamnables. Les corps les plus

278 LETTRES CABALISTIQUES ,  
célèbres peuvent être considérés , à bien  
des égards , comme la multitude. Le Car-  
dinal de Retz me paroît être fondé , lors-  
qu'il dit que les *Compagnies Souveraines &*  
*les Parlements sont peuples* ; on peut appli-  
quer cette maxime à toutes les Sociétés.

Je ne fais , sage & savant Abukibak ,  
si tu as jamais fait attention à toutes les  
sottises qu'a commises la Sorbonne : elle  
n'a jamais agité quelque affaire considé-  
rable , qu'elle n'ait pris le plus mauvais  
parti , & l'on peut dire que chaque évé-  
nement considérable arrivé en France , est  
marqué & désigné par quelque mauvaise  
manœuvre de la Sorbonne. Lorsque [la Pu-  
celle d'Orléans eut été brûlée par les An-  
glois , contre le droit de la guerre & con-  
tre celui des gens , que fit alors la Sor-  
bonne ? Condamna-t-elle cette injustice ,  
ou du moins n'en dit-elle rien ? Pasquier  
va nous apprendre la conduite qu'elle tint.  
» L'Université de Paris , dit-il (1) , vou-  
» lant aussi jouer son rôle , fit une Procef-  
» sion le jour de Saint-Martin-des-Champs ,  
» où un Frere Dominicain fit une décla-

(1) *Recherches de Pasquier*, Liv. VI, Chap.  
V. pag. 671.

» mation encontre cette pauvre fille , pour  
 » montrer que tout ce qu'elle avoit fait  
 » étoit œuvre du Diable. ,, Le Peuple ,  
 le plus fanatique , sage & savant Abuki-  
 bak , auroit-il pu faire pis que la Sor-  
 bonne ? Elle déclare forcieriè & magi-  
 cienne , une Héroïne , qui par sa valeur  
 avoit délivré sa patrie , & mis son Roi  
 en état de chasser les Anglois de Paris.

Il semble que la Sorbonne ait affecté ,  
 dans toutes les occasions , de favoriser les  
 ennemis de la France. Sous Charles VII.  
 elle flétrit la mémoire de la Pucelle d'Or-  
 léans , pour favoriser les Anglois. Sous  
 Henri III. elle rendit un décret , qui dis-  
 pensoit tous les François du serment de  
 fidélité qu'ils avoient fait à ce Prince , &  
 embrassa avec zele le parti des Espagnols.  
 ,, La Sorbonne & la Faculté de Théolo-  
 » gie , dit l'Auteur du Journal de Henri  
 » III. (1) , comme trompettes de la sédi-  
 » tion , déclarerent & publierent à Paris  
 » tout le peuple de ce Royaume , absous  
 » du serment de fidélité & obéissance  
 » qu'ils avoient juré à Henri de Valois

(1) Pag. 119.

» n'a gueres leur Roi ; rayerent son nom  
 » des prieres de l'Eglise ; firent entendre  
 » au peuple qu'en saine conscience ils pou-  
 » voient s'unir , s'armer & contribuer de-  
 » niens pour lui faire la guerre , comme  
 » à un tyran exécrationnable qui avoit violé la  
 » foi publique au notoire préjudice & con-  
 » tentement de leur Sainte Foi Catholi-  
 » que , Apostolique , & Romaine , & de  
 » l'Assemblée des Etats du Royaume. ,,  
 Je doute qu'on puisse trouver rien de plus  
 féditieux dans l'Histoire ancienne & mo-  
 derne , que le décret de la Sorbonne ; il  
 étoit d'ailleurs contraire à l'honneur , à  
 la probité , au bien public , au droit des  
 Souverains , aux privilèges des Etats du  
 Royaume , qui seuls , en cas de vacance du  
 Trône , par l'extinction de la Maison  
 Royale , sont en droit d'élire un Souve-  
 rain (1).

(1) C'est en parlant de ce décret , qu'un de nos meilleurs Poètes a dit :

On s'assemble en tumulte , en tumulte on décide ,

Parmi les cris confus , la dispute & le bruit ,  
 De ces lieux , en pleurant , la Vérité s'enfuit.

Alors , au nom de tous un des vieillards s'écrie :  
 » L'Eglise fait les Rois , les absout , les châtie ,  
 » En nous est cette Eglise , en nous seuls est sa  
 » loi.

Le peuple, sage & savant Abukibak, dans les fureurs des guerres civiles, n'a jamais été plus loin que la Sorbonne; & ce corps, dont les Membres font sonner si haut les rares vertus & les talents merveilleux, s'est toujours déclaré dans les temps des troubles en faveur du mauvais parti. Il n'a pas tenu à lui que la famille Royale ne fût expulsée du Trône, que les Espagnols & les Guises se rendissent les maîtres du Royaume, & qu'ils y établissent l'Inquisition. Voilà en vérité des traits bien propres à justifier les titres fastueux de *Défenseurs des privilèges de l'Eglise Gallicane, & des Droits Ecclésiastiques du Royaume.*

Je ne fais pas sur quoi M. Deslandes, dans son ingénieux Livre de *l'Histoire critique de la Philosophie*, a affecté de faire un éloge pompeux de l'ancienne Sorbonne, & de maltraiter la moderne. » L'Univer-

» Nous reprouvons Valois, il n'est plus notre  
» Roi.

» Serments, jadis sacrés, nous brisons votre  
» chaîne.

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine  
Trace en Lettres de sang ce décret odieux;  
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.

*Henriade, Chant. IV. vers. 308. & suiv.*

» sité de Paris, dit-il (1), devenant plus il-  
 » lustre de jour en jour, & pour me servir  
 » de l'expression d'Alexandre IV., étant  
 » regardée comme l'Arbre de Vie dans le  
 » Paradis Terrestre, ou comme la Lampe  
 » allumée dans la Maison du Seigneur,  
 » toutes les écoles particulières s'éteigni-  
 » rent. Chacun vint puiser à la source mê-  
 » me des Sciences, d'où elles se répan-  
 » doient non-seulement dans le Royaume;  
 » mais encore par toutes les Nations de  
 » l'Europe, qui n'avoient qu'un cri d'ad-  
 » miration. » A ces louanges magnifi-  
 ques, Monsieur Deslandes a ajouté cette  
 note : *Autant que l'Université de Paris*  
*étoit autrefois brillante, autant est-elle tom-*  
*bée dans l'avilissement. La Faculté de Théo-*  
*logie sur-tout, me paroît le Corps le plus mé-*  
*prisable qui soit dans le Royaume.* Exami-  
 nons sans passion, sage & savant Abu-  
 kibak, le sentiment de M. Deslandes, &  
 divisons-le en deux points différents.

Le premier concerne la splendeur de  
 l'ancienne Sorbonne; le second sa supé-  
 rité sur la moderne. Nous les trouverons

(1) Histoire Critiq. de la Philosophie, Tom. II,  
 pag. 298.

également faux. Cette Sorbonne que M. Deslandes regarde comme l'Arbre de Vie dans le Paradis Terrestre , est la même dont nous venons de voir les fausses démarches , & les décrets ignorants & séditioneux. Eh quoi ! des gens qui condamnent la Pucelle d'Orléans comme forcier , sont des *Lampes allumées dans la Maison du Seigneur* ! & des Ecclésiastiques , qui déclarent que les sujets ne doivent point observer le serment de fidélité qu'ils ont fait à leurs Princes , sont des personnages *célèbres & brillants* ! Si cela est , on pourra mettre au nombre des grands hommes les seize qui firent mourir plusieurs Membres du Parlement qui avoient été fideles à leur Roi ; les deux assassins des Henri III. & Henri IV. trouveront aussi place parmi les personnes illustres.

La supériorité de l'ancienne Sorbonne sur la moderne me paroît très-mal fondée. Si l'on excepte Gerson , & deux ou trois autres Auteurs , il n'est aucun des Membres qui la composoient , qu'on puisse égaler aux Arnaud , aux Bossuet , aux Nicole , & à tant d'autres fameux Ecrivains , qui , dans ces derniers temps , ont été

284 LETTRES CABALISTIQUES ;  
 dans ce Corps. Si l'on devoit juger entre  
 le mérite des anciens Docteurs & des mo-  
 dernes , il n'y auroit pas à balancer , &  
 les derniers emporteroient le prix. Ils ont  
 eu parmi eux de plus grands hommes que  
 les autres , & ont fait des fautes bien  
 moins considérables , quoiqu'ils en aient  
 fait de très-grandes , ainsi que nous le  
 verrons dans l'instant. Je ne fais donc par  
 quel motif M. Deslandes s'est érigé en pa-  
 négyriste outré de l'ancienne Sorbonne ,  
 & en critique injurieux de la moderne. Il  
 est vrai que les Corps nombreux étant  
 sujets , comme les peuples , à prendre faci-  
 lement le plus mauvais parti , & à se laisser  
 emporter à la passion & aux préjuges , les  
 Docteurs de ces derniers temps ont man-  
 qué plusieurs fois au Public , à leurs con-  
 freres & à eux-mêmes ; mais il s'en faut  
 bien qu'ils aient fait des actions aussi cri-  
 minelles & aussi condamnables que la plû-  
 part de ceux qui ont vécu , il y a un &  
 deux siècles.

Sous Louis XIV. la Sorbonne a con-  
 damné mal à propos M. Arnauld (1) ; elle

(1) La condamnation de M. Arnauld , faite  
 contre toutes les formes , est la plus grande plaie  
 qu'ait jamais reçue notre Faculté... C'a été un tel

s'est unie il y a peu de temps avec les Jésuites ; elle a interdit & dégradé plusieurs des plus illustres sujets qui la composoient ; mais elle n'a jamais approuvé par aucun décret authentique que les sujets se révoltassent contre leur Souverain. Elle n'a point déclaré le Maréchal de Villars Sorcier pour avoir battu les ennemis à Denain ; elle n'a pas approuvé qu'un Roi répudiât sa légitime épouse , comme elle fit en faveur de Henri VIII. gagnée par l'or de ce Monarque (1). Agrippa n'a pas déguisé la vénalité de la Sorbonne ; il l'a

brigandage , que la plûpart de nos Docteurs , qui regardent à présent les choses de sang froid , confessent franchement qu'on le peut nommer *horrendum Sacrae Facultatis Parisiensis Patrocinium*.

Relation des Assemblées de Sorbonne sur les opinions des Jésuites touchant la Religion des Chinois , Lettre V. pag. 22.

(1) Non est mihi incognitum queis artibus res hæc apud sorbonam Parisiorum tractata est , quæ cæteris tanti sceleris ausum temerario porrexit exemplo. Vix me continere queo , quin imitatus Poëtam illum exclamem , *Dicite , Sorbonici , in Theologia quid valet aurum ?* Quantum pietatis & fidei illorum pectore clausum putavimus , quorum venalis magis quam sincera conscientia est... extrema avaritiæ infamia corruperunt ? *Agrippa Epist. XIX. Libri VI. pag. 973.*

286      LETTRES CABALISTIQUES ,  
mise dans tout son jour , & son témoignage est une preuve authentique que la conscience des plus fameux Théologiens devient fort latitudinaire , lorsqu'elle est attaquée avec le métal précieux qui trompa Danaé. Philippe de Macédoine croyoit que toutes les villes pouvoient être prises , pourvû qu'une charge d'or pût aller jusqu'à la porte ; il n'est aucun décret qu'on ne fasse rendre à toutes les Universités du monde , en se servant du même stratagème. Les richesses ont de grands droits sur le cœur des hommes , & sur-tout sur celui des Ecclésiastiques. Si l'on tentoit aujourd'hui les Docteurs de Sorbonne comme Henri VIII. séduisit leurs prédécesseurs , je crois bien que les modernes Théologiens ne tiendroient guere plus ferme que les anciens. Je me figure voir un âne chargé d'or , arriver à la porte du College de Sorbonne , il est reçu avec autant de respect par les Ecclésiastiques , que le baudet chargé de Réliques l'étoit du peuple. Mais enfin , soit que ma conjecture soit fautive , soit qu'elle soit véritable , il faut cependant convenir que la Sorbonne moderne

n'a aucune tache d'avarice aussi flétrissante que celle qui déshonore l'ancienne.

Je ne fais si M. Deslandes a réfléchi sur tous ces faits si connus dans l'Histoire; & s'il y a fait la moindre attention, comment a-t-il pu faire un éloge aussi faux? Peut-être n'a-ce été que pour humilier les Docteurs d'aujourd'hui, & ceux du temps de Louis XIV. Pour réussir dans son dessein, il n'avoit pas besoin d'aller avancer une fausseté évidente; il n'avoit qu'à détailler les cabales, les troubles, les divisions qui ont agité & qui agitent encore la Sorbonne. Il devoit montrer la manière indécente & partielle dont les Docteurs opinent lorsqu'il s'agit des matières les plus délicates; il auroit alors prouvé très-aisément que tous les corps sont sujets aux vices qui rendent méprisable la décision de la multitude; & que les Compagnies, de quelque titre pompeux qu'on les décore, *sont peuples & très-peuples.*

Les Docteurs de Sorbonne eussent fourni eux-mêmes à M. Deslandes des autorités pour appuyer la critique qu'il auroit faite des assemblées de la Faculté de Théologie. *On penseroit, dit un Auteur, qu'on*

ne s'assemble dans la salle de Sorbonne, que pour crier & pour se dire des injures. Paroles, gestes, œillades, style, maniere d'opiner, tout y est indigne de la gravité de ceux à qui l'on donne dans nos écoles, comme par excellence, le titre de NOS TRES-SAGES MAÎTRES (1). C'est un Docteur de Sorbonne qui parle; ne croiroit-on pas que c'est quelqu'Avocat qui plaide au Parlement pour faire casser une élection populaire & tumultueuse?

Je finirai ma Lettre, sage & savant Abukibak, par une remarque bien essentielle que me fournit la dernière assemblée de la Sorbonne, où la *Constitution* a été reçue. Cette même Sorbonne avoit appelé peu d'années auparavant de cette *Constitution* au futur Concile, comme étant contraire à la doctrine de S. Augustin & aux privilèges de l'Eglise Gallicane.. Il faut de deux choses l'une, ou qu'elle se soit trompée, lorsqu'elle a écrit son appel, ou lorsqu'elle l'a révoqué? elle est donc sujette à se tromper, ainsi que le peuple,

(1) Journal Historiq. des Assemblées tenues en Sorbonne, pour condamner les Mémoires de La Chine du Pere le Comte, pag. 19.

& à donner dans des travers aussi grands. Au reste , je n'entre point dans l'examen de savoir quand est-ce qu'elle a erré ; son appel a été fait d'une voix unanime , son acceptation a été conclue à la pluralité des voix. De quel côté qu'on prenne les choses , on trouve toujours le gros de la Sorbonne coupable d'une erreur grossiere. Je te salue , sage & savant Abukibak.



## L E T T R E C X X X I I I .

*L'Ondin Kacuka , au sage Cabaliste  
Abukibak.*

**T**U te plaindras , sans doute de mon silence , sage & savant Abukibak , & tu t'étonneras que depuis si long-temps je n'aie point exécuté les ordres que tu m'as donnés ; cependant il me sera aisé de me justifier auprès de toi. J'ai été obligé d'aller aux Indes Orientales , & j'ai resté pendant près d'un mois dans ces régions si éloignées de la France. En arrivant dans la Méditerranée , la premiere chose que je

290      LETTRES CABALISTIQUES ,  
fais , c'est de te donner de mes nouvelles.  
Je t'envoie un Dialogue entre une fille  
coquette & une jeune femme. La premiere  
a été condamnée à rester six mille ans  
dans nos humides retraites , pour avoir  
trompé plus de vingt amants , & la seconde  
doit demeurer parmi nous sept mille cinq  
cents ans , pour avoir fait une infidélité  
à son mari. Heureusement pour elle , il  
étoit fort vieux , & sa punition a été adou-  
cie en faveur du dégoût qu'un époux su-  
ranné inspire à une jeune personne. On  
est convaincu chez les morts , ainsi que  
chez les vivants , que le proverbe le plus  
véritable est celui-ci :

Qui cinquante ans aura vécu ,  
Et jeune femme épousera ,  
S'il est galeux , se grattera  
Avec les ongles d'un cocu.

L'impossibilité , ou du moins le peu de  
possibilité qu'il y a qu'un vieux mari ne  
soit pas cocu , est la seule cause que tou-  
tes les femmes , infideles à leurs époux ,  
ne sont point reléguées dans le sombre  
séjour des Gnomes , ou dans l'infemale  
demeure des Diables. Car si l'on n'avoit

pas du moins excepté celles dont les maris sont dans le cas du proverbe , il auroit fallu grandir beaucoup l'enceinte de l'Enfer ; & les souterrains des Gnomes n'auroient pas suffi pour contenir la moitié des prisonnières.

Tu ne saurois croire , sage & savant Abukibak , jusqu'à quel point le cocuage étend ses droits sur la terre ; il prend quatre-vingt-dix-neuf sur cent. Un mari qui échappe à sa puissance , peut se regarder comme aussi fortuné , qu'un soldat qui revient sain & sauf d'une attaque où tous ses compagnons ont été tués. Je loue fort ta prudence , sage & savant Abukibak , d'avoir négligé toutes les femmes , & de te réserver pour quelque belle Sylphide , ou quelque aimable Ondine , s'il te prend jamais fantaisie de te marier. Le dialogue que tu vas lire servira à te confirmer dans tes desseins ; tu verras que ce n'est pas sans fondement que tu condamnes l'inconstance & la légèreté du beau sexe.



*Dialogue entre une FILLE COQUETTE,  
& une JEUNE FEMME.*

L A J E U N E F E M M E .

Dites tout ce que vous voudrez, vous ne me ferez jamais convenir que j'aie mérité d'être punie plus rigoureusement que vous. J'ai fait une faute, il est vrai ; mais vous en avez commis trente, & vous n'aviez pas la même excuse que moi. Vous étiez libre, vous pouviez disposer de votre cœur & de votre main, rien ne vous obligeoit à quitter l'amant que vous aviez choisi vous-même. Je n'étois point dans le même cas, on m'avoit unie sans mon consentement, à un homme vieux, caduc, dégoûtant ; est-il extraordinaire que je n'aie point aimé une personne qui étoit aussi peu aimable ? Lorsque l'amour n'entre pour rien dans le mariage, il est bien difficile qu'il ne veuille pas se récompenser d'une autre manière : il ne perd jamais ses droits ; & s'il ne les étend pas sur l'hymen, il les retrouve sur la galanterie & sur le cocuage qui s'ensuit naturellement.

## L A F I L L E C O Q U E T T E .

Hé ! Vous croyez que pour excuser toutes les infidélités que j'ai faites à mes amants , je ne puis pas me servir du même prétexte que vous ! Abus , abus , ma chere enfant. Lorsqu'un amant ne trouve plus le secret de plaire , il est dans la classe d'un mari incommode & dégoûtant. L'amour dans le cœur d'une fille ne veut rien perdre , ainsi que dans celui d'une femme , si-tôt qu'il commence à y languir , qu'il n'est point animé , nourri , réveillé par un galant qui ne plaît plus ; il cherche quelqu'un qui le serve mieux , & dont il pense avoir plus lieu d'être content ; il trouve un nouvel amant qui lui paroît son fait , il le prend à son service. La nouveauté a des charmes , & l'infidélité *s'ensuit naturellement*. Je me sers de vos termes , & vous voyez que les excuses que nous pouvons apporter pour pallier nos foiblesses , sont si semblables , qu'il ne faut pas même que nous empruntions des expressions différentes

## L A J E U N E F E M M E .

Mais enfin , si nos fautes sont égales , vous êtes toujours beaucoup plus coupable que moi ; car vous avez eu trente amants , & je n'en ai jamais eu qu'un seul. Vous êtes donc vingt neuf fois plus criminelle que je ne la suis ; & cependant je suis punie plus rigoureusement que vous. N'ai-je pas sujet de me plaindre de l'injustice de mon arrêt ? Vous êtes infidelle à trente personnes , je ne le suis qu'à une , & l'on me condamne à quinze cents ans de peine plus que vous.

## L A F I L L E C O Q U E T T E .

Oh ! vous ne faites pas bien votre compte. Il est bien vrai que j'ai quitté plusieurs personnes , & que vous n'avez été infidelle qu'à une seule ; mais cette seule vous devoit être plus sacrée & plus respectable que toutes les autres ensemble ne me l'auroient dû paroître. Autant qu'un mari a des droits plus grands & plus légitimes qu'un amant , autant votre crime est-il plus considérable que le mien. A

votre compte , vous voudriez qu'un mari  
 cocu dans la balance ne pesât pas davan-  
 tage qu'un galant congédié. Peste ! votre  
 morale est assez singuliere ; mais comme  
 vous voyez , elle n'est pas reçue dans  
 l'autre monde. Je conviens avec vous qu'il  
 y a à Paris un grand nombre de femmes  
 qui se feroient un plus grand scrupule de  
 passer pour avoir manqué à leur amant  
 qu'à leur mari ; ces maximes sont bonnes  
 lorsqu'on est en vie ; après la mort , on  
 en reconnoît le faux , ainsi que vous l'ex-  
 périmentez. Si l'on suivoit votre senti-  
 ment , quel est l'homme qui voudroit se  
 marier ?

### L A J E U N E F E M M E .

On trouveroit autant de maris qu'on  
 trouve d'amants. Croyez-vous qu'il soit  
 plus dur à un époux de voir sa femme infi-  
 delle , qu'à un amant d'essuyer l'inconfi-  
 tance de sa maîtresse ? Vous vous trompez ;  
 vous voyez beaucoup plus d'amants qui  
 meurent de la douleur qu'ils ont de l'in-  
 fidélité de leur maîtresse , que de maris  
 qui succombent au chagrin d'être cocus.

Cependant , personne ne fait réflexion , lorsqu'il devient amoureux , aux infortunes qui peuvent lui arriver. Jamais un homme ne s'est avisé de vouloir fuir toutes les femmes , parce qu'il les croit toutes inconstantes ; ou s'il s'en est trouvé quelqu'un , il n'a guere eu d'imitateurs, Il en est de même des gens qui veulent se marier, ils ne pensent point au cocuage : s'ils y pensent , ils espèrent de ne point en subir les loix. Vous savez qu'on a dit depuis long-temps qu'il n'y a au monde qu'une seule femme sage , & que chacun croit l'avoir. Cette opinion , fondée sur l'amour propre , suffit pour empêcher que le nombre des épouseurs ne diminue jamais. On n'a pas besoin pour cela de vouloir mettre une différence considérable entre la punition qu'essuyent dans l'autre monde une coquette & une femme qui n'a eu qu'une seule passion.

### L A F I L L E C O Q U E T T E .

Vous faites bien valoir la fidélité que vous avez gardée à votre amant. Vous n'auriez pas été plus constante que moi,

s'il vous avoit été aussi aisé de devenir infidelle; mais vous étiez forcée de vous tenir à votre premier galant; c'étoit le seul que vous puissiez avoir. Il étoit ami de votre mari; il avoit chez lui une libre entrée, le vieux jaloux ne s'en défioit point. Ces circonstances ont plus été la cause de votre constance, que votre vertu dont vous faites parade. Pour savoir si vous aviez un cœur véritablement fidele & sincere, il faudroit que vous eussiez été comme moi dans le grand monde, que vous y eussiez joui d'une entière liberté: alors, si vous aviez toujours été constante, si vous aviez résisté aux avances de mille jeunes gens pressés à vous plaire, si vous aviez dédaigné le plaisir de s'entendre dire qu'on est aimable par plusieurs personnes, si vous aviez sacrifié aux langueurs d'une vieille passion les charmes séducteurs d'une nouvelle, vous pourriez vous vanter de n'avoir jamais eu qu'une passion; mais de citer comme un exemple de votre retenue & de votre sagesse, de n'avoir jamais eu qu'un amant, lorsqu'il falloit, ou conserver celui-là, ou n'en avoir aucun autre, c'est se moquer

298      LETTRES CABALISTIQUES ,  
des gens. Il vaudroit autant qu'un homme  
qui n'a dans une prison que du pain &  
de l'eau , se vantât après en être forti ,  
qu'il s'est abstenu par frugalité , pendant  
le temps qu'il y a été enfermé , de man-  
ger de la viande. Votre mari vous tenoit  
resserrée très-étroitement , sa maison étoit  
votre prison ; son ami , le seul homme  
que vous voyez librement , étoit le pain  
que vous aviez la liberté de manger. Les  
autres amants étoient pour vous de la  
viande défendue : vous n'en mangiez  
point , parce que vous ne pouviez en avoir ;  
mais moi je vivois au milieu de l'abon-  
dance , je pouvois choisir entre les mets  
les plus délicats , & prendre celui que je  
voulois. Il auroit fallu que j'eusse eu une  
force supérieure pour résister à la tenta-  
tion ; chaque moment j'étois tentée , &  
tentée par de nouveaux objets. Tantôt  
c'étoit un Officier qui venoit m'offrir son  
cœur d'une manière badine , enjouée , mais  
brusque , un peu militaire , & capable de  
plaire à cause de sa singularité. Quelque-  
fois un jeune Abbé , dont le tein effaçoit  
l'éclat de celui des plus belles femmes ,  
dont les yeux vifs & brillants inspiroient

la tendresse, me juroit une ardeur éternelle. Le galant Abbé se jetoit à mes genoux, & me ferroit la main, qu'il m'arrosoit de quelques larmes. Ho ! tout cela est bien tentant. Si vous aviez été à ma place, vous auriez fait comme moi. Je passois successivement d'un engagement dans un autre ; je trouvois de quoi plaire dans tous les différens états, & je ne voulois en rebuter aucun. De l'homme de guerre, je venois à l'Ecclésiastique ; de l'Ecclésiastique je passois au Magistrat. Un Petit maître de Robe ne laisse pas que d'avoir son mérite ; il amuse, il réjouit, il est même utile quelquefois, moins cependant qu'un Financier ; aussi ne négligeois-je pas les gens de Finance. Un Fermier-Général en amour s'exprime quelquefois plus tendrement qu'un Officier, & toujours beaucoup plus solidement. Vous savez que *l'Amour sans Bacchus n'est que langueur* ; chez les Fermiers, ces Dieux se trouvent toujours réunis. Quel est le cœur sévère qui puisse se refuser aux douceurs qu'ils offrent ? Convenez donc que si vous aviez été dans une situation pareille à la mienne, la constance dont vous vous pi-

300 LETTRES CABALISTIQUES ;  
quez , eût été chimérique , & que votre  
amant auroit bientôt eu le sort de votre  
mari. Après avoir fait cocu une fois ce der-  
nier , vous ne vous seriez pas fait une peine  
bien grande d'augmenter sa coëffure d'une  
corne de plus ; aussi voyez-vous qu'on ne  
vous a pas tenu dans ce monde beaucoup  
de compte de votre constance forcée.

Je te salue , par *Jabamiah*.

---

## LETTRE CXXXIV.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

**L**ES Philosophes , sage & savant Abu-  
kibak , disputent entr'eux depuis long-  
tem sur la nature de l'ame des bêtes.  
Les uns , poussant les choses à l'extrême ,  
leur accordent une raison aussi épurée que  
la notre. Les autres , tombant dans un  
excès opposé à ce premier , mais aussi con-  
damnable & aussi faux , changent en ma-  
chines les animaux dont les actions pa-  
roissent les plus surprenantes. Quelques-  
uns enfin tiennent un juste milieu entre

tes deux opinions différentes, & accordant aux chiens une connoissance moins parfaite qu'aux hommes, conviennent cependant qu'il est ridicule de vouloir leur refuser entièrement la faculté de penser.

Pour faire quelques progrès & quelques découvertes utiles sur la nature de l'ame des bêtes, je voudrois qu'on les comparât dans leur conduite, suivant le degré de perception qu'elles marquent d'avoir, à des hommes plus ou moins privés de l'usage de certains sens. C'est-à-dire, on feroit la comparaison d'un chien, d'un éléphant, & d'un muet; d'un lievre, d'un cerf, & d'un muet & sourd; d'une taupe, d'un vers de terre, & d'un muet, sourd & aveugle. Alors, on pourroit découvrir jusqu'où l'ame des hommes, par son essence, est plus parfaite que celle des animaux, & combien elle s'éleve au-dessus de la leur, sans le secours des sens & des organes du corps. Car de comparer une taupe à un homme qui est doué des cinq sens, c'est vouloir peser dans la même balance les connoissances de deux créatures, dont l'une a reçu trois fois plus de moyens pour perfectionner son entendement, que l'autre.

Si l'on examinoit les actions de deux animaux de la même espèce, & qu'un des deux fût privé de l'usage de quelque sens, on reconnoîtroit aisément entr'eux une différence infinie. A plus forte raison cette différence doit se faire sentir dans les hommes.

Il en est des organes, ainsi que des sens. L'homme a la faculté de parler; sa langue, son gosier se prêtent aisément à la formation des mots, & à l'articulation des différens sons. Les bêtes sont privées de cet avantage: leur langue se refuse à leur esprit. Il faut donc supposer tous les hommes muets, pour commencer à les comparer avec les animaux qui nous paroissent les plus intelligents; ensuite examiner attentivement & sans préjugé, jusqu'où l'entendement d'un paysan sauvage & rustique s'éleve au dessus de celui d'un éléphant dans les bois.

Faisons, sage & savant Abukibak, quelques réflexions sur cette comparaison, nous passerons ensuite à celle d'un lievre & d'un homme sourd & muet; & nous finirons par celle d'une taupe, & d'un homme aveugle, muet & sourd.

Un berger ; qui , depuis la plus tendre enfance , ne s'est occupé qu'à garder des troupeaux sur le sommet d'une montagne , est souvent plus sauvage & plus brutal que les bêtes qu'il conduit au pâturage. Il n'a aucune connoissance des phénomènes de la nature , ses idées sur les merveilles de l'Univers ne sont pas plus claires que celles de l'animal le plus lourd. Il fait que le soleil échauffe , parce qu'il en sent la chaleur ; qu'il éclaire , parce qu'il en voit la lueur. Ses connoissances ne s'étendent qu'autant que ses sensations. Le payfan & la brute sont également savants : encore pourroit-on soutenir avec raison que les bêtes ont une plus grande connoissance des secrets de la Nature que le berger ; car elles lui montrent très souvent plusieurs choses , dont il se sert utilement. Elles lui apprennent les propriétés de certaines herbes ; & l'on ne diroit rien de trop outré , si l'on assûroit que la plupart des remèdes , dont les hommes se servent pour la guérison de leurs maladies , leur ont été indiqués par les animaux. On est redevable aux chiens de l'usage de prendre des herbes pour se purger. Les cigognes ont montré l'utilité

304      LETTRES CABALISTIQUES ,  
 des clysteres ; elles s'en donnent avec leur  
 bec. C'est à elles à qui l'on peut attribuer  
 l'invention de la seringue ; & si les chiens  
 ont été les premiers médeccins des hommes ,  
 les cigognes ont été les premiers apothi-  
 caires (1).

(1) Les gens, qui, contre toute forte de raison  
 & de vraisemblance , veulent entièrement dé-  
 pouiller les bêtes de la faculté de penser , disent  
 qu'elles font toutes ces choses par instinct ; mais  
 que veut dire ce mot obscur & qui ne signifie rien ?  
 Si l'on entend par-là la Nature , les bêtes auront  
 donc un avantage réel , pour perfectionner leurs  
 connoissances sur les hommes. Ecoutons à ce sujet  
 Plutarque.

» Qui a montré aux chevres de Candie , quand  
 » elles ont reçu des coups de trait dedans le corps ,  
 » d'aller chercher l'herbe du Distame , laquelle  
 » leur fait sortir les flèches , quand elles en ont  
 » mangé ; Car si tu dis , comme il est vrai , que  
 » c'est la Nature qui leur enseigne tout cela , tu  
 » préfères la prudence des animaux à la plus sage  
 » & plus parfaite cause & principe qui soit ; la-  
 » quelle si vous ne voulez appeller raison ni pru-  
 » dence , il faut donc que vous regardiez à lui  
 » trouver un nom qui soit plus beau & plus hono-  
 » rable : comme à dire , par effets elle montre sa  
 » puissance plus grande & plus admirable ; n'étant  
 » ni ignorante , ni mal apprise , mais ayant plutô-  
 » appris d'elle-même , non par imbécillité ou foi-  
 » blesse de la Nature , ainsi au contraire pour la  
 » force & perfection de la vertu naturelle , laissant  
 » là , & ne faisant compte d'une prudence men-  
 » diée & empruntée d'ailleurs par apprentissage.  
 » Et néanmoins tout ce que les hommes , par dé-  
 » lices , ou passant leurs temps , & en jouant

Si l'on pouſſoit plus loin ces recherches , on trouveroit que non-ſeulement la plûpart des connoiſſances humaines viennent des leçons des animaux ; mais l'on découvroiroit que les hommes ont reçu & reçoivent tous les jours des bêtes les inſtructions les plus ſalutaires pour l'exacte pratique de la vertu (1). Les fourmis ne

» leur veulent faire apprendre & y exercer leur  
 » entendement , encore que ce ſoit contre la na-  
 » turelle diſpoſition de leur corps, tant ils ont  
 » l'eſprit grand , en viennent à bout de l'appren-  
 » dre. Je laiſſe à dire comme les chiens ſuivent les  
 » bêtes à la trace , comme les poulains marchent à  
 » pas meſurés , que les corbeaux parlent , que  
 » les chiens ſautent à travers des cercles tour-  
 » nants ; mais des chevaux & des bœufs par les  
 » théâtres que nous voyons ſe coucher, danser,  
 » ſe tenir de bout ſi étrangement, que les hommes  
 » mêmes auroient fort à faire à en faire autant ,  
 » & néanmoins eux le font après qu'on leur a en-  
 » ſeigné , & le retiennent pour montrer ſeule-  
 » ment qu'ils ſont dociles à apprendre tout ce  
 » qu'on voudroit , car à autre choſe ne ſauroit  
 » ſervir tout cela. » Plutarq. *Oeuvres Morales*  
*que les brutes uſent de la raiſon* , de la Traduct.  
 d'Amiot. Tom. I. pag. 884. Edit. in 12. de  
 Paris.

( 1 ) *Le plus grand Métaphiſicien de nos jours n'a-t-il pas raiſon de dire , en parlant de l'opinion abſurde des Cartéſiens ſur la nature des bêtes ? Ce qu'il y a de plus admirable , des mêmes yeux qu'ils pénètrent en moi ce que je n'y ſaiſ-*

306 LETTRES CABABISTIQUES,  
 donnent-elles pas un exemple de la plus  
 sage prévoyance ? Les chiens ne montrent-  
 ils pas , par leur fidélité & par leur amour  
 pour leurs maîtres & pour leurs bienfai-  
 teurs , toute l'horreur qu'on doit avoir pour  
 les ingrats ? Les chevaux , qui dans les  
 combats défendent les cavaliers qui les  
 montent , à coups de pieds & à coups de  
 dents , n'encouragent-ils pas les sujets à  
 soutenir les intérêts de leur Prince ? Il n'y  
 a pas jusques aux ânes , qui ne soient très-  
 dignes de tenir un rang distingué parmi  
 les Professeurs en Philosophie morale ; ils  
 prêchent fortement la tempérance. Dès  
 qu'ils ont mangé suffisamment de chardon,  
 & bu de l'eau pour étancher leur soif,  
 on siffleroit en vain pendant trois heures  
 de suite , les modestes ânes n'en boiroient  
 pas une goutte davantage ; cent fois plus  
 sages dans leur conduite , que ces Petits-

rois voir moi-même , ils voient que les chiens &  
 les éléphants ne pensent point , quoique ces ani-  
 maux en donnent toutes les démonstrations ima-  
 ginables , excepté qu'ils ne nous le disent pas eux-  
 mêmes. Il y a en cela plus de mystère , au juge-  
 ment de certaines personnes , que dans tout ce  
 qu'on rapporte des Freres de la Rose-Croix. *Es-  
 sais Philosoph. sur l'entendement Humain*, &c.  
 par M. Locke , Liv. II. Chap. I. pag. 72.

Maîtres , qu'un couplet de chanson force à boire dix rafades.

Revenons , sage & savant Abukibak , au berger. S'il a moins de connoissances que les bêtes , il a aussi moins de douceur & moins de vertu. Il hait mortellement son maître , il ne souffre qu'à regret d'être obligé de le servir. Rien ne peut adoucir son humeur sauvage : ni la nécessité où il est de subir le sort qui lui est tombé en partage , ni la certitude de l'inutilité de ses regrets ne diminuent point son chagrin & sa mélancolie. Il n'y a peut-être pas dix payfans Moscovites & Polonois qui prennent avec patience les peines qu'ils essuient , & qui ne maudissent pas leurs maîtres cent fois par jour. Les éléphants sont bien plus raisonnables , ils évitent autant qu'ils peuvent , de tomber dans l'esclavage ; mais lorsqu'ils ont ce malheur , ils font voir beaucoup de raison & de bon sens. Ils s'affligent pendant un mois ou trois semaines , ils donnent quelque chose à la nature , ensuite ils rappellent leur courage , ils s'arment d'une noble fierté , & dans les fers ils trouvent le moyen de recouvrer leur liberté , par la manière dont ils

308 LETTRES CABALISTIQUES ,  
vivent avec leur maître , par l'obéissance  
qu'ils ont à ses ordres , & par la soumission  
qu'ils font paroître à ses volontés.

Quand un Eléphant tombe dans les pièges qu'on lui a tendus , on met auprès de lui un éléphant privé , avec lequel il reste un mois enfermé. Pendant ce temps il paroît triste , il refuse souvent de manger ; son compagnon l'accoutume peu-à-peu à ce nouveau genre de vie. Qui peut douter qu'il ne lui dise dans le langage des éléphants ! « Camarade , il faut prendre patience. Ton mal est sans remède , il ne peut être entièrement guéri , mais il peut être soulagé. Si tu ne peux recouvrer la liberté , tu peux adoucir ton esclavage. Tâche de surmonter ta tristesse , bois , manges , dors. A quoi servent les chagrins ? A rien , ils ne font point changer les arrêts du sort. D'ailleurs , ton état est moins malheureux que tu ne penses. Si tu sers ton maître , ton maître te sert aussi : il te nourrit , il te loge ; les services que tu lui rends sont payés par ceux qu'il te fait ».

Un Cartésien , sage & savant Abukibak , se moqueroit , s'il lisoit ma Lettre , de la

harangue consolante que je fais prononcer à cet éléphant. Pourquoi ne peut-il pas la faire , puisqu'il donne tous les jours des marques qu'il a bien des connoissances plus étendues que celles d'un Rhétoricien. Ils sont excellents Chirurgiens , & font leurs opérations légèrement & plus habilement que les premiers Professeurs en Chirurgie ; & ce qu'il y a de plus beau , c'est qu'ils traitent les blessés *gratis* & par pure amitié ; chose bien rare parmi les hommes , & qui marque combien le véritable honneur (1) est connu des bêtes. Ja-

(1) *voici une histoire, publique en Suisse, arrivée depuis huit ou dix mois, dont je dois la connoissance à un Officier Bernois, homme de beaucoup d'esprit & de probité.* Un boucher, allant faire l'emplette d'une grande quantité de bœufs à une foire, portoit une somme considérable. Son valet, qui marchoit derrière, lui tira un coup de pistolet dans les reins en traversant un bois. Le chien du boucher, voyant tomber son maître de cheval saute sur le valet, l'étrangle & le déchire en pièces. Ensuite appercevant que son maître respiroit encore, il abboye le plus fort qu'il lui est possible. Ne recevant aucun secours, il parcourt la forêt, trouve deux hommes qui coupoient du bois, les flatte d'abord, ensuite se plaint & hurle. Il fait plus, & la chose est publique & constante ; il tire avec les dents les habits de ces hommes, & fait si bien que ces gens étonnés le suivent. Ils trouvent le boucher noyé dans son

mais un éléphant n'exigea de son maître double ration d'orge pour l'avoir guéri.

» Nous voyons , dit Montagne (1) , les  
 » éléphants arracher non - seulement de  
 » leurs corps & de leurs compagnons ,  
 » mais des corps aussi de leur maître ,  
 ( témoin celui du Roi Porus qu'Alexan-  
 » dre défit ) les javelots & les dards qu'on  
 » leur a jettés au combat , & les arracher si  
 » dextrement , que nous ne le saurions  
 » faire avec si peu de douleur. Pourquoi  
 » ne disons-nous de même que c'est science  
 » & prudence ? Car d'alléguer , pour les  
 » déprimer , que c'est par la seule instruc-  
 » tion & maîtresse de nature , qu'elles le  
 » savent faire , ce n'est pas leur ôter le  
 » titre de science & de prudence ; c'est la  
 » leur attribuer à plus forte raison qu'à  
 » nous , pour l'honneur d'une si certaine  
 » maîtresse d'école ,..

fang , mais encore en vie , le valet mis en piéces : ils portent le blessé dans un village , où il fut pansé ; il a échappé de sa blessure , ce fait est public. je le repete , que les Cartésiens viennent ensuite nous bercer de leurs chimériques opinions ; & qu'auroit plus fait Descartes lui-même que ce chien , s'il se fût trouvé à sa place ?

(1) *Essais* , Liv. II. Chap. XII.

Les éléphants ne sont pas seulement bons Chirurgiens, ils sont excellents ingénieurs, & se servent utilement de leurs connoissances. Plutarque nous assure que lorsqu'il y en a quelqu'un qui est tombé dans les fossés qu'on creuse pour les prendre, & qu'on couvre ensuite de feuillage pour les faire tomber dans les pièges, les autres jettent dans le creu où il est, des pierres & des troncs d'arbre, & forment un échafaud pour faciliter la sortie & la délivrance de leur camarade (1).

On trouve encore parmi les éléphants d'excellents maîtres de danse. Les Romains dans leurs spectacles donnoient souvent des ballets très-beaux, & d'une exécution très-difficile, dansés par des éléphants. Pline dit qu'il est très-certain qu'un de ces danseurs, ayant moins de disposition que les autres, répétoit tout seul pendant la nuit la danse qu'on lui apprenoit, pour éviter les châtimens qu'il en avoit essuyés plusieurs fois (2).

(1) *Plutarq. de Solertia Animal. Cap. XVI.*

(2) *Certum est unum tardioris ingenii in accipiendis quæ tradebantur, sæpius castigatum verbèribus eadem illa meditantem nocte repertum. Plinius, Histor. Natural, Lib. VIII. Cap. III.*

Nous venons de voir l'avantage que l'éléphant a sur bien des hommes , considérons à présent le même berger , non-seulement comme muet , mais encore comme sourd , & comparons-le à un lievre. Le paysan est inquiet , il est timide , parce que n'entendant point ce que l'on dit , il pense toujours qu'on veut lui faire du mal. Il est soupçonneux & se figure , dès qu'il apperçoit deux hommes , qu'on parle de lui. Il fuit le monde , il est mélancolique ; voilà le lievre & toutes ses qualités. Pourquoi nous étonnerons-nous que cet animal , qui n'entend point ce que disent les hommes , qui pense qu'ils cherchent à lui nuire , les fuie & les évite avec soin ? Sa crainte & ses soupçons sont bien plus raisonnables que ceux du berger sourd & muet ; cependant nous accordons tout à l'un , & rien à l'autre. Ne doutons pas que si les lievres sont aussi prévenus en leur faveur que les hommes , ils ne nous regardent comme des animaux d'une espèce bien moins estimable que la leur.

Examinons actuellement , sage & savant **Abukibak** , une taupe qui vit dans la terre. Il nous paroît qu'elle mérite à peine d'être placée

placée au nombre des créatures animées. Si nous considérons un homme aveugle, sourd & muet dès sa naissance, nous verrons qu'il n'a aucun attribut qui ne lui soit commun avec la taupe; elle mange, elle dort, elle se traîne sur ses pattes; elle est sensible aux sensations qui lui causent du plaisir par le goût, elle craint la douleur, elle l'évite. L'homme, privé de la vue, de l'ouïe & de la parole, lui ressemble parfaitement; il n'a aucun avantage sur elle.

J'ai vu à Aix dans l'Hôpital des Insensés un jeune enfant de dix-sept ans, né aveugle, muet & sourd. Il étoit toujours couché sur de la paille, ne pouvoit souffrir aucun vêtement, & lorsqu'on vouloit le couvrir, il déchiroit ses habits. Il se traînoit sur le ventre dans sa loge. Quand on le pinçoit, ou qu'on le frappoit, il pouffoit un cris fort aigu, qui ressembloit beaucoup à celui d'une chèvre. Il avoit l'odorat d'une finesse & d'une subtilité surprenante. Il connoissoit parfaitement une vieille femme qui lui portoit ordinairement à manger. Il prenoit dans ses mains la viande & le pain qu'elle lui donnoit,

314      LETTRES CABALISTIQUES ,  
& les déchiroit avec ses dents. Il buvoit dans un grand pot de terre , que la femme lui présentoit à la bouche. Il ne pouvoit souffrir le vin , son corps étoit fort propre , & sa peau fort saine. Lorsqu'il faisoit froid , il s'enfonçoit au milieu du tas de paille sur lequel il étoit couché (1).

Je demande aux Cartésiens , sage & savant Abukibak , quelle trace ils apperçoivent dans les actions de cet enfant des idées innées qu'ils prétendent être imprimées dans toutes les ames ?

En vérité , sage & savant Abukibak , les hommes aiment si fort à se vanter ; ils sont si livrés à leur amour propre , que non contents de dégrader toutes les autres créatures de leurs privilèges , ils se déguisent & se cachent à eux-mêmes les maux dont ils sont accablés , & les infir-

(-1) Si par hazard quelqu'un doutoit de la vérité de ce fait , il me seroit aisé de le constater par le certificat non-seulement des directeurs de l'hôpital , mais par celui de tous les habitants de la ville , & j'oserois presque dire de tous ceux de la province ; car il est peu de gens qui aient été à Aix , qui , n'aient eu la curiosité de voir cet enfant. Il vivoit encore , il y a deux ans , & j'ignore s'il n'est point encore en vie. Je l'ai examiné avec beaucoup d'attention plus de trente fois différentes

mités qui sont attachées à leurs conditions. S'ils avoient moins de vanité, ils connoîtroient aisément que loin d'avoir reçu de plus grands avantages que les autres animaux, dès le premier instant de leur naissance, ils ont des preuves authentiques du contraire. » Un enfant, dit Lucrece, (1) ressemble à un infortuné Marinier, que les flots ont jetté sur la mer après un triste naufrage. Il est couché par terre, tout nud, privé de tous les secours nécessaires à lui conserver la vie.

(1) Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis  
Navita, nudus humi jacet infans, indignus omni

Vitali auxilio, cum primum in luminis oras  
Nexibus ex alvo matris natura profudit,  
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est.

Cui tantum in vita restet transire malorum.  
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque :

Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam  
adhibenda est.

Almæ nutricis blanda atque infracta loquela :  
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli :  
Denique non armis opus est, non mænibus  
altis,

Queis sua tuentur, quando omnibus omnia  
largè

Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum.

*Lucret Lib. V. V. 223. & seq.*

» Il est en danger de périr dès qu'il voit  
 » la lumière. ; aussi gémit-il & fait-il  
 » retentir l'air de ses plaintes , comme  
 » il convient de le faire à une créature  
 » destinée à souffrir mille maux pendant  
 » le cours de sa triste vie. Les bêtes au  
 » contraire , soit qu'elles naissent d'une  
 » espèce privée ou sauvage , croissent d'el-  
 » les-mêmes , sans avoir besoin de jouets  
 » & sans qu'il soit nécessaire que leur  
 » nourrice les amuse par des paroles flat-  
 » teuses & des histoires enfantines. Elles  
 » ne sont point obligées de se défendre  
 » par des habits différents contre le froid  
 » ou la chaleur des saisons. Le secours  
 » des armes leur est inutile pour défendre  
 » leurs provisions , ainsi que les citadelles  
 » pour les enfermer. La Nature fait éclore  
 » tout ce qui leur est nécessaire , & le  
 » leur fournit abondamment.

Je te salue , sage & savant Abukibak.  
 Porte-toi bien , & garantis-toi toujours  
 contre les préjugés , encore plus contre  
 l'amour propre.



## L E T T R E C X X X V .

Abukibak , au *studieux* Ben Kiber.

L'Application assidue épuisant peu à peu les forces du corps , & ruinant quelquefois totalement la santé , je souhaiterois , *studieux ben Kiber* , que tu te ménageasses davantage. Depuis long-temps tu t'apperçois que l'étude altère ton sang , & te cause une trop grande dissipation des esprits ; je voudrois donc que tu travaillasses moins , & que tu donnasses au plaisir certaines heures de la journée , au lieu de les employer toutes également à la lecture. Je souhaiterois aussi que tu fisses un usage modéré , mais fréquent du vin ; que tu en busses à tous tes repas , & que tu ne te servisses jamais d'aucune autre boisson.

De toutes les liqueurs que l'homme compose des fruits que la terre lui donne , il n'en est point de plus utile que le vin. Les Anciens ont été fort partagés sur l'origine du vin : comme presque tous igno-

318      LETTRES CABALISTIQUES ;  
roient les vérités que contiennent les livres sacrés , & qu'ils n'avoient aucune connoissance de ces divins ouvrages , ils ne savoient point que le vin avoit été donné aux hommes par Noé après le Déluge , ce Patriarche ayant planté la vigne en sortant de l'Arche. Cette ignorance a été la cause de la diversité des sentimens qu'on trouve dans beaucoup d'auteurs profanes .

Diodore de Sicile (1) attribue l'invention de faire du vin à Denis , fils de Jupiter , surnommé Bacchus ou *Liber* , à cause de la gaieté & de la liberté qu'inspire le vin. Les Romains lui bâtirent un temple à Rome , au-dessous du Capitole , dans lequel on célébroit des Fêtes appelées *Bacchanales*. Virgile attribue au même , ainsi que Diodore de Sicile , l'invention de faire du vin. » Bacchus , dit » ce Poète , je chanterai vos louanges.  
» Venez dans ces lieux , tout y est plein  
» de vos présents. Les champs sont em-  
» bellis par la verdure des pampres , les  
» vaisseaux ne peuvent contenir la quan-

( 1 ) *Diod. Sicil. Histor. Lib. II. pag. 203.*

tité de vin qu'a produit la vendange.  
 Accourez donc Bacchus ; & ôtant vos  
 brodequins, venez presser les raisins (1).,

Plusieurs autres Auteurs ne s'accordent point avec Virgile & Diodore de Sicile. Ils prétendent que Bacchus ne fut point l'inventeur du vin, mais qu'il apprit seulement aux Grecs à le faire. Quelques autres Ecrivains disent, que ce fut Icare, pere d'Erigone, à qui les Athéniens furent redevables de la connoissance de cette précieuse liqueur. Ils ajoutent que s'étant un jour enivré, il se tua lui-même. Il se trouve aussi certains Auteurs qui veulent que Saturne ait planté le premier en Italie des seps de vigne qu'il avoit apportés de l'isle de Candie. Plutarque dit que les François furent redevables à Arrus de la connoissance du vin.

(1) Nunc te, Bacche, canam, necnon sylvestria tecum

Virgulta, & prolem tardæ crescentis olivæ.

Huc, Pater, ô Lenæe: tuis hic omnia plena

Muneribus, tibi pampineo gravidus Autumno

Floret ager, spumat plenis vindemia labris.

Huc, Pater, ô Lenæe, veni: nudataque musto

Tinge novo mecum direptis crura cothurnis.

*Virgil. Georgicor. Lib. II. Vs. 2. & seq.*

Quelque opposées que paroissent d'abord ces différentes opinions , on peut cependant les concilier , en convenant que tous ces hommes différents planterent bien la vigne dans les endroits où elle étoit inconnuë ; mais ne furent point les auteurs de l'invention de faire le vin , qu'ils avoient apprise dans un autre pays. Ainsi cet art ne prit point naissance , ni chez les Grecs ni chez les Romains , ni chez les Gaulois ; mais il vint des régions habitées par les anciens Patriarches , qui avoient appris de peré en fils , de Noé à planter la vigne , & à se servir du raisin. Quand l'écriture ne nous instruiroit point , un fameux Historien ( 1 ) nous fourniroit là-dessus d'ex-

(1) Noëmus , terra post Diluvium in primævam restituta naturam , ad agriculturæ opus aggreditur , & cum vitibus eam consevisset , fructuque maturorescente suo tempore eam vindemiasset , atque vinum usui esset idoneum , sacris prius operatus epulabatur. Inebriatus autem in somnum delabitur , nudatusque parum decore jacebat. Eum forte conspicatus filiorum natu minimus , per ludibrium fratribus indicavit : illi verò patrem reveriti , operuerunt. Ubi factum rescivit Noëmus , aliis quidem filiis felicitatem precatus est , Chanaam verò propter coquationem sui , execrationibus quidem non infectatus est , sed posteros ejus diris devovit , quas cum cæteri evasissent , Chanaam liberos ultio divina est consecuta , ac de his

cellents éclaircissements ; & son autorité est d'un poids plus considérable que celui de tous les Poëtes ensemble , desquels tous les Historiens Payens ont emprunté ce qu'ils ont dit sur ce sujet.

Il seroit plus difficile, studieux ben Ki-ber , de savoir quel est celui qui le premier mit de l'eau dans le vin , que de connoître quel est celui qui en fut l'inventeur. Ce ne fut pas certainement Noé ; car ce Patriarche éprouva toute la force de cette liqueur. » Il en but , & s'enivra , dit la Genese (1) , & il se découvrit au milieu de sa tente ; & Cam , le pere de Canaan , ayant vu la nudité de son pere , le déclara dehors à ses deux freres ; & Sem & Japhet prirent un manteau qu'ils mirent sur leurs deux épaules , & marchant en arriere , ils couvrirent la nudité de leur pere ; & leurs visages étoient tournés en arriere , de sorte qu'ils ne virent point la nudité de leur pere Noé. réveillé de son vin , fut ce que son fils le petit

quidem in sequentibus dicemus. *Fla. Joseph. Antiq. Judaic. Tom. I. Lib. I. pag. 24. Edit. Evercamp.*

( 1 ) ΓΕΝΕΣΙΣ Κεφ β'. 21.

» avoit fait ; c'est pourquoi il lui dit , »  
*Maudit soit Canaan ; il sera serviteur des*  
*serviteurs de ses freres ,»*

On voit par ce passage , studieux ben Kiber , que dès que l'usage du vin fut connu , il causa une partie des malheurs du tiers du genre humain.

Il est donc évident qu'on a une très-grande obligation à celui qui apprit la maniere d'en tempérer la violence , & d'en diminuer la force. Plîne assure (1) que ce fut un nommé Statius , qui le premier mit de l'eau dans le vin , & qui procura par-là un excellent remede à tous les hommes ; le vin , trempé modérément , étant la plus salutaire de toutes les boissons , & celle dont on peut faire un plus fréquent usage. Macrobe s'appuie du sentiment de Platon , & prétend que le vin , bu avec précaution , & mêlé avec de l'eau , lorsqu'il est nécessaire , fortifie l'entendement , rétablit les forces , donne de la vigueur , dissipe les ennuis , & chasse la mélancolie (1). Aussi les Médecins ordonnent-ils aux hy-

(1) *Plin. Hist. Lib. LVI. pag. 507.*

(1) *Macrob. Lib. II. pag. 102.*

POCONDRES , & aux gens attaqués de vapeurs hystériques , d'en boire un demi verre toutes les heures. Lorsque l'Auteur des *Lettres Juives* étoit en Hollande , un Médecin à qui il est redevable du retour de sa santé , lui conseilla de faire ce seul & unique remede ; il s'en trouva très-soulagé. Les foibleffes que lui avoient causées le trop d'application , diminuerent , & après six mois d'un espee d'épuisement total , il reprit ses forces pour le malheur des Moines & des mauvais Auteurs.

Les plus-habiles naturalistes ont regardé le vin comme le plus spécifique remede qu'il y eut dans la Médecine. Pline (1) dit que son usage augmente & purifie le sang , détruit la pâleur des joues , dissipe les tâches qui se trouvent quelquefois sur la peau , réveille l'appétit , empêche les vomissemens , procure le sommeil , & cause une légère & salutaire transpiration. Le Médecin Asclépiade a fait un Livre qui traite uniquement des vertus & des qualités du vin.

Les Philosophes n'ont pas été les seuls.

(1) *Plin. Histor. Lib. XXIII. Cap. I. page 322.*

Sages qui ont ordonné l'usage du vin ; les personnages les plus vertueux l'ont recommandé dans certaines occasions. S. Paul écrivant à son Disciple Timothée , lui conseille d'en boire un peu pour fortifier son estomac (1).

Le vin n'est pas seulement nécessaire à la santé du corps ; il sert encore à soutenir l'esprit (2) & lui donne une nouvelle vivacité. Platon fait dire à Socrate , le plus sage de tous les hommes , que de même que les pluies modérées font croître les herbes , de même aussi le vin , bu avec modération , réjouit l'esprit , augmente la vertu & accroît la prudence.

Il faut donc convenir , studieux ben Kiber , que la vigne est un des plus grands présents que les hommes aient reçu du

(1) Ne amplius esto abstenuus , sed vino paulo utere , propter stomachum tuum & crebras tuas infirmitates *Epist. Pauli Apostoli ad Timotheum. Cap. V. V. 23.*

(2) *Senèque nous apprend que Caton se délassoit , en buvant , des soins que lui donnoit la République. Cum pueris Socrates ludere non erubescibat , & Cato vino luxabat animum , curis publicis fatigatum. Senec. de Tranquill. animi , Cap. XV. Tom I. pag. 228. Edit. Elzevir.*

Ciel , & qu'ils ont une obligation bien essentielle à Noé de leur avoir montré à faire une liqueur aussi nécessaire . Je regarde les personnes qui naissent dans les pays où la froideur du climat empêche de faire la vendange , comme privées d'une chose des plus essentielles au bonheur de l'homme . Le vin contente & satisfait tout à la fois les principaux sens , & réunit en lui les différents plaisirs qui font le partage des gens véritablement heureux . Il flatte le goût par sa saveur , l'odorat par sa bonne odeur , la vue par sa couleur vermeille & transparente . Il procure même de la satisfaction à l'ouïe , & un buveur aime à entendre que le vin qu'il va boire , est fait dans certains pays . Si c'est en Bourgogne il s'attend de boire un nectar , dont la saveur a quelque chose de divin ; si c'est en Champagne , il est impatient de voir periller une liqueur piquante , qui d'abord offre aux yeux une écume mousseuse , qui bientôt se change en vin délicieux . Débouches , studieux ben Kiber , une excellente bouteille de Tonnerre , tu verras plus de merveilles en un moment que dans huit jours dans le laboratoire d'un fameux Artiste .

Lorsque je loue le vin , & que j'en exalte les rares qualités & les douceurs charmantes , je ne prétends point autoriser l'ivrognerie ; il s'en faut bien que ce soit là mon dessein ; je ne veux que prouver les avantages de cette liqueur quand elle est bue modérément. Dès-lors qu'on en abuse , elle devient nuisible , & elle a cela de commun avec toutes les autres choses qui ont été accordées aux hommes. Tout excès est vicieux ; celui qu'on fait avec le vin l'est infiniment ; c'est ce qui fit dire à un Ancien que la vigne produisoit trois grappes ; la première de plaisir , la seconde d'ivrognerie , & la troisième de pleurs , de tristesse & de querelles. Lorsqu'on veut donc que le vin ne devienne jamais nuisible , on doit user en le buvant des mêmes précautions qu'ont prises bien de grands hommes , & ne pas l'avaler dans de larges & profondes tasses , comme font les Polonois , ni le sabler à plusieurs rasades très-souvent réitérées , ainsi que les Petits-Maitres François , qui ne risquent pas à la vérité d'étourdir leur raison , mais qui se rendent plus foux & plus insupportables qu'ils ne le sont ordinairement.

rement ; ce qui devient excessivement incommode pour ceux qui sont obligés de vivre avec de tels ivrognes.

Combien y a-t-il peu de François qui soient aussi prudents que le fut autrefois Romulus ? Ce Prince ayant été convié dans un festin , ne voulut boire que très-peu de vin , parce qu'il devoit décider le lendemain une affaire d'importance. Aujourd'hui il est peu non-seulement de Princes , mais même de Magistrats , qui croient avoir besoin d'user de pareilles précautions. Loin de songer à jeûner la veille des grandes affaires , ils ont une buvette dans l'enceinte du Palais , à laquelle ils vont rendre visite plus volontiers qu'à leur bibliothèque.

Je te salue , studieux ben Kiber. Porte-toi bien , & sois toujours sobre.



---

 LETTRE CXXXVI.

Ben Kiber, au Cabaliste Abukibak.

J'AI examiné plusieurs fois avec beaucoup d'attention, sage & savant Abukibak, quels étoient les six plus grands hommes que la France ait produits dans ces derniers temps. Après avoir considéré tout ce qu'on pouvoit dire de plus favorable en faveur de tous les Savants illustres, j'ai donné la préférence à *Montaigne*, à *de Thou*, à *la Mothe-le-Vayer*, à *Gassendi*, à *Descartes* & à *Bayle*.

Pour autoriser mon opinion, j'établirai d'abord, sage Abukibak, qu'un homme de Lettres est plus ou moins respectable, selon que ses Ecrits servent plus ou moins au bonheur des peuples, au bien de la Société, & à l'avancement des Arts & des Sciences. Or, à quoi sont utiles les Ouvrages des Théologiens, & sur-tout des Théologiens controversistes ? A embrouiller la Religion, à faire naître des disputes

qui ordinairement entraînent après elles des guerres sanglantes , ou des divisions pernicieuses au repos des peuples & à la gloire des Souverains. L'expérience n'a que trop démontré cette triste vérité. Les disputes des Protestants ont inondé la France de sang & de carnage ; celles des Luthériens ont mis l'Allemagne en feu ; celles des Molinistes & des Jansénistes bouleversent le Royaume. Il seroit donc à souhaiter , non-seulement que les Théologiens n'écrivissent pas , mais même qu'ils n'eussent jamais écrit. Je regarde les Livres des Arnaud , des Bossuet , des Claude , des la Placette , comme des instruments qui servent à la destruction du genre humain. Tout ouvrage de controverse , quelque Communion du Christianisme qu'il attaque , me paroît être contraire à la tranquillité publique : & quelque science qu'il y ait dans les écrits des solitaires du Port-Royal , quelques subtils que soient ceux de certains Jésuites , quelques pressants que paroissent ceux des habiles Ministres Protestants , je les considère également comme des espèces de libelles séditieux , qui ne servent qu'à inspirer a ux hommes

une haine réciproque , & qu'à leur faire oublier les principes fondamentaux de la saine morale , & par conséquent du Christianisme. Si les peuples d'un commun accord brûloient tous les Livres des Théologiens , & se contentoient d'avoir pour les conduire les seuls qui ne sauroient jamais les égarer ; j'entends les Saintes Ecritures , une paix éternelle succéderoit à la discorde la plus envenimée. \*

Les Jurisconsultes & les Avocats ne me paroissent guere plus estimables que les Théologiens ; les Ouvrages des uns & des autres sont presque également pernicieux. Si ceux des Théologiens servent à fomentier les divisions , & à faire naître des troubles dans les Etats ; ceux des Jurisconsultes causent les malheurs d'un grand nombre de particuliers , ruinent les familles , donnent une nouvelle force à la chicane , font naître l'envie de plaider , favorisent l'avidité des Avocats , la rapacité des Procureurs , & l'Avarice des Juges. En général, tous les gens de Robe ne fondent leur bonheur que sur la folie & l'extravagance des hommes ; car s'ils étoient sages , ils éviteroient de plaider , ils fui-

roient les procès , ils auroient toujours présente à l'esprit la fable de l'huitre ; & dès-lors les Magistrats n'auroient plus d'épices ; tous les Suppôts de la chicane , Procureurs , Avocats , Huiffiers , Gref-fiers & autres gens qui ne vivent que des sottises d'autrui , seroient bien-tôt réduits à fonder leurs cuisines sur d'au-tres revenus\* que ceux de leurs char-ges.

On ne sauroit trop mépriser des Sa-vants , qui , sous prétexte d'éclaircir la vérité , & de prêter des armes à la bonne cause , font de la Justice la chose du monde la plus douteuse & la plus ar-bitraire. D'Argenté appuie une opinion , du Moulin la condamne ; Cujas dit *oui* & *non*. Les compilateurs d'Arriers en rapportent plusieurs directement opposées les uns aux autres ; ainsi un Avocat trou-ve toujours de quoi défendre la Cause la plus injuste & la plus mauvaise ; & cela , grace aux grands & célèbres Juriscon-sultes. S'il en étoit des Loix ainsi qu'il devroit en être de l'écriture , & que personne ne pût publier des Volumes *in-folio* pour expliquer quatre lignes qui sont

332 LETTRES CABALISTIQUES ;  
cent fois plus claires, que l'explication  
qu'on en donne, on verroit bien moins  
de procès. Rabelais a dit, en parlant  
des Commentaires qu'ont écrits les Ju-  
rifconsultes, *que la Loi est une robe d'or con-  
verte d'une broderie de merde*. L'expression  
est peu honnête, mais elle exprime avec  
force une vérité qu'on ne sauroit trop  
appuyer.

Les Orateurs me paroissent encore, sa-  
ge & savant Abukibak, des gens très-  
peu respectables. Ils ont cependant un  
certain mérite ; mais il est bien peu  
considérable. On peut les diviser en deux  
classes, dans la première je place les  
Avocats. Leur éloquence est ordinaire-  
ment fort mal employée, ils s'en ser-  
vent à éblouir l'esprit des Juges & à les  
surprendre. Rarement en plaidant, son-  
gent-ils uniquement à la défense de la  
vérité. Leurs plaidoyers satisfont le goût,  
la délicatesse & les connoissances des Lec-  
teurs ; mais leur probité bien souvent n'en  
est guere contente. Parmi les plus beaux  
plaidoyers de Patru & d'Errard, il en est  
où l'on sent, malgré tout l'art qui y est  
employé, que l'Avocat étoit lui-même

très-persuadé qu'il défendoit une mauvaise cause , ou du moins fort douteuse.

Je mets les Prédicateurs dans la seconde classe des Orateurs. Il seroit à souhaiter que ceux qui annoncent aux peuples les volontés de Dieu , & qui parlent des mysteres les plus augustes de la Religion , renonçassent entièrement à ces fleurs déplacées , qui ne conviennent point à la dignité des sujets qu'ils traitent. Une noble & mâle simplicité devoit être le seul & véritable but des Prédicateurs. Dirait-on que S. Paul écrivoit avec peu de dignité ? Quelle grandeur n'y a-t-il pas au contraire dans ses Epîtres ? Cependant combien sont-elles éloignées du style de Bourdaloue , de Massillon & de Saurin ? Ces prédicateurs ont été à la vérité de grands Rhétoriciens : ils ont su attirer par leur éloquence l'attention de plusieurs Auditeurs , & sur-tout des Savants ; mais combien aussi n'y a-t-il pas eu de gens qui n'ont rien compris à leurs sermons , parce qu'ils étoient au-dessus de leur portée ? Or , le soin principal d'un homme qui veut instruire , c'est de se mettre à celle de tout le monde , de plaire aux

334      **LETTRES CABALISTIQUES ,**  
Savants, aux gens d'esprit, & d'être parfaitement entendu & goûté par le simple peuple. Je ne connois aucun Prédicateur, excepté S. Paul, qui ait jamais publié des Ouvrages dans ce goût.

J'ai connu un Curé de village, qui s'avisa de prêcher un sermon de Bourdaloue. Deux jours après quelques-uns de ses Paroissiens le prierent de vouloir bien parler le François ordinaire, protestant qu'ils n'avoient rien compris à celui dont il s'étoit servi Dimanche., quoiqu'il leur eût paru fort beau, & qu'ils jugeassent qu'il devoit être tel, puisque lui M. le Curé avoit bien voulu s'en servir.

Les Poètes ont leur utilité lorsqu'ils atteignent à la perfection de leur Art. Térence & Plaute rendirent sans doute aux Romains les mêmes services que Moliere a rendus aux François. En traçant la peinture naïve de certains caracteres vicieux, ils les rendirent méprisables aux yeux du Public, & forcerent ceux qui étoient enclins à plusieurs défauts qu'ils avoient tournés en ridicule, de s'en corriger, ou du moins de les cacher. Horace, Juvenal, Regnier, Despreaux, ont rendu

par leurs Ouvrages des services considérables au Public. Les Poètes tragiques sont même utiles à la Société, ils inspirent l'amour de la vertu, & le mépris du vice. Le V. Acte de *Rodogune* est plus capable de donner de l'horreur pour les empoisonneurs, que tous les sermons qu'on a faits contre eux. Il faut cependant considérer que l'utilité des Poètes est balancée par le mal qu'ils produisent d'un autre côté. Les Racine, les Corneille, les Plaute, les Térence, les Moliere, ont bien souvent rendu le vice aimable. Quelle est la jeune personne qui se fasse une peine d'aimer, après avoir lu plusieurs fois la Tragédie de *Mithridate*? Et quelle est la fille qui se fasse scrupule de tromper sa mere, ou son tuteur, au sortir de la représentation de *l'école des femmes*, ou des *folies amoureuses*? Les Poètes satyriques, en critiquant ingénieusement les défauts des particuliers, donnent du goût aux Lecteurs pour la médisance; & les Poètes galants, en amusant l'esprit, gâtent le cœur, & perdent les bonnes mœurs.

C'est chez les Philosophes & chez les

336 LETTRES CABALISTIQUES,  
sages Historiens qu'il faut chercher le bien séparé absolument de tout mal , & dépouillé des épines dangereuses dont il est enveloppé par-tout ailleurs. Ces premiers apprennent aux hommes les moyens de pratiquer la solide vertu, ils leur fournissent des secours contre la superstition & le fanatisme , ils leur inspirent un respect infini pour la Divinité , & une soumission aveugle à ses volontés , il leur font connoître l'incertitude & la vanité de la plûpart des choses qu'on cherche avec tant de passion, ils leur développent les secrets de la Nature , ils leur montrent la puissance du Créateur dans l'arrangement & dans la perfection des Ouvrages créés.

Les bons Historiens ne sont pas moins utiles aux hommes que les grands Philosophes. Ils conservent à la postérité le souvenir des actions des grands hommes , ils excitent les peuples à la vertu par les exemples qu'ils leur présentent , ils encouragent les Savants , ils animent les guerriers par l'espérance de se voir immortalisés dans l'histoire , ils instruisent les Princes , ils éclairent les Magistrats , ils  
rendent

rendent les Ministres & les gens chargés des affaires publiques , plus attentifs & plus capables de remplir les pénibles fonctions de leur ministère. Il n'est enfin aucun Etat , auquel les Historiens ne puissent servir utilement. Rien n'est plus nécessaire à l'homme que de connoître ses semblables. L'Histoire étant le miroir éternel de la vie humaine , où peut-on la considérer & l'examiner avec plus de fruit & d'avantage ? Quelles obligations n'ont pas les François à de Thou ? Ce sage & impartial Historien leur a montré tous les maux que les divisions populaires , les disputes de Religion , & les guerres civiles peuvent produire. On devroit faire lire toutes les années aux Rois l'*Histoire* de ce grand homme , & leur en faire apprendre certains morceaux par cœur , comme les anciens Souverains de l'Isle de Crete étoient obligés de connoître & de savoir toutes les Loix de Minos.

Montaigne n'a pas moins illustré la France que le Président de Thou. Ce modeste Philosophe leur a tracé dans ses *Essais* les leçons les plus utiles pour mortifier

338 LETTRES CABALISTIQUES ;  
les faillies de la vanité. Par-tout il fait sentir à ses Lecteurs combien l'entendement humain est borné , & combien il est facile de se laisser séduire & à tomber dans l'erreur. Il ruine dans plusieurs endroits la superstition & le fanatisme de fond en comble ; & si tous les François faisoient un bon usage des préceptes de Montaigne , ils seroient les peuples les plus sages & les plus fortunés.

La Mothe - le - Vayer , dans ses Ouvrages sceptiques , moins élégants que ceux de Montaigne , peut être plus profonds & plus universels , a immortalisé son nom , & s'est acquis l'estime de tous les gens à qui la sagesse & la probité sont cheres. La modestie & la bonne foi de la Mothe-le-Vayer devoient être toujours présentes à l'esprit de tous les Savants.

Gassendi a été sans doute de tous les François , celui auquel ils sont les plus redevables de la bonne manière de Philosopher. Il détruit par ses Ouvrages les erreurs & les chimeres du Péripatétisme , & dans le nombre considérable qu'il en a fait , on apperçoit par-tout une grande pénétration , un jugement exquis , une scien-

ce & une érudition profonde. Il est surprenant qu'un Philosophe ait pu posséder aussi parfaitement toutes les qualités du plus grand Humaniste. On peut dire que s'il étoit possible qu'on perdit les écrits des plus illustres Anciens, on en retrouveroit tous les plus beaux endroits dans ses Ouvrages.

Descartes fut le restaurateur de la Philosophie. Les hommes lui furent redevables de la science de pouvoir se conduire avec sûreté dans la recherche de la vérité. Si l'on érigeoit des statues aux Savants qui ont rendu des services considérables au genre humain, Descartes en mériteroit chez tous les peuples.

Bayle dans ses Ouvrages a rassemblé tout ce que les plus grands hommes ont écrit & pensé de plus juste. Il a ajouté à ces pensées étrangères ses réflexions, qui, également solides & curieuses, serviront éternellement de bibliothèque aux Savants. Le genie le plus vaste qu'ait produit la Nature, a été celui de Bayle.

Je te salue, sage Abukibak. Porte toi bien.

## L E T T R E C X X X V I I .

Ben Kiber, au sage Abukibak.

**J**E réponds à la Lettre que tu m'as écrite, sage & savant Abukibak, sur les propriétés & les excellentes qualités du vin. Je t'avoueraï que je suis bien éloigné d'être aussi prévenu que toi en sa faveur.

Si le vin est propre à la guérison de certaines maladies, il est aussi très-pernicieux à beaucoup de malades : il nuit plus souvent aux gens incommodés, qu'il ne leur est utile (1); ainsi l'on peut dire qu'une foule de maux découle d'un bien fort léger (2). Je pense donc qu'il eût mieux valu

(1) *Vinum ægrotis prodest rarò, nocet sæpissime. Melius est non adhibere omnino, quam sæpe dubiæ salutis in apertam perniciem incurrere. Cicero de Nat. Deor. Lib. III.*

(2) *Il y a eu des peuples entiers si persuadés de cette vérité, qu'ils punissoient de mort un malade qui pendant sa maladie buvoit du vin sans ordre de son Médecin. Quand même il eût recouvré la santé par cette liqueur, il étoit tou-*

que les hommes n'eussent jamais connu le vin, & qu'ils se fussent contentés de l'eau que Dieu leur avoit donnée pour boire, qui est la meilleure & la plus saine des boissons; car malgré qu'ils connoissent le préjudice que leur porte le trop grand usage du vin, ils ne laissent pas que d'en boire très-copieusement. Ils recherchent avec soin tout ce qui peut les provoquer à la débauche, exciter leur soif, réveiller leur goût; ainsi ils ruinent totalement leur santé, & changent en poison mortel ce qui leur avoit été accordé comme un excellent remede.

Il me sera aisé de détruire, sage & savant Abukibak, tous les éloges que tu donnes à l'usage du vin, dès que je prouvere évidemment, comme l'expérience nous

*jours condamné au dernier supplice, pour en avoir bu sans qu'il lui fût ordonné par son Médecin.*

Zaleuci Lacrensis cum multæ leges extant, aliæ restæ commodeque positæ, tum illa non in postremis est habenda. Si quis Locrensiurn Epizephyriorum ægrotans vinum merum bibisset, nisi jubente Medico, etiamsi ad pristinam valetudinem rediisset, mortis ei supplicium erat constitutum, quoniam non jussu hiberat. *Æliani varia Historia*, Lib. II. Cap. XXXVII.

342 LETTRES CABALISTIQUES ,  
le démontre , que les biens qu'il peut  
causer , sont infiniment audeffous des  
maux qui en découlent. On ne doit point  
approuver une chose qui ne peut être que  
d'une très-légère utilité , & qui cause or-  
dinairement des dommages très-considé-  
rables : ce seroit introduire un grand mal  
dans la société civile , pour en éviter un  
petit ; on agiroit alors aussi imprudem-  
ment qu'un Médecin , qui , pour guérir  
les fievres d'accès , donneroit par des re-  
medes violents les fievres malignes à un  
malade.

Je ne fais si tu as fait attention , sage  
& savant Abukibak , que presque tous les  
Auteurs que tu cites pour autoriser la né-  
cessité du vin , en ont fortement condamné  
l'usage dans d'autres endroits. Pline dit  
qu'il énerve le corps , qu'il abrutit l'esprit ,  
qu'il fait perdre la mémoire , & qu'il  
cause des songes épouvantables ( 1 ). Ju-  
ges à présent si tu dois faire beaucoup de  
fond sur l'autorité de cet écrivain. Saint  
Paul que tu cites , me paroît être en-  
core plus contraire. Ce grand Apôtre ,

(1) *Plin, Hist. Nat. Lib. X. pag. 337.*

écrivaint aux Ephésiens , leur ordonne de fuir le vin , dont l'usage ne fert qu'à corrompre la pûreté des mœurs : *Ne buvez point de vin* , dit-il , *auquel il y a la dissolution , mais soyez rempli de l'esprit* ( 1 ). Il me seroit aisé de prouver , sage Abukibak , que presque tous les grands hommes ont condamné le vin. Parmi les Loix que Solon , un des sept Sages de la Grece , donna aux Athéniens , il y en avoit une qui ordonnoit que le Prince qui s'enivreroit , fût condamné à la mort. Pittacus établit que les ivrognes qui commettoient quelques crimes , fussent doublement punis , premièrement pour la faute qu'ils avoient faite , secondement pour s'être enivrés.

Les Philosophes & les Physiciens se réunissent avec les Législateurs pour condamner l'usage du vin. Avicenne soutient que d'en faire boire aux enfants , c'est mettre du feu avec du feu. Aristote ( 2 ) ne se contente pas de défendre le vin aux enfants , mais il l'interdit entièrement aux

(1) II. Epître aux Ephésiens, Chap. V. Vers. 18.

(2) Aristot. Politic, Lib. VII.

344 LETTRES CABALISTIQUES ,  
nourrices. Platon , dans sa République , ne permet aux hommes l'usage du vin qu'à l'âge de dix-huit ans ; encore veut-il que jusqu'à quarante , ils ne puissent en boire qu'en présence des vieillards , & il le défend absolument aux esclaves , aux Juges , aux Magistrats , & aux personnes publiques. Galien a adopté les loix de Platon , comme étant d'excellentes regles pour la Médecine , & Alexandre Aphrodisée dit dans ses Problèmes que ceux qui ne boivent que de l'eau , ont tous les sens plus vifs que les autres hommes.

Il est vrai qu'Avicenne & Rhafis ont prétendu qu'il étoit fort salutaire de s'enivrer quelquefois ; mais outre que quand il seroit vrai que l'ivrognerie fût un remède , on devroit cependant s'en priver , l'esprit passant toujours avant le corps , & la perte de la raison étant bien plus considérable que celle de la santé : les raisons que ces Médecins apportent , sont plutôt dignes de pitié que de croyance , & ne méritent pas d'être réfutées.

Le vin , sage & savant Abukibak , a deshonoré la mémoire & flétri la gloire de beaucoup de grands hommes, Alexan-

dre , le vainqueur de l'Asie , fut vertueux , tandis qu'il s'abstint de boire du vin avec excès ; dès qu'il devint ivrogne , il perdit entièrement sa vertu , & se porta aux excès les plus criminels. Il tua ses plus fideles serviteurs , qui n'avoient commis d'autre faute que celle de lui représenter la vérité , & de le blâmer de vouloir outrager la réputation de son pere.

Marc-Antoine , à la valeur de qui Jules César fut redevable d'une grande partie de ses victoires , ternit ses plus brillantes actions par l'inclination outrée qu'il eut pour le vin. Il ne rougit pas de paroître ivre aux yeux de tout le peuple , & Cicéron lui reproche avec beaucoup de véhémence , l'inclination qu'il avoit à l'ivrognerie (1) , qui dans la suite ne lui fut guere moins préjudiciable que la passion qu'il eut pour Cléopatre.

Tibere eut plusieurs défauts considéra-

(1) Domus erat alcatoribus referta , plena ebriorum. Totos dies potabatur , atque in locis pluribus. *Cicer. in Marc. Anton. Philipp. II. Num. XXVI.* Hæc ut colligeres , homo amentissime , tot dies in aliena villa declamasti. Quam quidem ut tui familiarissimi dicitant , vini exhalandi , non ingenii acuendi gratiâ , declamitas. *Idem. ibid. Num. XXVII.*

346 LETTRES CABALISTIQUES ,  
 bles ; mais celui d'aimer le vin fut un des  
 plus condamnables , & qui ne contribua  
 pas peu à le jeter dans les débauches où  
 il se plongea dans l'Isle de Caprée , &  
 dont Tacite fait une description si flétrif-  
 sante pour cet Empereur , qu'il accuse  
 d'avoir débauché les jeunes gens des plus  
 illustres familles de Rome pour les faire  
 servir à ses infames plaisirs (1).

(1) Nec formam tantum & decora corpora ;  
 sed in his modestam pueritiam , in aliis imagines  
 majorum , incitamentum cupidinis habebat... Præ-  
 positique servi qui quærerent pertraherent dona  
 in promptos , minas adversus abnentes , & si re-  
 tinerent propinquus aut parens , vim raptus , sua-  
 que sibi libita velut in captos exercebant. Tacit.  
*Annal.* Lib. VII. Cap. I.

*Suétone entre dans un détail plus grand des dé-  
 bauches de Tibere, il les attribue en partie à la pas-  
 sion qu'il eut pour le vin dès sa jeunesse. Cet his-  
 torien fait mention de plusieurs noms que ce vice  
 lui avoit fait donner lorsqu'il n'étoit encore que  
 dans les petites charges militaires. Ceux qui en-  
 tendent le Latin, seront bien aises de trouver ici le  
 passage de Suétone dans son entier ; ils y verront  
 jusqu'où un Prince qui s'adonne à l'ivrognerie,  
 peut porter la débauche. Ceterum secreti licentiam  
 nactus , & quasi civitatis oculis remotus , cuncta  
 simul vitia male diu dissimulata , tandem profudit ,  
 de quibus sigillatim ab exordio referam. In castris  
 tiro etiam tum , propter nimiam vini aviditatem ,  
 pro Tiberio , Biberius : pro Claudio , Caldius : pro  
 Nerone , Mero vocabatur. Postea princeps in ipsa*

Denis , tyran de Syracuse , devint aveugle à force de boire : Cléomedes , Roi de

publicorum morum correptione cum Pomponio Flacco , & L. Pisone noctem , continuumque biduum epulando potando que consumpsit : quorum alteri Syrium provinciam , alteri Præfecturam urbis confestim detulit , codicillis quoque jucundissimos , & omnium horarum amicos professus. Sextio Claudio , libidinoso ac prodigo seni , olim ab Augusto ignominia notato , & a se ante paucos dies apud Senatum increpito , cenam ea lege condixit ; ne quid ex consuetudine immutaret aut demeret , utque nullis puellis ministrantibus cenaretur. Ignotissimum quæsturæ candidatum Nobilissimis anteposuit , ob epotam in convivio , propinante se , vini amphoram Assellio Sabino lis ducenta donavit , prodialogo , in quo boleti , & ficedule , & ostreæ , & turdi certamen induxerat novum ; denique officium instituit a voluptatibus , præposito equite R. & censorio Prisco.

Secessu vero Capreenfi , etiam sellariam excitavit sedem arcanarum libidinum ; in quam undique conquistati puellarum & exoletorum greges , monstrisque concubitus repertores , quos spintrias appellabat , triplici serie connexi invicem incestarent se coram ipso , ut adspectu deficientes libidines excitaret. Cubicula plurifariam disposita tabellis , ac figillis lascivissimarum picturarum & figurarum adornavit librisque Elephantidis instruxit ne qui in opera edenda exemplar imparatæ scenæ deesset. In sylvis quoque ab memoribus passim venereos locos commentus est , prostantesque per antra & cavas rupes , ex utriusque sexus pube , Paniscorum ; & Nympharum habitu , palamque jam & vulgatæ nomine insulæ abutentes , Caprineum discutabant.

348      LETTRES CABALISTIQUES,  
Sparte, voulant avaler autant de vin que  
les Scythes, perdit non-seulement la rai-

Majore adhuc & turpiore infamia flagavit; vix ut referri audirive, nedum credi fas sit. Quasi pueros primæ teneritudinis, quos pisculos vocabat, institueret ut natante sibi inter feminas versarentur, ac luderent; lingua morsuque sensim appetentes, atque etiam quasi infantes firmiores, necdum tamen lacte depulsos, inguini seu papillæ admoveret, pronior sane ad id genus libidinis & natura & ætate. Quare Parrhasii quoque tabulam, in qua Meleagro Atalanta ore morigeratur, legatam sibi sub conditione, ut si argumento offenderetur, decies pro ea Lis acciperet, non modò prætulit, sed & in cubiculo dedicavit. Fertur etiam in sacrificando quondam captus facie ministri, acerram præferentis, nequissè abstinere, quin pœne vix dum re divina peracta eisdem statim seductum constuparet, simulque fratrem ejus tibicinem, atque utrique mox. quod mutuo flagitium exprobrabant crura fregisse.

Feminarum quoque, & quidem illustrium capitibus qaantopere solitus sit illudere, evidentissime apparuit Malloniæ cujusdam exitu, quam perductam, nec quidquam amplius pati constantissimo recusantem, delatoribus objecit, ac ne ream quidem interpellare desit, ecquid pœniteret, donec ea, relicto judicio, domum se arribuit, ferroque transegit, obscenitate oris hirsuto atque olido seni clare exprobrata. Unde nota in Atellonico exodie proximis ludis assensu maximo excepta, percrebuit: Hircum verutum Capreis naturam ligurire.

Pecuniæ parcus ac tenax, comites peregrinationum, expeditionum ve numquam salatio cibariorum tantum sustentavit; una modo liberalitate ex indulgentia vitrici prosecutus, cum tribus classibus

son , mais encore la vie. Le Poëte Anacréon , grand buveur , fut étranglé par un grain de raisin sec , qui lui entra dans le gosier en buvant , sur la fin d'un repas où il s'étoit peu ménagé. Athenée nous apprend que Sophocle reprochoit à Eschille , qui s'enivroit souvent , *que les bonnes choses qui se trouvoient dans ses ouvrages étoient dûes au hazard , & non pas à ses connoissances & à ses talents.*

Je pourrois joindre plusieurs exemples modernes à ces premiers , que m'a fournis l'antiquité. Les Souverains & les Savants de ces derniers siècles ne sont pas en général plus sobres que les anciens. L'amour , que le Duc de Mayenne eut pour la table , lui coûta souvent bien cher. Les vertus du Duc Régent ont été diminuées par la même passion , & celles d'un grand nombre de Seigneurs & de Princes qui vivent aujourd'hui , en paroîtront moins brillantes à la postérité.

Quant aux gens de Lettres , ils ne tom-

*factis pro dignitate cuiusque , primæ sexcenta tertertia , secundæ quadraginta distribuit ducenta tertia , quam non amicorum , sed gratorum appellabāt. Suétone Tranquill. XII. Casares , in Vita Tiberii , Cap. XII. & seq.*

bent que trop dans un vice si condamnable. Tu fais sans doute, sage & savant Abukibak, que Moliere (1) en empêcha plusieurs, au nombre desquels étoit l'agréable Chapelle, d'aller se noyer au sortir du soupé où ils avoient bu excessivement. Le Jésuite Mainbourg a rendu ses Ouvrages aussi méprisables par son penchant à l'ivrognerie, que par son inclination à mentir. Lorsque cet Auteur écrivoit, il étoit gris la plupart du temps, il ne faisoit jamais la description d'une bataille, qu'il n'eût bu auparavant deux bouteilles de vin. Il disoit en plaisantant, qu'il prenoit cette précaution pour que la crainte des combats ne lui causât aucune foiblesse. Il ne faut donc pas s'étonner si la narration de ce Jésuite est dans le goût de celle des Romans; rien n'est plus propre que le vin à métamorphoser les Historiens en Scuderis & en Calprenedes. S'il y a quelque Ouvrage, à la perfection duquel l'enthousiasme soit directement opposé, c'est sans doute l'Histoire.

Quelque honteux qu'il soit aux hom-

(1) Voyez la *Vie de Moliere*, qu'on a mise à la tête de ses Ouvrages.

mes de s'enivrer, il l'est cependant beaucoup moins qu'aux femmes. Malgré cela, on en voit tous les jours, qui sont même d'un rang distingué, & qui boivent aussi copieusement que les plus grands ivrognes. Les anciens Romains ne permettoient point aux femmes l'usage du vin. Pline (1) nous apprend que pendant le regne de Romulus un mari tua sa femme, parce qu'elle avoit bu du vin, sans qu'on le punit de meurtre (2). Si aujour-

(1) Plin. *Histor. Sib. XIV. Cap. XI. pag. 1169.*

(2) Elien nous assure que les Locriens, les Marseillois & les Milésiens avoient interdit, ainsi que les Romains, l'usage du vin aux femmes; cette loi, fondée sur la pudeur & la bienséance, avoit été pratiquée chez plusieurs peuples.

Lex etiam hæc Massiliensium fuit, ut mulieribus non liceret vinum gustare, sed omnium ætatum foeminæ aquam biberent. Affirmat Theophrastus, etiam apud Milesios hanc legem valere, & Sadas Milesiorum uxores ei parere. Quid vero obstet quominus Romanorum quoque Legem referam? Et quomodo non jure redarguar inertiae, si quum Locrensiū & Massiliensium & Milesiorum mentionem fecerim, meæ patriæ statuta silentio præteream? Apud Romanos igitur maxime servabatur hæc lex, ut neque libera, neque serva biberet vinum, neque verò claro genere natorum hominum quisquam a pube usque, ad trigessimum quintum annum *Æliani Var. Histor. Lib. II. Cap. XXXVIII.*

352      LETTRES CABALISTIQUES ,  
d'hui tous les François qui ont des femmes qui en boivent, non seulement un peu, mais même jusqu'à perdre la raison, ou du moins la modestie qui convient au sexe, les expédioient pour l'autre monde, les trois quarts des Parisiens seroient bien-tôt veufs; on trouveroit beaucoup de gens à remarier parmi les courtisans, ainsi que parmi le bas peuple.

L'usage du vin est devenu si commun parmi les femmes, qu'elles se font une gloire & un mérite de savoir bien boire. Il n'est rien de si commun que d'entendre dire à une jeune personne: " Nous  
„ avons resté à table cette nuit jusqu'à  
„ trois heures du matin; Dieu fait com-  
„ me on a bu & chanté! Le Chevalier  
„ nous a appris une chanson nouvelle,  
„ qui fait boire sept rasades: heureuse-  
„ ment nous avions d'excellent vin de  
„ Champagne; sans cela, il auroit été  
„ impossible de pouvoir répéter plusieurs  
„ fois la chanson avec du vin de Bour-  
„ gogne. " Qu'est devenu le temps de  
Romulus, sage & savant Abukibak? &  
pourquoi, puisque nous avons conservé  
tant de Loix Romaines, avons-nous abro-  
gé

gés les plus utiles & les plus nécessaires ? Je ne voudrois pas cependant qu'on tuât une femme parce qu'elle boit du vin ; mais je ferois souhaiter qu'on agît envers celles qui en méfusoient, comme fit Domitien à l'égard d'une Romaine, qu'il priva de son douaire, parce qu'elle avoit bu plus de vin que les Médecins ne lui en avoient ordonné pour le rétablissement de sa santé.

Si j'étois Législateur, excepté dans les maladies (1), je défendrois absolument l'usage du vin aux femmes, & ordonnerois des peines très-sévères contre les hommes qui en boiroient trop. Je ne puis assez approuver la sage Loi, par laquelle Mahomet a interdit le vin à ses Sectateurs : Cet Arabe connoissoit combien de mal-

(1) Cette loi seroit d'autant plus sage, que chez les premiers hommes qui burent du vin, cette liqueur fut plutôt regardée comme un remède que comme une boisson journalière. Voici ce que dit Cardan à ce sujet, en commentant l'aphorisme XLIII. du VII. Livre d'Hippocrate. *Vnde animadvertendum olim vinum potius pro medicamento quam pro potu in usu fuisse, & propter ea quæ ad Hippoc. de vino scribantur, tanquam de medicamento accipienda; nec nobis qui illud in usu habemus tantum prodesse.* In Hippocrate. Aphorisme. H. Cardani. Commentar. Lib. VII. pag. 811. Col. 1. lig. 16.

heurs cause cette liqueur, qu'on peut appeller perfide avec raison, puisqu'elle ne flatte le goût que pour séduire ceux qui se laissent tromper à ses charmes. Ils reconnoissent trop tard qu'ils auroient dû s'en délier; mais lorsque le mal est arrivé, il n'est plus temps de vouloir s'y opposer : il faut le prévenir, si l'on veut agir sensément. C'est pourquoi Caton disoit que l'ivrognerie étoit une folie volontaire.

Les hommes ne sont-ils pas déjà assez sujets à des maux nécessairement attachés à leur essence (1), sans aller en chercher

(1.) Interim si hoc colligere vis virum bonum non debere ebrium fieri, cur syllogismis agis? Dic quam turpe sit plus sibi ingerere quam capiat, & stomachi sui non nosse mensuram; quam multa ebrii faciant, quibus sobrii erubescant; nihil aliud esse ebrietatem, quam voluntariam insaniam. Extende in plures dies illum ebrii habitum, nunquid de furore dubitabis, nunc quoque non est minor, sed brevior. Refer Alexandri Macedonis exemplum, qui Clitum carissimum sibi ac fidelissimum inter epulas transfodit; & intellecto facinore mori voluit, certe meruit, Omne vitium ebrietas, & incendit & detegit; obstantem malis conatibus vel secundiam removet. Plures enim pudore peccandi, quam bona voluntate, prohibitis abstinent. Ubi possedit animam nimia vis vini, quidquid mali latebat, emergit. Non fecit ebrietas vitia, sed protrahit sua libidinosus ne cubiculum quidem expectat.

plusieurs dans l'usage du vin ; ou du moins , sans risquer de les essuyer ? Adam fut créé pour boire de l'eau , puisqu'il ne

sed cupiditatibus suis quantum petierint , sine dilatione permittit , tunc impudicus morbum confitetur ac publicat ; tunc petulans non linguam , non manum continet. Crescit insolenti superbia , crudelitas sævo , malignitas livido ; omne vitium laxatur & prodit. Adjice illam ignorationem sui , dubia & parum explanata verba , incertos oculos , gradum errantem , vertiginem capitis , tecta ipsa mobilia , velut aliquo turbine circumagente totam domum : stomachi tormenta , cum effervescent merum ac viscera ipsa distendit. *Senec. Epist. LXXXIII.*

Ces instructions sont très-belles , & trop utiles pour que je ne les traduise pas en faveur de ceux qui n'entendent point le Latin. Je ne saurois mieux terminer cette Lettre , dont je souhaite que tous les yvrognes puissent profiter. Voici donc la Traduction du passage de Sénèque. « A quoi sert d'employer des syllogismes pour prouver qu'un homme vertueux ne doit point s'enyvrer ? Il faut simplement montrer combien il est honteux de remplir son ventre à l'excès , & de surcharger son estomac , & combien de sottises commettent les gens yvres , dont les personnes sobres rougiroient. L'ivresse est une véritable fureur. Si un homme restoit yvre pendant plusieurs jours ne croiroit-on pas qu'il est devenu insensé ? La seule différence qu'il y a donc entre l'ivresse & la fureur , c'est que l'une dure plus que l'autre. L'exemple d'Alexandre n'est-il point une preuve évidente que le vin rend véritablement furieux ? Ce Prince , ayant tué dans un repas Clitus son ami , voulut se tuer ensuite lui-même lorsqu'il vint à reconnoître sa faute ; & il se servit rendu justice. L'ivrognerie augmente

356 LETTRES CABALISTIQUES ,  
connut jamais l'usage du vin , il vécut  
cependant très-long-temps. Pourquoi vou-  
lons-nous donc que cette boisson , dan-  
gereuse par l'abus qu'on en peut faire ,  
soit fort utile aux hommes ?

Je te salue , sage Abukibak. Porte toi  
bien.

tous les vices , & leur donne une nouvelle force ;  
elle efface la honte , elle chasse la pudeur , qui  
sont les plus fermes soutiens qu'ayent les hom-  
mes contre les attaques du vice , le nombre des  
personnes qui s'abstiennent du crime par la honte  
qui le suit , étant bien plus grand que celui de  
ceux qui le fuyent uniquement par l'amour de la  
vertu. Dès qu'on est yvré , tous les défauts qu'on  
avoit cachés auparavant , se découvrent. On peut  
dire que si l'ivresse ne fait pas les vices , elle  
les découvre & les met en action. Le débauché ne  
se donne pas le loisir de cacher ses impudicités  
dans son appartement , il suit ses mouvements &  
se livre sans crainte à sa brutale passion. L'insolent  
ne retient plus ni sa langue , ni ses mains ; l'or-  
gueilleux accroît sa fierté ; le cruel redouble sa fé-  
rocité & l'envieux devient plus mordant & plus  
satyrique. Enfin tous les défauts sont portés à  
l'extrême dans l'ivresse , & le corps est aussi dé-  
rangé que l'esprit. Un homme yvré très-souvent  
ne se connoît plus lui-même , à peine peut-il par-  
ler , il chancelle , & ne se soutient qu'à peine.  
Il lui semble que les planches sont en mouve-  
ment , & lorsque le vin fermente , son estomac  
& son ventre en sont très-incommodes.

*Fin du Cinquième Volume.*







